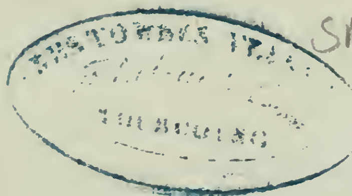




Bibliothèque Religieuse, Morale, Littéraire,

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,

DIRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ ROUSIER,

Directeur de l'œuvre des bons livres, aumônier du Collége royal de Limoges.

ALLAN.

Ouvrage du même auteur :

ROBINSON DES GLACES, 1 VOL. IN-12.



En ce moment même il était sur le grand chemin qui mène à Bostel

ALLAN,

LE JEUNE DÉPORTÉ A BOTANY-BAY,

Par E. FOUINET.

Ouvrage couronné par l'Académie française, et qui a remporté le prix Monthyon.

Troisième Édition.



Paris, chez Martial Ardant Frères, rue Hautefeuille.

Limoges, chez Martial Ardant Frères, rue des Taules.

1845.

ALLAN,

LE JEUNE DÉPORTÉ A BOTANY-BAY.

CHAPITRE I.

Prédiction.

Au nord du pays de Galles s'élève et plane sur tout le comté de Caernarvon une chaîne de hautes montagnes que domine le vénérable Snowdon dans les défilés duquel les Barbes s'étaient réfugiés et où ils périrent lors de la bataille que Édouard I[er] livra, en 1482, à leur prince Lewellyn. Quand le voyageur qui parcourt ces pittoresques contrées, atteint, après quelques heures d'une marche pénible et périlleuse, le sommet toujours neigeux du Snowdon, à l'heure où le soleil se lève, il jouit d'un spectacle de

merveilles. Entouré de la brume du matin, il n'entend d'abord que le bruit des cascades qui sont si loin au-dessous de lui ; mais à mesure que l'astre monte, le brouillard se dissipe, et il voit tous les torrens au milieu des rochers, tous les lacs qu'encadrent de noires forêts, scintiller et luire comme de grandes flammes que soufflerait çà et là le vent : les cascades se couronnent de beaux arcs-en-ciel, et plus loin, à gauche, resplendit le golfe de Cardigan, éclairé par le soleil, semblable à un miroir éblouissant où il y aurait quelques taches noires : ce sont des îles couvertes de forêts. Que le voyageur se retourne et regarde au sud, il voit face à face le sommet élevé du Cader-Idris, qui cependant est près du Snowdon ce qu'un petit frère est près de son aîné, et derrière le Cader-Idris se dresse le Plinlimmon d'où tombent huit rivières. Cette vue est admirable, n'est-il pas vrai ? Aussi une vieille tradition voulait-elle que tout homme arrivé au sommet de Snowdon devint poète ou fou. Ce dont l'on ne peut douter, c'est qu'il doit devenir pieux et tomber à genoux devant ce Dieu visible et adorable d ns tant de beautés.

Écoutons : voilà le signal béni. Un son de cloche monte en s'affaiblissant d'écho en écho. Regardez le clocher : il s'élance du milieu de quelques pins tout au fond de cette vallée que bornent deux lacs étincelans où se mirent une vieille tour et des fortifications ruinées : c'est la vallée de Lanberis. Apercevez-vous, tout à côté de l'église, une petite maison couverte d'ardoises et dont les murailles éclatantes de blancheur paraissent, à travers le feuillage, ainsi qu'une étoile perçant un ciel à demi-brumeux ? C'est la demeure du recteur de Lanberis, calme et humble presbytère, recueilli comme un nid dans la ramée ; c'est un lieu de pieuse paix aujourd'hui : la douleur et l'agitation y étaient il y a cinquante ans.

Je vais conter cette touchante histoire.

En 1780, M. Madock, recteur de la paroisse de Lanberis, vivait heureux dans cette vallée solitaire, au milieu de trois ou quatre cents âmes dont il avait le soin, et plus heureux encore dans son intérieur qu'embellissait une femme excellente. Mistress Madock, fille d'un fermier des environs, était une créature angélique ayant pris les humbles vêtemens de cette terre. L'Église

anglicane, en permettant le mariage à ses ministres, avait préparé à la petite paroisse de Lanberis un sort bien enviable dans cette pieuse union. Le presbytère était alors un reflet du ciel où, près du Dieu austère et immuable est une femme compatissante qui prie et intercède. De même, si quelque habitant de la vallée commettait une faute que ne pût excuser la rigidité de M. Madock, sa femme était là qui obtenait de lui miséricorde et pardon. Cette alliance formait donc un ensemble admirable de piété divine.

Mistress Madock n'était pas moins propre aux soins de la terre qu'à ceux du ciel. Élevée dans une ferme, elle connaissait à merveille tous ces secrets de ménage qui font aller de front le bien-être et l'économie : et il fallait de l'économie dans le presbytère de Lanberis où il n'entrait régulièrement que quinze livres sterlings par an pour la vie de la famille.

Oui, de la famille ; car deux jeunes garçons, l'aîné, Meredith, âgé de onze ans, et l'autre, Allan, qui pouvait avoir neuf ans en 1780, prenaient une bonne part du repas du matin et du soir; il fut même un temps—et mistress Madock

ne pouvait y penser sans larmes — où l'on était plus pressé à table et sur les bancs qui bordaient le fond de la cheminée ; et quand la pauvre femme se rendait le dimanche à l'église, elle retrouvait, en traversant le cimetière, de la famille encore, sous deux croix de bois noir, deux filles charmantes, bien aimées et mortes jeunes. M. Madock avait été frappé par cette perte aussi inconsolablement que sa femme, et il se couvrait toujours les yeux en allant à son église.

Les garçons ne cherchaient-ils donc point à leur cacher ce vide ? Pas entièrement. Si, comme Meredith, Allan eût été bon, studieux, soumis à la caressante autorité de la famille, peut-être le bonheur complet serait-il rentré au presbytère avec les années ; mais Allan était turbulent, paresseux, indocile, et, de plus, jaloux de la préférence que ses parens donnaient en toute justice à Meredith. Cette jalousie, cette envie qu'il portait à son frère, auraient du moins eu pour résultats, s'il avait eu l'esprit droit et le cœur bon, des efforts continuels pour mériter d'être aimé autant que Meredith. Hé, mon Dieu ! son père et sa mère ne demandaient pas mieux que de

laisser leur cœur s'épanouir vers lui, au lieu de le comprimer péniblement; car il est bien dur pour des parens de cacher à leurs enfans leur tendresse. Il le faut cependant quand ils sont disposés à en abuser, comme les gourmands de ce qui est bon. Or, toutes les fois que M. Madock ou sa femme témoignaient à Allan de l'indulgence et de l'affection, l'enfant mal né, au lieu d'y voir un encouragement vers le bien, se croyait autorisé à être insoumis et rebelle. Il ne faut point accuser de ce résultat son intelligence; non, au contraire, car elle était vive, précoce, et ses défauts même attestaient un raisonnement bien mal appliqué. — Tant pis! on aime mieux Meredith que moi! répondait-il pour toute excuse quand sa mère lui reprochait un mensonge ou un petit larcin. — On l'aime mieux que toi! non pas, Allan, lui répondait-elle avec bonté; tu as la même part dans notre cœur : tâche de la mériter; on te la donnera. Tu sais bien qu'à l'école c'est celui qui travaille le mieux et est le plus sage qui a le prix et la couronne; celui qui a la seconde place, au lieu d'être jaloux et de se plaindre, n'a rien de mieux à faire que de travailler

et de se bien conduire, et il est sûr d'être le premier aussi. Il n'y a pas qu'une bonne place dans le cœur d'un père ou d'une mère.

Après ces leçons-là, si douces qu'on eût aimé à les recevoir comme des caresses, elle l'embrassait en le priant de mieux faire, de se corriger, de contenter son père : elle accompagnait même souvent ces prières de bien des larmes ; mais les larmes, les prières, rien n'agissait sur le cœur dur d'Allan. A douze ans, il savait à peine lire, tandis que Meredith était déjà assez avancé dans le latin pour étudier avec le recteur des livres de théologie, car il se destinait à la vie du presbytère, et quand M. Madock voyait avec bonheur et orgueil les progrès de son fils aîné, Allan n'y voyait, lui, qu'un motif de plus pour persister dans sa paresse obstinée. L'envie que lui inspirait Meredith, c'était comme de la haine, et de la haine pour un frère est quelque chose de hideux ! En vain sa mère le grondait le plus fort qu'elle pouvait, en pleurant ; en vain son père lui donnait des avis sévères ou le châtiait en le retenant au presbytère les jours de promenade, rien n'y faisait. Il laissait pleurer sa mère, —

monstre ! — il haussait presque les épaules. Peu s'en fallait qu'il ne sourît quand son père lui adressait des reproches, et s'il était renfermé, il brisait une vitre et bientôt il était dehors, non point pour se promener tranquillement et chercher à rejoindre la famille en demandant pardon, mais pour aller courir dans des endroits périlleux qui lui étaient défendus. Tantôt il descendait dans les profondes carrières d'ardoises du voisinage où les éboulemens sont si fréquens, tantôt il s'enfonçait dans les ténèbres des mines de cuivre, ou bien, quand il pouvait trouver un bateau amarré à la côte, il le détachait sans scrupule et se rendait sur une île voisine du rivage pour aller enlever les œufs que les oiseaux déposent sur des rochers qui avançent d'une manière effrayante au-dessus des vagues. Rien ne l'épouvantait, et si le courage est dans la vie une belle et bonne chose, certes, il était déplorable ce courage qui le rendait insensible à toutes les inquiétudes que pouvait causer son absence.

Oh ! s'il avait pu voir comme, en ces momens-là, sa mère et son père lui-même oubliaient vite ses fautes, pour se tourmenter et l'attendre au

milieu des transes les plus tendres, il aurait compris qu'il était aimé autant que son frère ; mais non. Aux réprimandes dont ses parens masquaient autant que possible leur joie à son retour, il ne répondait que par quelques brutalités, quelques mensonges et des paroles qui décélaient un précoce endurcissement.

— Qu'en ferons-nous ? mon Dieu ! se demandaient alors les parens avec une véritable anxiété. Il faudra donc l'envoyer aux colonies ?

— J'irai au colonies ! Tant mieux ! se disait tout bas Allan. Que lui importait de quitter ses parens ? Il y songeait sans le moindre chagrin. Il avait entendu des matelots raconter des merveilles de l'Inde et des Antilles ; et les beaux fruits, l'été éternel, la vie oisive que l'on mène sous ce ciel brûlant, tout le ravissait; il n'aimait plus son pays; et comment l'aurait-il aimé, puisqu'il n'aimait pas sa famille ?

— Tant mieux !—voilà tout ce qu'il concluait de sa mauvaise conduite. — Tant mieux ! — on m'enverra aux colonies : ça m'est égal.

Le malheureux ! il ne savait pas ce qu'il disait!

CHAPITRE II.

La famille inquiète.

Le petit presbytère de Lanberis était pourtant fait pour un complet bonheur au milieu de cette paix innocente et de ces calmes beautés de la nature. Malgré leurs afflictions, M. et mistress Madock en subissaient la douce influence ; et, pendant que la bonne ménagère se plaisait à soigner et à embellir son petit parterre, le recteur se livrait avec joie à la composition d'un herbier renfermant toute la riche flore du Snowdon, occupation charmante qui l'enchantait à l'ombre du berceau de laurier du jardin ou des touffes

de chèvrefeuilles qui encadraient la fenêtre du parloir. Si le recteur actuel de Lanberis a un berceau de laurier, ou, pour embaumer sa chambre, un dais de chèvrefeuille au-dessus de sa croisée, c'est à mistress Madock qu'il doit cette riante élégance de campagne.

Meredith partageait les plaisirs comme les études de son père; mais Allan était toujours à errer dans le village, toujours à courir dans le clos, sur le bord de la mer ou au milieu des précipices de la montagne.

Puis quand venait l'hiver, et qu'il n'y avait plus ni promenades possibles, ni botanique à faire dans le Snowdon encombré de neige ; quand il fallait se réfugier sous l'énorme manteau de la cheminée, aux deux côtés de l'âtre flambant, on lisait à voix haute la Bible, l'histoire des saints du pays de Galles ou quelques voyages. Mistress Madock, son mari et Meredith étaient les lecteurs. Quant à Allan, il se tenait dans son coin, maussade, morose, ruminant quelques mauvais tours pour le lendemain, et son attention ne s'éveillait que quand il était question de voyages dans les pays lointains.

Cet avide désir d'une vie vagabonde ne fit que s'accroître en lui avec les années, et était indomptable quand Allan eut accompli sa quinzième année. On ne pouvait le retenir à la maison, et sa pauvre mère tremblait toujours à l'idée de le voir revenir avec un bras cassé, la tête fendue, ou d'apprendre qu'il s'était tué.

Ces terreurs avaient toujours été calmées par son retour au presbytère ; mais un jour, c'était au commencement du printemps, quand l'obscurité vient de bonne heure encore, l'alarme la plus vive fut dans la famille. Allan s'était échappé dès le matin et le soleil se coucha, la brune vint, puis la nuit et il n'était pas encore rentré. Six, sept, huit, neuf heures sonnèrent successivement à l'horloge qui marquait impitoyablement le passage du temps. Le fugitif ne reparaissait pas.

— Où est-il ? Que peut-il être devenu ? demandaient tour à tour M. Madock, mistress Madock et Meredith, en se couvrant le front de leurs mains tremblantes. Ils se rappelèrent alors avec effroi qu'il aimait à aller chercher les œufs des oiseaux de mer ; et mistress Madock se représen-

tait son enfant, suspendu, les pieds nus, à ces rocs perpendiculaires, et tombant dans les vagues avec un fragment de roc. S'il venaient à penser à la carrière d'ardoises qui se creuse comme un abîme sans fond, ils se figuraient Allan écrasé par la chute d'une pierre. Il avait pu s'égarer dans les mines de cuivre aux détours ténébreux, et y mourait peut-être de faim; ou, peut-être encore, pendant qu'il errait dans les défilés du Snowdon, un aigle immense l'avait-il pris, et porté dans son aire pour le déchirer. Quoique petit, il était fort et très-robuste; mais il est de ces oiseaux dont la puissance est redoutable. Ainsi, noyé, écrasé, perdu dans la mine et mourant de faim, ou déchiré par des serres aiguës, c'était, de toutes parts, un effroyable fantôme qui apparaissait à la famille; aucun n'osait se demander l'heure ou regarder le cadran. Au moindre bruit, mistress Madock pâlissait, rougissait, courait à la porte. — Allan! Allan! viens! on ne te grondera pas! on te pardonnera.

— Allan! Allan! répétaient M. Madock et Meredith.

Vingt échos peut-être répondaient plus ou

moins distinctement : Allan ! mais ce n'était point sa voix.

Les cris du recteur, de sa femme et de son fils, firent d'abord aboyer les chiens de garde, puis les habitans se réveillèrent et accoururent s'informer de ce qui se passait. Ils connurent à peine la cause de ce tumulte si inusité dans la rue de Lanberis, que chacun eut son mot à dire. L'un avait vu Allan du côté de la mer, l'autre l'avait aperçu déracinant, comme pour s'en faire un bâton, un jeune arbre dans le bois voisin des carrières d'ardoises ; celui-ci était bien sûr de l'avoir reconnu s'apprêtant à descendre dans la mine de cuivre ; celui-là certifiait que le matin, en passant près du château de Dolbadern, il l'avait rencontré qui montait les premières passes du Snowdon, et même, ajoutait-il, un aigle immense planait à cet instant sur la montagne. Ces renseignemens ne pouvaient que jeter la famille dans une plus affreuse perplexité. Il fallait sur-le-champ aller de tous côtés à sa recherche. Les habitans, dont le recteur et sa femme étaient chéris, s'y prêtèrent avec empressement ; des branches du pin résineux de la montagne furent

aussitôt allumées, et tous, femmes, jeunes gens et vieillards, se dispersèrent, les torches à la main.

Les pêcheurs se rendirent à la côte, montèrent sur les rochers, poussèrent de longs cris auxquels ne répondit aucune voix, ils prirent ensuite une barque et se rendirent sur cette île où, ils le savaient tous, Allan s'amusait à chercher les œufs des mouettes et des goëlands. Il était effrayant de voir ces hommes gravissant, les pieds nus, des rocs escarpés et suspendus sur la mer presque aussi perpendiculairement qu'une muraille : ils cherchaient dans toutes les anfractuosités s'ils verraient de traces de pas; mais ils avaient beau promener leurs torches sur ce sol déchiré, ils n'aperçurent rien qu'un endroit où le roc s'était tout fraîchement éboulé et ils revinrent tristes de la tristesse qu'éprouvait le recteur : voilà tout; car ils n'aimaient guère Allan qui, dans son oisiveté, leur faisait tous les tours possibles. Il ne s'était même point borné avec eux, murmurait-on, à des malices; on lui reprochait de petites mauvaises actions; des fruits enlevés dans les jardins de ces pauvres gens, des poissons volés dans

leurs filets. Une bonne vieille, qui avait servi autrefois dans le presbytère, parlait même de quelques schellings, ses chétives économies, qui avaient disparu de son coffre.

Ces gens le croyaient perdu, noyé, mort. Voyez le bel éloge funèbre et ce qu'on dit de ceux qui n'ont pas bien vécu.

Pendant que les pêcheurs cherchaient Allan sur le bord de la mer et dans les rochers de l'île, ceux des paysans qui avaient l'habitude de parcourir le Snowdon en chasseurs, y montaient conduits par Meredith, et leurs flambeaux luisaient dans ses sauvages défilés, mais sans rien éclairer que des torrens, des cascades, des fontaines limpides : pas un être vivant! pas une voix qui répondit à leurs appels! pas une trace d'Allan.

Mistress Madock entendait avec une continuelle anxiété ces clameurs qui se répétaient et se perdaient dans les montagnes, tandis que, penché sur l'abîme de la carrière d'ardoises, elle regardait son mari qui y descendait. Que l'on se figure un entonnoir immense, dont la profondeur, de cinq cents pieds quelquefois, est divisée par des plates-formes assez étroites qui y sont pratiquées,

de trente pieds en trente pieds. C'est là à coup sûr un escalier de géans, et il faudrait des jambes de géant en effet pour franchir les marches : aussi va-t-on de l'une à l'autre au moyen de hautes échelles, et comme il faut descendre avec une extrême précaution, on n'est pas au fond avant une heure. C'est ce voyage que M. Madock commençait, éclairé par les torches de deux hommes qui le précédaient, de deux autres qui venaient derrière lui. Quand il eut descendu la première échelle :

— Voyez-vous quelque chose ? demanda Mistress Madock.

— Rien ! lui répondit une voix profonde.

M. Madock mit alors le pied sur la seconde échelle qui flottait et rebondissait en quelque sorte sous ces cinq hommes qui y descendaient à la fois. Le recteur, à chaque échelon, regardait autour de lui dans toutes les cavités que laissaient les pierres que l'on en avait extraites ; mais il n'apercevait rien que les couches entrecroisées de ce schiste que l'on tire des entrailles de la terre pour couvrir nos maisons.

Mistress Madock, qui suivait avec angoisse

tous les mouvemens de son mari, lui cria, quand elle le vit arrivé au bas de la seconde échelle :

— Y est-il ? y est-il ?

—Non ! répondit une voix plus creuse encore :

— O mon Dieu ! se dit la pauvre mère en tombant à genoux et sans quitter du regard ce précipice. Chaque fois qu'elle voyait M. Madock arrivé à un degré nouveau, elle renouvelait ses cris auxquels répondaient des voix de plus en plus faibles et lointaines.

Les mineurs et le recteur avaient déjà descendu dix degrés de trente pieds, et ils en avaient cinq encore à franchir. M. Madock tombait de fatigue, et il s'assit un instant sur la plate-forme sans cesser d'appeler : Allan ! Allan !

Pendant cette courte halte, mistress Madock était au comble de la terreur, en ne voyant plus remuer les lueurs des flambeaux : elle appela, mais la voix a peine à descendre, car l'air l'emporte en montant toujours ; et puis la pauvre femme tomba presque évanouie quand elle ne vit plus de clarté.

O mon Dieu ! leurs torches éteintes... dans cet abîme !

Elle voulut crier et n'en trouva point la force.

C'est qu'au moment où M. Madock allait remettre le pied sur la nouvelle échelle, un petit fragment de pierre, détaché du haut, avait roulé de marche en marche, et, prenant ainsi de plus en plus de force, il était venu frapper sur le mur de la carrière. Il y avait eu un éboulement. Une source s'était fait jour : c'est ainsi que les carrières abandonnées finissent par se remplir d'eau et deviennent des étangs d'une énorme profondeur. Dans ces carrières, on est toujours en guerre avec l'eau que la terre distille. Il fallut donc s'occuper de boucher le trou d'où s'échappait cette source qui les aurait inondés, et c'est durant cette opération que les torches avaient été un instant cachées.

— Ah ! mon Dieu ! je les revois ! dit mistress Madock et elle regarda le ciel. C'est qu'un instant elle avait craint d'avoir aussi perdu son mari.

— Y est-il ? y est-il ?

Elle avait tellement forcé sa voix, que le recteur en entendit un écho répété par les profondeurs où il se plongeait de plus en plus.

Rien !... rien ! répondit-il.

Si le recteur eût eu l'esprit calme alors, il se serait rappelé que bien des fois il avait comparé le terrible entonnoir où le poète italien Dante a creusé les degrés de son enfer, à cette carrière immense dans laquelle plus il descendait, plus il trouvait de désespoir. Arrivés au fond, ses compagnons et lui cherchèrent dans tous les détours, derrière tous les blocs que l'on venait d'extraire. Tout fut vain, et quand M. Ma dock leva les yeux vers l'entrée de la carrière, il n'aperçut que quelques étoiles et la lueur de la torche que mistress Madock tendait sur l'abîme pour tâcher d'y voir.

C'est à peine si elle entrevoyait les flambeaux au fond : on eût dit la lumière de la lune perçant difficilement un nuage épais.. mais la clarté croissait... on remontait... Allan était peut-être avec eux! La mère regardait d'un œil avide tous les mouvemens de la lueur qui remontait, et combien ce trajet fut long! combien son cœur battit de dévorante impatience.

— Le ramenez-vous ?

Elle ne reçut pas d'autre réponse qu'un long sanglot.

— Ils sont bien bons de le chercher tant, et de tant se tourmenter pour cet enfant, un mauvais sujet, disaient entre eux les paysans qui revenaient de la mer, de la montagne, ou de la mine de cuivre. Ils seraient bien heureux s'il était mort, car il leur fera du chagrin.

Il leur en avait à coup sûr déjà causé beaucoup ; mais le chagrin qu'ils éprouvaient en ce moment était le plus vif, et, quand Meredith et mistress Madock virent le recteur remonté sur le bord de la carrière sans lui, ils s'embrassèrent tous les trois, mêlant leurs pleurs, leurs soupirs et se remirent silencieusement en marche vers le presbytère. Ils se hâtaient sans se dire pourquoi. C'est que chacun d'eux espérait tout bas qu'Allan y était peut-être rentré pendant leur absence.

Hélas ! non ; ils retrouvèrent le parloir vide, plus vide que jamais.

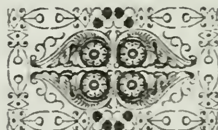
Alors le recteur tomba à genoux, et prenant sa Bible, il chercha, en s'essuyant les yeux à tous momens, les psaumes de David.

Meredith et sa mère avaient imité le recteur et étaient à genoux aussi : c'était une scène bien

imposante, car il était deux heures du matin, et un silence de mort régnait au dehors comme dans la chambre.

Enfin le recteur lut d'une voix éplorée le *de profundis*. Meredith et mistress Madock répétaient en sanglotant chaque verset.

— Malheureux enfant ! dit M. Madock quand il eut fini de lire, prions pour lui !



CHAPITRE III.

Le vol.

Quel enfant, quel jeune homme, même au cœur le plus endurci, ne serait attendri jusqu'aux larmes, et ne demanderait sincèrement le pardon de ses fautes, en voyant ses parens, offensés par lui, tout oublier pour se tourmenter de son absence, l'appeler dans leurs bras, prier pour lui en pleurant ? C'est un sentiment si naturel et si impérieux, qu'il semble à tous peut-être qu'Allan y eût cédé et se fût corrigé, s'il avait pu être témoin de l'affliction qu'il causait et de la tendresse dont elle était la preuve.

Non pas. En ce moment même il était sur le grand chemin qui mène à Bristol, et le paysan qui l'avait vu dans le bois, déracinant un jeune arbre, avait seul raison. Notre fugitif de seize ans se faisait alors un bâton de voyage. La paresse, le dépit que lui inspiraient les succès de son frère qu'il ne voulait point cependant chercher à atteindre, une retenue du dimanche précédent, et la privation du demi-schelling que M. Madock lui donnait à la fin de chaque mois, quand il était content de lui, chose rare ! toutes ces misérables raisons le décidèrent au parti désespéré qu'il venait de prendre. Il avait pourtant été témoin de l'inquiétude que causait sa longue absence : son père lui avait dit que ces émotions le rendaient malade, sa mère lui répétait qu'il la ferait mourir. Il n'y pensa pas le moins du monde, et se mit gaiement en route dès le matin, faisant sonner avec fierté quelques pièces d'argent que contenait la poche de sa veste.

Quand vint la nuit, il n'osa demander un logement dans une auberge, car il craignait d'être reconnu et ramené au presbytère. Il poursuivit donc son chemin, mais non pas sans être préoc-

cupé d'une crainte ; ce n'était point la pensée de la nuit d'angoisse que passait sa famille, mais la peur d'être volé : l'argent mal acquis tourmente toujours.

Il passait, à minuit, près d'un village, quand, à la porte d'une auberge, il aperçut un jeune garçon de son âge environ qui frappait inutilement, et auquel on finit par refuser d'ouvrir. Allan fut averti par quelque instinct de mal, que ce vagabond était dans une position analogue à la sienne ; il l'aborda, et les premiers mots de la conversation prouvèrent à Allan qu'il ne s'était point trompé. Les deux voyageurs nocturnes furent donc tout aussitôt liés et cheminèrent, chacun d'eux plus tranquillle pour sa bourse, où il y avait déjà des germes de remords.

Quand le matin parut, beau sur le Snowdon, il n'y avait pas eu dans le presbytère un instant de sommeil ; et dès que le coq chanta, toute la famille était déjà errante, soit sur le bord de la mer, soit dans les défilés de la montagne, soit dans les forêts. Ce roc éboulé sur la côte, mistress Madock le regarda avec terreur, et elle fut convaincue que son enfant était désormais au fond

de l'Océan avec ce débris. Elle n'en chercha pas moins toute la journée, accompagnée de Meredith.

Le recteur se serait joint à eux ; mais ses devoirs l'appelaient à l'église ; il s'agissait de célébrer un baptême, et cette coïncidence était cruelle pour lui qui croyait avoir à pleurer un troisième enfant. Il pensa que l'aumône plus abondamment répandue serait une prière efficace au ciel, et quand il fut prêt à partir, il ouvrit son armoire.

Là, dans un tiroir, il confiait à une petite boîte les faibles économies qu'il pouvait faire sur ses dépenses personnelles et les *pences* que, de temps à autre, il gagnait en faisant avec le voisin une partie de cartes dont l'enjeu était consacré aux pauvres. C'était un dépôt bien sacré, et il serait presque mort de faim avant d'y toucher pour son compte. Il ouvrit donc le tiroir avec l'émotion que fait toujours éprouver le bien qu'on va accomplir. La boîte était cachée sous du linge ; il l'écarta, il lui sembla qu'il avait été dérangé. Il trouva la boîte cependant. Il avait éprouvé un vif saisissement en ne la voyant pas d'abord, mais il se remit en la prenant.

Pas un bruit n'en sortit quand il l'agita.

Il leva le couvercle en tremblant.

Rien !

Il resta anéanti, et la boîte vide était encore entre ses mains quand Meredith et sa mère revinrent de leurs vaines recherches.

—Je croyais, mon amie, dit alors à sa femme M. Madock, que mes pauvres avaient quelque chose en caisse. Ne vous rappelez-vous pas y avoir vu plusieurs schellings ?

Mistress Madock balbutia, et rougit comme si elle était la coupable. C'est qu'en effet elle avait vu dans la boîte ce que disait son mari, et qu'un effroi plus pénétrant encore que celui de la nuit venait de s'emparer d'elle. Le recteur, qui pouvait bien concevoir des soupçons d'après de telles apparences, fixa sur elle pour la première fois un œil sévère, mais sans dire un mot.

Elle comprit ce regard.

— Oh ! Dieu m'en garde, mon ami ; mais... ne vous souvenez-vous pas ?... Mais oui... il me semble que vous en avez déjà disposé... Oh ! oui... je me le rappelle actuellement... j'en suis sûre...

— C'est bien. Alors; je vous crois. Il faudra

donc que mes pauvres attendent, répondit M. Madock ; et il la quitta pour aller faire son baptême.

Mistress Madock resta anéantie. Cet argent, elle l'avait vu la veille de grand matin ; bien des fois elle s'était aperçue des petits larcins qu'Allan prélevait sur sa bourse, et, jamais elle n'en avait dit un mot à son père : mais enlever le pain des pauvres ! Elle ne craignait plus la mort pour son fils ; elle craignait bien plus. Pour la première fois elle avait menti à son mari, afin de ne point l'affliger : cette faute retombait sur la tête d'Allan.

Il n'en était vraiment guère tourmenté, et faisant vie commune lui et son camarade Evans, ils se régalaient le long de la route avec l'argent que l'un avait pris à son père, et l'autre, aux pauvres. Combien cette nourriture aurait dû leur être amère, s'ils eussent été capables du moindre remords.

Tout était mangé à peu près quand ils arrivèrent à Bristol. C'est là, en entrant dans cette ville si commerçante, si animée, où ils marchaient au milieu d'une foule qui ne les regardait pas,

qu'ils commencèrent à revenir de leurs beaux rèves. Tant qu'ils furent sur la grande route, ne voyant rien que de rares et pauvres villages, les arbres et le ciel, il leur fut facile de se faire dans l'imagination des tableaux merveilleux de la ville et un véritable conte des mille et une nuits, où tout bien-être leur affluerait ; mais quand ils se trouvèrent dans les flots de cette population affairée qui les coudoyait, eux qui erraient sans asile, ils commencèrent, non point à se repentir, mais à se demander ce qu'ils allaient faire.

— Nous irons aux colonies, répondit Allan à une des questions que lui adressait Evans en lui montrant un bâtiment près de mettre à la voile dans le port.

— Oh ! non, non, pas moi ! je ne veux point m'embarquer. On peut bien trouver à terre de quoi vivre demain.

—Sais-tu, Allan ? il faut partir pour Londres.

— Mais comment ?

— A pied.

— Mais comment nous nourrir sur la route ?

— C'est vrai ! Evans devint pensif alors, et Allan réfléchit de son côté. Cette méditation était

quelque chose de redoutable ; car, dans a détresse où ils se trouvaient, eux qui s'étaient déjà procuré de l'argent avec si peu de scrupule, que n'étaient-ils point capables de projeter ? Cette délibération était une crise solennelle, le dernier pas suspendu sur le précipice. Ah ! s'ils s'étaient dit alors : — Retournons au pays, demandons pardon à notre père, à notre mère; rendons aux pauvres ce que nous leur avons pris ! ils se sauvaient; car leurs parens sur la terre et Dieu au ciel, tout leur pardonnait.

— Hé bien ! nous irons à Londres, reprit Allan. Nous verrons, nous mendierons, nous pourrons dire que nous sommes de pauvres malheureux orphelins.

— Fi donc ! répondit Evans.

On croira peut-être que c'est l'idée de mentir qui le révoltait ainsi ; non point : c'était la pensée de mendier.

La nuit était venue, et, avec quelques pièces de cuivre qui leur restaient, ils allèrent prendre leur logement dans une maison-garnie de la plus vilaine rue de la vieille ville. C'était un pauvre gîte de pauvres au milieu desquels se glissaient

des voleurs de profession pour les tenter et les amener à mal en leur offrant du pain. Allan et Évans y furent pris tout aussitôt : on leur promettait des places dans une entreprise qui se formait, et, en attendant, on leur faisait mener joyeuse vie ; puis, quand la bande vit les deux novices accoutumés à ce bien-être qu'on leur avait procuré, on les entretint des moyens qui leur permettaient une si abondante existence et ils ne reculèrent pas d'effroi. Il s'agissait de se glisser dans les foules et de voler les bijoux, les diamans, les tabatières d'or.

Allan, qui n'avait pourtant pas craint de dérober l'argent des pauvres, hésita lorsque, pour la première fois, Évans lui poussa la main dans une poche entr'ouverte où brillait une guinée. Le premier pas était fait et la troupe félicita le jeune novice quand il lui rapporta le fruit de son coup d'essai. Allan avait cependant éte profondément terrifié par son action et la crainte de la justice des hommes. Il voulut le lendemain se mettre en route pour son pays, mais Évans l'en détourna, le retint, lui fit honte, et de petits vols se renouvelèrent. Allan y devint adroit ; il se fit à cette vie oisive et aventureuse à la fois.

Voyez comme l'on tombe vite !

Un jour, le chef de la troupe leur parla d'une expédition plus sérieuse, sinon plus coupable ; d'un vol avec effraction chez un jeune négociant nouvellement établi dans la ville. Allan et Évans entendirent sans horreur tous les détails du crime projeté, et de la part de *travail* confiée à chacun. C'est ainsi qu'ils apprirent qu'ils seraient *les enfans perdus* et tireraient, comme le chat de La Fontaine, les *marrons du feu*. Pour arriver à les y décider, on vanta leur force, leur adresse, leur intelligence, leur courage ; la flatterie, ce serpent invisible, qui, toujours roulant et rampant sous nos pieds, finit par nous entourer de l'abîme qu'il creuse, la flatterie les perdit : ils consentirent.

La nuit convenue pour le crime étant arrivée, le chef conduisit sa troupe dans une taverne, puis au théâtre, en attendant l'heure fatale. Allan avait d'abord, on l'a vu, accepté sans hésiter le rôle que lui confiait la bande, comme une marque de distinction dont il se sentit misérablement fier ; mais plus l'heure approchait, plus il était ému, agité, inquiet. Pour la première fois depuis

son départ de Lanberis, il pensait à son père, à sa mère. Ces images saintes et ces ressouvenirs pieux ne pouvaient apparaître sans éloigner le crime, car Dieu chasse les démons, et la vertu met en fuite le vice.

— Non, non, je ne veux plus ! dit-il à Évans, quand, à minuit sonnant au clocher de Sainte-Marie-Radcliffe, il se vit à la porte que l'on allait forcer.

— Comment, tu ne veux plus ! tu es donc un poltron ! lui répondit son camarade ; du courage ! du courage !

Avec la peur de paraître lâche lui revint le hideux courage du crime ; comme si la main qui laisse tomber le poignard du meurtre ou se ferme devant le sac d'argent qu'elle allait prendre n'était pas saisie de la plus noble des lâchetés ! Est-ce donc une lâcheté que la honte, une lâcheté que le souvenir sauveur de son père et de sa mère au bord du précipice, une lâcheté que le remords ?

Allan le crut, et ce fut sa perte. Déjà la porte de l'allée avait été crochetée, et le chef de la bande, ayant placé ses hommes en observation,

conduisit Allan et Évans au bas d'un escalier qui menait à la caisse ; puis il leur remit des fausses clefs fabriquées sur les empreintes des serrures de la porte et du coffre-fort. Il fallait que cette opération se fît absolument sans bruit, car la chambre à coucher de M. Griffith était immédiatement voisine de la caisse.

Allan et Évans montèrent donc d'abord, d'un pas qui n'était guère assuré, l'escalier dont les marches cirées semblaient glisser sous leurs pas tremblans. Ils arrivèrent enfin à la porte, et là s'engagea une lutte muette, terrible, entre Allan et Évans, pour savoir lequel des deux ouvrirait la porte, car les mains de l'un et de l'autre étaient également vacillantes. Évans tendit ses doigts dans l'obscurité. Sinistre jeu de la courte-paille, en ce moment ? — Allan fut condamné par le sort.

La clef mal mise dans la serrure produisit un bruit assez fort, et les sentinelles distribuées dans l'allée ou sur l'escalier, Évans, Allan, tous se crurent perdus.

Par malheur pour M. Griffith, il dormait bien et était dans toute la profondeur du premier somme. Bref la porte était ouverte : restait le coffre-

fort, et, de nouveau, Allan fut condamné à y mettre la clef.

Pendant cette odieuse action, peut-être mistress Madock rêvait de lui, car aucune de ses nuits ne se passait sans un pareil songe. Elle avait bien réussi à persuader à son mari que l'argent des pauvres avait été précédemment employé, et elle expiait ce mensonge par des charités faites secrètement ; mais elle avait la désolante conviction qu'Allan avait pris les fonds sacrés des aumônes. Cette pensée ne la quittait plus ; veille ou sommeil, cette idée était toujours et partout : Un fils voleur ! Elle, femme si innocente et si pure, elle en éprouvait comme du remords. Si encore cette ignominie de son enfant pouvait n'être que pour elle seule et rester enfouie dans le secret de son âme ! mais son père la connaîtrait sans doute, un jour, et il le maudirait, lui ! ce serait presque la maudire.

— Et, quand il n'aura plus cet argent odieusement acquis, que fera-t-il ? se demandait-elle avec épouvante. Et alors revenaient les anxiétés de la mère pour la vie de son enfant. — Il sera mort de faim, mon pauvre Allan. — Bien des

fois elle traversa le détroit de Menai, pour aller dans l'île d'Anglessey, jeter quelques petites pièces d'argent dans le coffre de Saint-Élian, et puis elle se plaçait l'oreille au trou de son confessionnal pour recevoir une réponse aux questions qu'elle avait faites sur son fils. Vénérable superstition de l'amour maternel qui ne désespère jamais ; le confessionnal de Saint-Élian ne lui répondait rien, et elle ne se lassait point de l'interroger.

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis sa disparition, et M. Madock qui, dans son austérité, était néanmoins le père le plus tendre, n'avait pas encore succombé au désespoir. Cependant il se pouvait, se dit-il, qu'il eût cessé de vivre, et alors il avait besoin de prières. Un jour donc, il planta dans ce cimetière une croix de bois noir près de celle de ses deux filles, après avoir dit pour lui l'office des morts.

CHAPITRE IV.

Le voyage.

Il était mort en effet, Allan ; car au moment même où son père adressait pour lui au Ciel les prières funèbres et plantait en mémoire de lui la triste croix noire, il était mort à la liberté, à la société, à l'honneur ; mille fois plus que mort ; — condamné à la déportation ! La peine était forte, parce qu'il avait été reconnu que plusieurs petits vols avaient précédé celui-ci, et qu'Allan avait été le principal instrument du crime. Ce qui aggrava peut-être sa position encore et fit que la sentence fut plus rigoureuse, c'est qu'il

se refusa obstinément à apprendre à la justice qui il était. Ce fut un sentiment dont nous devons le louer dans son abaissement ; il voulait ainsi que ses parens ignorassent toujours son opprobre et que le reflet de son déshonneur n'allât point ternir leur nom si pur et si vénéré. On était alors en 1787, et il avait été décidé que désormais les condamnés, au lieu d'aller languir et se corrompre dans les prisons, seraient transportés sur la côte de la Nouvelle-Hollande pour en défricher les terres, préparer une riche colonie à leur patrie, et s'épurer par le travail le plus noble et le plus innocent, la culture du sol. Les résultats actuels prouvent que ce fut une pensée de génie. On s'occupait donc avec activité des préparatifs nécessaires pour cette première expédition. Les bâtimens de transport se chargeaient de charrues et de tous les instrumens de labourage, tandis qu'un autre navire se transformait en prison pour recevoir les déportés.

De ce nombre était Allan, condamné à dix années de travaux publics, au terme desquelles une portion de terre devait, ainsi qu'aux autres, lui être concédée pour être cultivée librement

par lui, mais sans qu'il pût jamais songer à revoir l'Angleterre. Évans était condamné à la même peine que lui, et elle aurait dû être plus sévère, car il fut le tentateur et le démon qui replongea Allan dans l'abîme au moment où il en voulait sortir.

Après une assez longue détention à terre, solitude pendant laquelle Allan eut le temps de contempler le gouffre où il s'était jeté et d'en sonder la profondeur, les navires mirent à la voile. Avant de monter à bord, Allan avait mille fois été sur le point d'écrire à son père, à sa mère, à son frère, pour leur demander grâce, prières et bénédiction ; mais il fut toujours retenu par la crainte de leur flétrir l'âme en leur annonçant cette ignominie, et il aima mieux qu'ils le crussent mort.

Il est bien entendu que, sur le navire on sépara Allan de ses complices, et souvent il regrettait d'être éloigné d'Evans ; c'est lorsque le vaisseau venait à passer devant quelque île qui lui rappelait Anglessey, ou doublait quelque pointe de terre semblable à celle qui avance dans la baie de Cardigan ; car alors il aurait aimé à faire par

tager ses illusions à son compatriote. Il ne pouvait s'en taire, et M. Davids, l'aumônier, natif du pays de Galles, et qui, avant de s'embarquer, était recteur de Saint-Asaph, ayant entendu les exclamations d'Allan, fixa son attention sur lui et crut reconnaître les traits du recteur de Lanberis. Il chercha à s'en assurer : personne ne le satisfit, Allan moins encore qu'un autre ; mais Evans avait été dans la confidence entière de celui qu'il avait retenu dans le précipice, et c'est de lui que M. Davids apprit qu'Allan était bien en effet le fils de M. Madock. L'aumônier eût voulu le savoir de la bouche même du jeune déporté ; cependant il ne put jamais obtenir de lui cet aveu qui, toutefois, lui échappait à tout propos d'une autre façon. Un clocher qu'ils aperçurent au loin, dans les ombrages de Madère, lui apparut comme le clocher de Lanberis : il le dit tout haut. Dès qu'il vit le pic de Ténériffe, il ne manqua pas de lui comparer le Snowdon.

Quand ils eurent dépassé les îles du cap Vert, et que les condamnés se trouvèrent hors de la portée de tout rivage, on fut moins sévère avec eux ; ils pouvaient plus fréquemment et pour

plus long-temps monter sur le pont et comme il était nécessaire qu'ils prissent de l'exercice, un Ecossais les faisait danser au son de la musette, mais cette danse, dont leurs fers marquaient la mesure, était d'un effet bien morne. On se rappelait alors les rondes libres sur le gazon de la pelouse, et puis l'on était plus triste encore quand il fallait redescendre dans l'entrepont, entassés, chacun ayant à peine pour lui seize pouces carrés de terrain, enchaînés, ne voyant le ciel et la mer que par les étroites fenêtres ou lorsqu'une écoutille venait à se lever.

Quand les déportés étaient tous ainsi renfermés, il était impossible à la surveillance de M. Davids d'empêcher les conversations perverses et les souvenirs corrompus de la ville. C'était alors à qui se vanterait de ses criminelles prouesses, et raconterait l'habileté de ses vols ou de ses larcins : on allait même jusqu'à jouer une bien triste comédie, celle du jugement et de la condamnation de chacun. Allan se mêlait quelquefois à ces divertissemens sinistres, et il était bien temps que le voyage finît pour que l'on pût donner à ces hommes un travail salutaire ; car ils se perdaient de jour en jour.

On n'était cependant qu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, et le bâtiment l'avait à peine doublé, quand, le soir, une tempête effroyable s'éleva. Il n'y avait plus alors sous le pont de ces entretiens corrupteurs et de ces jeux coupables que je viens de dire. Pendant que tous les matelots étaient à la manœuvre au milieu de la tourmente, les condamnés, pâles et tremblans, autant qu'on pouvait le voir à la lueur des deux fanaux ternes qui éclairaient l'entrepont, écoutaient les paroles pieuses que leur faisait entendre M. Davids, ils ne riaient point alors, ils étaient pieux, repentans : ils avaient peur. C'était un formidable juge, que celui qui parlait alors dans le tonnerre et les coups de l'ouragan ! et, au lieu des misérables parodies de tout-à-l'heure, on ne voyait que pâleur et frisson ; on n'entendait que soupirs et prières.

Toute la nuit se passa dans ces transes. Le navire avait cent fois été sur le point de périr ; mais Dieu savait combien il portait d'hommes qui avaient besoin de se repentir avant leur mort, et il voulut leur donner le temps de se réconcilier.

La plupart de ces malheureux ne comprirent

cependant point cette miséricordieuse sentence du ciel, et *le péril passé,* comme dit le proverbe, *le saint fut oublié.* Une fois au-delà du cap de Bonne-Espérance, ils furent plus que jamais sur l'immense désert des eaux. C'est en vain que, chaque jour, Allan cherchait des yeux, à tous les points de l'horizon, quelque apparence de terre ; le capitaine avec sa longue-vue, le matelot en vigie sur le grand hunier, n'en voyaient pas davantage. Près de trois mille lieues de flots et de vagues devant eux ! Il me semble que c'est là un des autels les plus solennels devant lesquels l'homme doive tomber à genoux et demander grâce. Dans ce majestueux isolement, il est plus immédiatement face à face avec Dieu qui est au ciel et sur les flots : c'est lui qu'il voit dans ces beaux rayons du soleil du matin embrassant les lames scintillantes, c'est lui qu'il voit dans les éclairs de l'orage, puis dans l'arc-en-ciel qui, le soir, s'élance comme un pont radieux sur l'océan. La nuit vient, et c'est encore Dieu qu'il voit dans les étoiles sans nombre qui frémissent au ciel, comme frémissent sur les vagues les lueurs phosphorescentes de l'Océan Indien où fourmil-

lent ces myriades d'insectes lumineux, vers luisans des ondes.

Enfin, après deux mois passés en pleine mer, Allan fit remarquer, le premier, une branche d'arbre et des touffes d'herbes qu'apportait le courant. Ce fut pour l'équipage un signe aussi consolant que le rameau d'olivier qu'apportait la colombe sur l'immensité du déluge, et bientôt on aperçut la terre de Van Diémen, que d'autres appelaient à bord la Tasmanie; puis les bâtimens, ayant un vent favorable, ils entrèrent dans le détroit de Bass. Les matelots et les déportés, en passant devant l'île des Kangourous, virent des troupes de ces étranges animaux bondir dans les hautes herbes; mais les navires filaient très-vite, et ils n'eurent pas le temps de les examiner alors.

La mer était si douce et la brise si caressante, que le navire put longer de très-près la côte de la Nouvelle-Hollande que, depuis tant de jours, chacun désirait si ardemment : car, bien que la plupart des déportés fussent paresseux et sussent que le travail les attendait à terre, cependant l'homme a tant besoin de mouvement, de grand air et de soleil, qu'ils saluèrent d'un cri de joie

unanime le premier aspect du rivage suspendu d'une manière pittoresque au-dessus des flots. C'était d'abord une dune de sable blanchâtre, derrière laquelle s'élevaient en amphithéâtre des masses d'une verdure éternelle au milieu desquelles le soleil étincelait dans les clairières. Allan, qui, sur le désert des eaux, avait peut-être conçu quelques graves pensées qui pouvaient le mener au repentir, les oublia toutes, à coup sûr, pour se réjouir à la vue de ces beaux arbres, de ces vallons verdoyans, de ces petits lacs que l'on entrevoyait à travers les forêts peu épaisses. C'est ainsi qu'il s'était figuré les colonies et qu'il se les représentait dans les momens où le saisissait le frénétique désir de quitter le toit paternel sous lequel il eût pu être si heureux et si honoré. Ces graves réflexions, nous les faisons pour lui, car, certes, il ne les concevait aucunement à l'aspect des rians paysages qui passaient à mesure que le vaisseau filait. De temps à autre, on voyait s'élever du milieu de ces bois de petites fumées qui annonçaient la présence de l'homme, et Allan était tout prêt à s'en réjouir si ses camarades n'avaient murmuré entre eux, en pâlissant, des

paroles effroyables sur l'usage que ces sauvages faisaient souvent de leurs feux et de leurs broches. Allan en fut tellement saisi, qu'il poussa un cri de terreur en voyant, sur une petite langue de terre, un noir qui sortait d'un taillis. Une demi-lieue de mer les séparait ; cependant Allan trembla comme s'il voyait déjà les dents du sauvage le menacer.

On passa devant la baie Botanique (*Botany-Bay*) que Cook nomma ainsi, à cause de la belle collection de plantes qu'y recueillit son équipage; et, à trois lieues de là, on entra dans une autre baie appelée le *Port-Jackson*, gardé par deux promontoires élevés et qui vont en se renflant ; on dirait deux têtes énormes. On apercevait déjà, au fond de la baie, deux blanches constructions entre les arbres : c'était d'abord la maison que l'on avait préparée pour le gouverneur, et puis il n'est pas difficile de deviner, d'après la composition de l'équipage, que l'autre maison était une prison. Plus les navires avançaient à l'ouest vers ces habitations dans *Sydney-Cove* (l'anse de Sydney), plus les rivages s'élevaient à pic, coupés de distance en distance par de petites baies

pittoresques, aux bords de sable blanc semés de verdure, qui s'ouvraient à droite et à gauche ; ou bien c'étaient des vallées étroites d'où s'élançaient des rochers de toutes les teintes et par où descendaient, vers la mer, des filets d'eau luisant au soleil. De temps en temps on rencontrait de petites îles éparses dans le port, tellement chargées de verdure, que l'on eût cru voir des corbeilles.

C'est en vain que la beauté du paysage allait toujours croissant : l'aspect de cette prison avait tout flétri aux yeux des déportés : l'éclatante verdure était terne, le ciel d'azur avait des nuages, et la clarté radieuse du soleil était pâle à leurs regards. C'est ainsi que la conscience troublée ne laisse rien voir de beau ni rien sentir de bon à l'homme.

Les navires arrivés à leur destination jetèrent l'ancre, et les chaloupes mises à la mer opérèrent le débarquement.

CHAPITRE. V.

Avis aux Déportés.

QUAND tous les condamnés furent à terre, chacun ayant les fers aux pieds, le gouverneur les fit ranger en un demi-cercle, entourés d'une haie de soldats, devant la prison, et alors M. Davids, l'aumônier, leur adressa la parole :

— Commençons par remercier le Ciel, mes enfans, de la faveur qu'il nous a accordée en nous sauvant du péril de la longue navigation que nous venons d'achever. Enfin vous êtes à six mille lieues de la terre que vous avez souillée par vos crimes ; et l'autre monde, celui que vous

avez offensé, est sous vos pieds de l'autre côté du globe. Regardez autour de vous, ce ne sont plus les mêmes herbes, ce ne sont plus les mêmes arbres : cette nature vous accuse moins que celle que vous avez quittée. Oui, mais le grand accusateur qui est là, dans le cœur, il vous a suivi partout comme ce même soleil derrière lequel est Dieu. Contemplez avec repentir ce soleil qui vous a vus commettre vos crimes et la conscience que vous n'avez pas écoutée alors. Votre pays a eu pitié de vous, et, au lieu de la mort, au lieu de la prison ténébreuse, il vous donne ici l'air, le soleil, le moyen d'être utile, et de vous corriger en faisant le bien. Vous voyez de toutes parts à l'horizon ces épaisses forêts ou ces vastes prairies désertes. Ce sol n'est couvert que des plantes entassées qui, depuis l'arbre jusqu'à l'herbe rampante, s'étouffent et ne produisent rien de bon pour l'homme. Il en est de cette nature comme de vous, mes enfans. Vous avez tous une âme qui renferme du bien au fond, mais ce bien vous l'avez laissé étouffer et disparaître sous mille penchans mauvais que la paresse, le pire de tous les vices, a laissés croître

au point qu'ils ont empêché les bonnes pensées d'arriver d'en haut jusqu'à cette ame pour la féconder. C'est tout à fait de même que ces forêts épaisses, entrelacées, empêchent les rayons fécondans du soleil de pénétrer jusqu'à la terre où il y a du bien comme dans vos âmes. —Tournez-vous et regardez !

M. Davids leur montrait en même temps les charrues, les herses, les pioches et tous les instrumens de labourage et d'agriculture que l'on venait de débarquer.

Regardez bien ! voici de quoi délivrer cette terre des bois parasites qui la privent de la chaleur du soleil; voici les socs qui fendront le sol trop compact, le pulvériseront à la surface et iront chercher au-dessous l'*humus*, la terre féconde. Apprenez par ces travaux que vous pouvez de même déraciner les penchans vicieux qui empêchent les bonnes influences d'arriver jusqu'à vos âmes, et ramener à la surface le bien qui y est comprimé et suffoqué par des pensées et des volontés coupables ; oui, vous le pourrez avec ce saint et vénérable livre.

M. Davids leur distribua alors des *Nouveaux*

Testamens, et vit avec plaisir que les auditeurs paraissaient tous plus ou moins émus. Il observa cependant bientôt avec peine que le discours du gouverneur leur fit évidemment une plus profonde impression ; ils étaient encore plus accessibles à la parole menaçante qu'à la parole douce et calme.

—Condamnés, leur dit le gouverneur, si vous ne faites pas, comme je l'entends, ce que vient de vous recommander M. l'aumônier, retournez-vous et regardez la prison... N'allez pas croire cependant qu'on vous y laisse oisifs, vous y travaillerez dans les fers. Sur toutes choses, qu'aucun de vous, quand il sera au travail dans les bois, ne cherche à s'évader vers l'intérieur. Si c'est nous qui le reprenons, il est fusillé ; s'il tombe dans les mains des indigènes, cannibales, anthropophages, c'est sous leurs dents qu'il disparaîtront.

Cette courte harangue fit frémir tous les condamnés ; c'était vraiment l'enfer qu'elle leur montrait, tandis que celle de M. Davids leur montrait le ciel après le repentir.

CHAPITRE VI.

Travaux.

Tout aussitôt on divisa les condamnés, qui étaient nombreux, en escouades ou chaînes, à la tête de chacune desquelles fut placé un sous-officier de la garde qui les avait accompagnés. Cet inspecteur était armé d'un énorme bâton qui devait tenir en respect la paresse et stimuler le zèle des travailleurs. Précaution bien avilissante pour eux, d'autant plus qu'elle ne fut pas inutile, et que plus d'une fois le bâton vint tomber sur les épaules d'Allan comme sur celles de bien d'autres.

Allan ! Allan ! quand, après avoir fait quelque petite mauvaise action, prélude du crime qui vous a amené ici, faute qui n'était punie que par les tendres gronderies de votre mère, vous rêviez au climat enchanteur des îles, aux colonies, à la vie oisive que vous vous y figuriez à l'ombre des fraîches forêts ; quand, naguère encore, ces forêts apparaissaient à votre œil réjoui, vous vous faisiez une fête d'y pénétrer et d'y vivre. Vous y voilà actuellement, et n'est-il pas vrai que, sous le bâton du commandeur, vous regrettez les représentations amicales, caressantes qui vous révoltaient de la part de votre famille ? Vous auriez pu, en grandissant honnête et bon, être le cultivateur du petit champ attenant à la cure de Lanberis, défricher, labourer, ensemencer le sol qui était à vous, et recueillir les fruits qui vous appartenaient. Vous ne l'avez pas voulu ! Eh bien ! travaillez sans relâche sous le soleil ardent, sous le bâton : point de repos ; fendez cette argile durcie par les sécheresses, préparez-la à recevoir le grain qui ne fructifiera point pour vous ; expiez votre faute.

C'est ce que nous dirions tous à Allan et ce

que lui criaient de toutes parts le bâton du commandeur, le soleil dévorant, les troncs d'arbres énormes qu'il fallait abattre à coups de haches, et les souches qui allaient se cramponnant par mille racines tenaces à plusieurs pieds sous terre. Il était, pour sa part, obligé de les arracher à la sueur de son front et tombait de fatigue. — N'importe, marche toujours! répétait, comme jadis au juif-errant, une voix vengeresse.

Dès cinq heures du matin qui est à peu près la même heure du soir en Europe, il fallait être au travail; la journée avait peu de momens de repos. C'était seulement quand la nuit venait, ce qui arrive tout-à-coup et dès que le soleil disparaît par ces latitudes, que l'on cessait de piocher la terre dure, d'abattre les arbres, et d'en faire des poteaux destinés à désigner les rues et les limites de la ville que l'on fondait. Quand le terrain que devait plus tard occuper la riche Sydney, ville de plus en plus florissante, fut défriché, on avança vers l'intérieur et l'on pénétra dans une forêt assez épaisse, avec tous les instrumens de destruction par lesquels devaient, à quelques années de là, venir la fertilité et l'abon-

dance sur ce sol. Les scies, les haches, étaient les armes de ces bandes de défricheurs devant lesquels fuyaient les perroquets aux mille couleurs, les faisans dorés qu'ils chassaient de leurs nids; des volées d'autres oiseaux inconnus s'éloignaient en poussant des cris étranges dans leur confusion. Quand ils arrivaient près des étangs, les cygnes blancs et noirs et les pélicans étendaient leurs grandes ailes pour s'échapper, effrayés par le bruit seulement; car que leur importait le fusil du commandeur? ils n'en avaient jamais vu, et tant qu'il ne lâchait point son tonnerre, les oiseaux, les quadrupèdes, tous les animaux le regardaient sans peur dès que l'on avait fait halte.

Halte fatale pour eux! Les arbres qui leur servaient de demeure ou les fourrés qui les abritaient tombaient à mesure que passaient les déportés. M. Davids, qui s'était occupé d'agriculture, aimait à suivre ces travaux, et à les diriger de manière à en tirer des enseignemens pour ses brebis égarées. Ainsi, quand les bois étaient épais, il ordonnait de laisser çà et là quelque arbre isolé.

— Il sera nécessaire plus tard, mes enfans, leur disait-il; car ce sol dépouillé de ses bois, comme un homme de son manteau, aura plus froid en hiver et plus chaud en été. Qui le garantira du vent et des ardeurs du soleil ! Il faut penser au laboureur qui vous succèdera et qui viendra se reposer sous cet ombrage. Conserver cet arbre, c'est une bonne action. Il donne peu d'ombre en ce moment, dites-vous, et ses branches ne s'étendent point comme des bras qui protègent et bénissent : cela viendra. Cet arbre, pressé par les masses qui l'entouraient, n'avait pas de place pour se mettre à son aise et pour respirer librement, — car un arbre respire par toutes ses branches, — il a donc fallu qu'elles s'élevassent pour chercher de l'air, comme, dans une foule, un homme s'élève pour reprendre haleine au-dessus des têtes qui l'étouffent ; mais une fois hors de cette foule, il respire, il s'étend, il s'épanouit ; cet arbre fera de même et je vous prédis que bientôt ses rameaux déployés pourront abriter vingt hommes. Vous aussi, vous ferez ainsi que cet arbre. Dans votre société perverse de Londres, vous étiez serrés, pressés,

étouffés, poussés à la violence pour respirer, au mal pour vivre. Ici tout l'air est à vous, tout le soleil, toute la nature, et vos âmes vont s'épanouir au bien.

Quand ensuite un arbre était abattu et que l'on en faisait de longues bûches au moyen des scies, M. Davids jetait dans l'ébahissement tous les déportés en leur disant l'âge de cet arbre. On le prenait pour un devin : on le lui disait.

— Devin ! mes enfans ; personne ne l'est et ne l'a jamais été sur la terre. Le meilleur devin est celui qui observe le mieux ce qui est en lui et autour de lui ; il s'observe pour se corriger, il observe ce qu'il voit pour apprendre.

Alors il leur montrait comment, sur le tronc, autour du cœur de l'arbre, qui est sa première année, des couches circulaires allaient toujours se succédant et s'agrandissant jusqu'à l'écorce. — Ces couches, mes amis, sont autant d'années, leur disait-il. C'est ainsi qu'autour de la pierre que vous lancez dans l'eau, se forment des cercles toujours plus étendus, que vous appelez des *ricochets ;* c'est ainsi qu'autour de la première année de l'homme, qui est son âge le plus tendre,

viennent se ranger, en cercles successifs, les années de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse, tout-à-fait comme dans cet arbre : ici c'est à l'écorce qu'elles s'arrêtent ; chez l'homme, c'est à ce jour dont nul ne connaît l'époque, mais où il faut être bon et purifié pour rendre en paix son âme à Dieu.

Ces sermons animés par le travail, cette morale en action, ces exhortations appuyées d'un exemple sensible à tous les yeux, touchaient les condamnés. La voix de M. Davids les ranimait quand ils succombaient sous le travail ; tous l'aimaient, et personne peut-être plus qu'Allan qui voyait en lui son pays, et ne pouvait, en le regardant ou en l'écoutant, avoir d'autre pensée que celle de sa famille. C'était déjà un retour au bien : car il se demandait alors ce que son père et sa mère avaient pu penser en ne le voyant pas de retour ; puis il se rappelait mille paroles qui ne l'avaient point frappé quand il les entendit pour la première fois, mais qui retentissaient à présent dans sa mémoire. Combien de fois son père, quand mistress Madock énumérait ses em

barras domestiques, lui avait répondu qu'ils possédaient la plus grande richesse, la pureté de l'âme et une vie sans reproche. — Oh ! ajoutait alors M. Madock, je mourrais de douleur si un de mes enfans venait à commettre une mauvaise action. Quand ce dernier ressouvenir survenait à Allan, il croyait toujours voir s'arrêter sur lui le regard de M. Madock, en même temps qu'il prononçait ces paroles de malédiction ; et quelle malédiction plus grande que celle de causer la mort de son père ?

Ils avançaient dans les bois pas à pas ; car, depuis un an de travail, ils n'étaient qu'à quelques lieues de la côte : c'est qu'outre la lenteur des opérations de défrichement, des précautions devenaient nécessaires avec les sauvages qui attaquaient souvent en force les petits détachemens. Pendant qu'on était en paix à travailler, une grêle de flèches survenait souvent du fond de quelque taillis, et il fallait qu'à tous momens les soldats allassent à la poursuite des noirs pour les repousser et les contraindre à leur laisser une terre fertile dont ils ne tiraient pas le parti qu'avait voulu la Providence ; car elle nous a donné

le sol fécond pour le faire fructifier, le sentiment du bon pour bien faire. L'homme qui n'obéit pas à ses volontés suprêmes est donc coupable envers elle.

Il y avait dans les travaux si pénibles et si durs des momens de rire et de divertissement pour les déportés. Quand il arrivait qu'on se trouvât sur un terrain planté d'arbres à distance les uns des autres en ligne droite, comme on le voit dans une promenade, et ainsi que la nature les a disposés souvent dans les forêts de la Nouvelle-Galles du Sud, on donnait un trait de scie à chaque arbre jusqu'à moitié de l'épaisseur du tronc; puis l'arbre qui était à la tête de cette rangée à demi-coupée étant déraciné et venant s'abattre sur son voisin déjà un peu ébranlé, le second, chargé du poids du premier, tombait sur le troisième, et ainsi de suite.

Alors tous ces malheureux de se rappeler les jours d'innocence et de pureté où ils jouaient aux *capucins de carte*; alors M. Davids de leur démontrer dans la chute successive de ces arbres l'un par l'autre, comment les mauvaises compagnies avaient dû les entraîner au mal. — Il suffit,

mes enfans, d'un cœur pervers pour en gâter cent autres ; il les corrompt et les flatte, il les gâte par degrés, ils ne tiennent plus que par peu de chose au bien, puis, un beau jour, il s'abat dessus en maître, et tout tombe à la fois.

C'était là l'histoire d'Allan, d'Evans et de ses compagnons de crime.

Quand tous ces troncs brisés à quelques pieds de terre restaient debout près de leurs branches renversées, c'était encore une joie pour les déportés que d'y mettre le feu. On réunissait, autour de chacun de ces arbres détruits, les branchages et les bûches, de manière à en faire comme une butte ; puis on y jetait un tison allumé. La flamme se répandait vite, car c'était, en général, un bois résineux ; elle pétillait, elle flottait, elle s'élevait tantôt blanche, tantôt dorée; le feu se communiquait de tas en tas. L'incendie était alors immense, et M. Davids leur montrait, après cette conflagration effrayante, la terre fertilisée par cette combustion qui y répand des sels fécondans.

Pendant que M. Davids se livrait devant ces grands bûchers flambant, à ses leçons d'agricul-

ture, il n'était pas rare qu'il fût interrompu par un son prolongé sorti du fond des forêts.

— Cou — i ! Cou — i !

C'était le cri des sauvages qui croyaient en voyant de loin ces flammes, apercevoir un signal des indigènes ; car l'incendie des forêts ou des hautes herbes est employé par eux très-fréquemment pour se rallier. Il fallait voir alors la terreur se répandre dans les rangs des déportés au souvenir de la terrible allocution du gouverneur : elle avait eu, si l'on se le rappelle, pour but de les empêcher de fuir vers l'intérieur. Deux années cependant après leur arrivée, l'un d'eux avait trouvé le moyen de s'échapper.

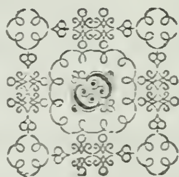
On voyait du haut d'une éminence, et dans l'horizon le plus lointain, une ligne bleuâtre. Un Irlandais, en la contemplant, avait souvent dit que ce devait être les montagnes de son pays : Allan l'avait entendu, sans sourire, exprimer cette absurde espérance ; car il n'était pas moins ignorant que lui et il n'en avait tiré qu'une seule conséquence ; c'est que si ces montagnes étaient celles de l'Irlande, le pays de Galles ne devait pas être loin. Bref, l'Irlandais

ne pensait plus qu'à cette chaîne bleuâtre à l'horizon ; il ne voyait plus qu'elle, et un matin on ne le retrouva plus : il était parti pour l'Irlande en s'enfonçant dans les forêts de l'Australie. Le beau chemin !

Comme, au bout de quelques mois, on ne le vit pas revenir, chaque déporté, et Allan le premier, conclut qu'il était rentré dans son pays. Il eût été plus naturel de conclure qu'il avait été dévoré par quelque homme ou quelque bête féroce, mais la passion, aidée surtout de l'ignorance, ne raisonne point. On trouva qu'il avait été bien heureux de se sauver, et l'on ne pensa plus qu'à retourner en Angleterre, en Europe et au pays de Galles.

La terre, comme l'avait prédit M. Davids, fut très-fertile pendant ces deux premières années, et la petite portion cultivée donna quatre récoltes. Cette abondance, dès qu'elle fut connue en Angleterre, y attira des planteurs, et, comme ils avaient le droit de choisir leurs serviteurs parmi les déportés les plus rangés, un d'eux vint en demander quelques-uns, au nombre desquels se trouva Allan.

Il n'était pas cependant encore assez corrigé pour sortir de dessous le joug d'une discipline inflexible. Le planteur lui laissa plus de liberté et il en abusa pour redevenir paresseux ; il ne pensait plus qu'à cet Irlandais qui, à coup sûr, — il n'en doutait pas dans la présomption de son ignorance, — avait rejoint son pays ; il ne faisait rien, pour son maître, qui fut enfin obligé de le menacer de le rendre aux chaînes du gouvernement.



CHAPITRE VII.

Mon fils voleur !

Cette menace frappa Allan de terreur. Être encore attaché aux chaînes du gouvernement pour défricher du matin au soir ! Il résolut de se soustraire à ce danger, non en faisant mieux, ce qui eût ramené son maître à lui, mais en prenant la fuite comme avait fait l'Irlandais. M. Davids, qui par sa présence seulement, l'eût peut-être détourné de ce projet ; mais il était parti pour retourner en Europe. Allan le regrettait. — Rien ne put le retenir.

S'échapper, c'était désobéir encore et man-

quer de résignation au châtiment qu'il avait bien mérité ; c'était une faute de plus, et elle ne fut point la seule. Il lui fallait des provisions, des armes, des munitions ; il déroba tout cela, plus une boussole ; et un soir, quand tout le monde était couché dans l'habitation, Allan, se dirigeant du côté où l'on voyait apparence de montagnes, partit à la clarté d'une lune radieuse.

M. Davids, quand Allan prit ce parti désespéré, était en mer depuis quatre mois, et le vent ayant toujours été favorable, le navire qui le portait venait de laisser derrière lui Madère. Il allait donc revoir bientôt sa chère petite ville de Saint-Asaph où il allait rentrer recteur.

A quelques lieues de là seulement, à Lanberis, le presbytère, si triste depuis long-temps, venait de reprendre un peu de bonheur. M. Madock et sa femme, bien persuadés qu'Allan était mort, lui avaient pardonné et soignaient les fleurs de sa tombe comme celles qui croissaient sur ses innocentes sœurs, puis ils furent consolés de toutes leurs afflictions par Meredith. Il avait fait de si rapides progrès, qu'à vingt-trois ans, l'évêque de Bangor venait de le

consacrer et de l'adjoindre à son père en qualité de vicaire. C'était là toute la félicité désirable sur terre pour M. Madock, et la pauvre mère faillit s'évanouir de joie en entendant le premier sermon prononcé par son fils. A cette joie cependant était venue se mêler une pensée douloureuse, car le cœur d'une mère est assez vaste pour tous ses enfans, et son bonheur n'eût été complet que si elle eût écouté son fils, au milieu de ses deux filles et d'Allan. Le souvenir de ce dernier était plus amer encore — cet argent des pauvres volé ! Alors elle priait pour lui.

Et il avait bien besoin de ces prières, car plus il allait en avant vers l'intérieur, plus il s'égarait. Il avait entendu dire cent fois que la boussole marquait toujours le nord ; et il savait que l'Europe était au nord-ouest de la Nouvelle-Galles du Sud : c'était donc cette direction qu'il fallait suivre au moyen de l'aiguille aimantée ; mais il ne savait pas qu'elle ne montre jamais exactement le nord, et que, selon les temps et les ieux, elle varie et décline à l'est ou à l'ouest. Peu lui importait ; il marchait intrépidement vers le point que l'aiguille indiquait : il ne dou-

tait de rien, comme tout ignorant. Armé de son fusil de chasse, portant à sa ceinture de quoi faire du feu, et dans sa carnassière des biscuits qu'il avait volés à son maître, il allait devant lui comme si, arrivé à ces montagnes qu'il voyait à l'horizon, il devait se trouver dans le pays de Galles. S'il eût un peu connu sa carte du monde, il aurait vu dans le nord-ouest, au-delà de ces montagnes, cinq cents lieues à peu près à faire à pied à travers des marais infinis, des forêts vierges et des cannibales. Il est possible que ce trajet lui eût inspiré quelques réflexions ; et qui sait encore ?

Admettons qu'il parvienne à faire ce trajet. Le voilà arrivé à la côte nord-ouest, car il est à l'autre extrémité de cette île immense de l'Australie ; il regardera devant lui la mer presque illimitée ou bornée par quelques terres lointaines. Heureux si un vaisseau passe par fortune et le recueille comme un naufragé. Il le portera à Bornéo : soit. Voilà déjà un joli pas de fait vers le pays de Galles et la paroisse de Lanberis ! Rien que cent cinquante lieues de mer entre lui et la Chine : ce ne serait plus qu'un pas ! Qui le

conduira en Chine ? Un autre bâtiment le prendra bien ; à la bonne heure, il approchera alors ! il n'aura plus que cinq mille lieues à parcourir avant d'entrer dans le canal de Saint-Georges. Afin de faire tout ce chemin, il a peut-être pour quinze jours de biscuits, et s'est mis avec toute confiance en route.

Il suivait depuis quelques jours le cours d'une rivière qui descendait rapidement vers la mer. Il conclut de sa vîtesse qu'elle venait droit des montagnes, et se regardait déjà comme en bon chemin ; il remontait donc gaîment ses rives couvertes d'une herbe magnifique et d'une pompeuse végétation nourrie par les terres fécondes que laissaient les débordemens, car ces sols d'alluvions sont parfaits ; c'est un engrais merveilleusement composé par la nature de fragmens de rocs que l'eau, à force de les rouler, fait successivement galets, sable et argile, et de débris de végétaux qu'elle emporte dans son cours, met en fermentation, et transforme en vase fertile. Il en est de ces herbes comme de l'homme, elles redeviennent terre.

Allan marchait donc d'un pas délibéré le long

de cette eau, sur ce gazon épais, mangeant avec ses biscuits, qu'il ne ménageait pas assez, les chapelets de larmes de gomme qui luisaient au soleil sur les branches des acacias; ou bien il dormait quelques heures, pendant la plus grande chaleur du jour, sous les *casuarinas* qui tombent échevelés comme les saules pleureurs de nos pays.

Tant que le jour durait, il allait de bon cœur, quoique ses provisions commençassent à s'épuiser, mais il se rassurait en voyant les cocos, les bananes, les fruits sauvages de toute sorte, qui chargeaient les arbres. Mille oiseaux divers voletaient dans les bois; il avait un fusil et tirait bien. Les gommiers, à l'écorce déchiquetée et en lambeaux, qui s'élevaient comme des troncs d'arbres morts au-dessus des fourrés d'arbres verts, lui garantissaient toujours une nourriture abondante. Il cheminait donc, riant et insoucieux, tant que le soleil faisait étinceler les rochers de mica qui brillaient au milieu des forêts; mais c'est quand la nuit venait, quand les glapissemens des courlis ou les cris des écureils-volans annonçaient son approche, qu'il s'inquiétait,

tout brave qu'il fût. Alors il allait s'établir dans un arbre : heureux si le renard-volant, chauve-souris si hideuse, qu'un matelot de Cook la prit pour le diable, ne venait pas le réveiller d'un coup de ses ailes, ou si les fourmis qui rongent dans ce pays tout l'intérieur d'un arbre, de façon à ne laisser debout que l'écorce qui verdoie et fleurit malgré cela, heureux s'il ne s'en trouvait pas couvert et rongé quand l'oiseaurieur et le whi-whi, qui fait entendre ce cri aussi régulièrement que va le balancier d'une pendule, lui annonçaient le lever du soleil. Oh ! oui, ces nuits étaient graves et imposantes. Bien souvent il apercevait du haut de son arbre, sur l'horizon, une lueur ondoyante : c'était quelque forêt incendiée par les naturels, et le terrible *cou-i !* retentissait. Alors il pensait à ce qu'il deviendrait; il regrettait la chaîne, la maison du planteur, et, bien plus encore le presbytère de Lanberis.

Et c'était peut-être au moment même où il le pleurait si amèrement, que s'y passait la scène que je vais redire.

M. Davids avait à peine remis le pied sur le seuil de son presbytère de Saint-Asaph, qu'il

reçut de l'évêque, pour le récompenser de son voyage à Port-Jackson, sa nomination à la cure de Chester; et, en même temps qu'il était informé de cet avancement, Meredith était appelé aux fonctions de curé à Saint-Asaph, à la place de M. Davids. Quelle fête ce fut dans la pieuse maison de Lanberis, on peut le comprendre.

Meredith, son père et sa mère, se livraient depuis trois jours à cette joie si pure, quand un matin ils virent arriver au presbytère M. Davids qui venait pour mettre Meredith au fait des soins de la cure dont il allait être chargé. Il n'est pas besoin de dire avec quel empressement mistress Madock prépara pour le visiteur le déjeûner et le dîner le plus choisis qu'il fût possible d'improviser dans ces montagnes. Ce jour-là, le pain d'orge ou d'avoine fut banni de la table pour faire place au pain de froment; un des lacs voisins fournit une truite excellente, et, au lieu du lait de beurre mêlé d'eau qu'ordinairement arrosait un plus frugal repas, la maîtresse de la maison servit un pot de bière brassée au logis. Le rôti fut un quartier fumé de gibier du Snowdon, que l'on détacha de la branche d'osier qui le

tenait suspendu au plancher. La pauvre mistress Madock, en la plançant sur la table, soupira au souvenir du goût qu'Allan avait pour la chasse.

Toute la conversation du dîner eut pour objet le gouvernement spirituel de la paroisse de Saint-Asaph ; mais cependant, quand vint le dessert, M. Davids s'arrangea de façon à parler du lointain voyage qu'il venait de faire, et un sujet si curieux excitait vivement l'attention de cette humble famille reléguée depuis le berceau dans les défilés du Snowdon. Les questions empressées de chacun sur le sort des déportés et sur la manière dont on les traitait sur cette terre lointaine, lui firent présumer qu'ils voulaient se rassurer sur ce que devenait leur fils, sans cependant parler de lui positivement. Ce devait être pour eux une chose si douloureuse et si humiliante ! Il respecta ce sentiment et répondit par des généralités présentées de manière à leur faire penser que le sort des déportés fût moins rude qu'il ne l'était en réalité.

Le dîner finit à deux heures, et, comme M. Davids devait coucher à Lanberis, l'après-dînée fut employée par la famille à des promenades

dans les environs, aux ruines du château de Dolbader, à celles du cloître de Beddgelert, et dans les passes les plus pittoresques du Snowdon. Du haut de ces défilés, M. Davids remarqua que le Plinlimmo, vu dans le Sud, ressemblait aux montagnes bleues s'élevant sur l'horizon de l'Australie.

Quand la nuit vint, on songea cependant à rentrer et M. Madock montra avec orgueil sa petite église à son confrère dont il n'enviait pas l'avancement :

—J'aime mon berceau de montagne ; je veux y vivre jusqu'au dernier de mes jours, et, quand mon âme aura remonté vers Dieu, avoir mon corps là, sous ce saule où vous voyez déjà une partie de la famille.

— Oui... deux filles charmantes, Monsieur, reprit mistress Madock, voyant que les larmes suffoquaient son mari ; oui, et, tout à côté, un de leurs frères, mon pauvre Allan !

Alors elle éclata elle-même en sanglots et en larmes. Meredith pressait les mains de son père et de sa mère pour leur dire :—Je suis là, vous n'avez pas tout perdu.

Et M. Davids, ému en voyant cette douleur :

— Mais non... mais, ma pauvre mistress Madock... Allan...

Elle ne l'entendit point et reprit :

— Mais, qu'ai-je dit ? Sa cendre ne repose point sous cette croix qui n'est qu'un souvenir, une commémoration. Il était parti le matin, Monsieur, il n'est point revenu. Il se sera noyé dans les profondes marnières ou dans la mer. Peut-être s'est-il perdu dans les mines ou brisé dans le fond des précipices.

Tous ces souvenirs faisaient que les pleurs l'étouffaient. M. Madock voulait en vain entraîner sa femme hors du cimetière ; et M. Davids éprouvait cette angoisse que tout bon cœur sent à voir pleurer. Il était sur le point de se joindre à elle ; sa tête se troublait.

— Rassurez-vous, s'écria-t-il ; il est vivant... je l'ai vu.

Il avait à peine prononcé ces paroles, qu'il s'en repentit en voyant la joie qui s'était soudainement peinte sur les traits du père, de la mère, du frère ; joie intime, joie pure qu'un autre mot allait flétrir et rendre tristesse et honte.

— Vous l'avez vu ?

— Vous l'avez vu, mon pauvre enfant ?

— Mon frère... où est-il ?

— M. Madock, sa femme, Meredith, étaient presqu'aux genoux de M. Davids ; ils le suppliaient du regard, et, à défaut de leurs langues rendues impuissantes par le saisissement, leurs yeux demandaient :

Où est-il ?

Et plus M. Davids hésitait devant la pensée de leur dire que leur enfant était souillé, déshonoré, captif, plus ils le pressaient du geste et de la voix. Il se décida enfin à prendre à part M. Madock comme celui qui devait avoir le plus de force pour supporter le coup qu'il allait frapper, et mistress Madock, Meredith, les contemplaient avidement.

— Avez-vous du courage ? dit M. Davids à M. Madock en lui serrant la main ; il en faut pour entendre ce que je vais vous dire. Alors il baissa la voix plus encore, et la mère et le fils voyaient avec anxiété les joues de M. Madock pâlir, et, en quelque sorte, ses cheveux se dresser sur son front et sur ses tempes.

Ce fut bien pis quand, tout à coup, il tomba agenouillé et les mains jointes; puis, sans pouvoir prononcer une parole, il étendit ses doigts crispés vers le tombeau d'Allan et en arracha les fleurs de la croix.

— Que faites-vous? mon Dieu! mon ami, s'écria mistress Madock en se précipitant vers lui.

— Mon père, mon père! répétait Meredith craignant de le voir saisi d'une subite démence.

— Laissez! laissez! Plus d'ornemens, plus de fleurs, plus de signes pieux à sa mémoire. O mon Dieu! mon Dieu!

Un monstre se serait corrigé en voyant les larmes couler de ces yeux vénérables.

— Il n'est pas mort, mais pis cent fois. A Botany-Bay, notre enfant. MON FILS VOLEUR! Je le...

— Oh! pardon! pardon pour lui!

Mistress Madock agenouillée arrête sur ses lèvres pâles et tremblantes le mot fatal de malédiction.

La soirée fut bien triste, on le pense; elle l'eût été davantage encore si le recteur, sa femme

et Meredith n'eussent été dans la nécessité de se faire violence pour tenir compagnie le mieux possible à M. Davids ; mais, quand il se fut retiré, cette affliction comprimée éclata plus violente : ce fut une nuit sans sommeil, une nuit pareille à celle où l'on cherchait, où l'on attendait Allan ; une nuit plus grave encore ! Du moins dans la première, les inquiétudes de la famille n'avaient pour objet que la vie d'ici-bas et le corps périssable de leur enfant ; mais les tourmens de cette autre nuit, c'étaient d'affreuses anxiétés pour son âme et sa vie éternelle.

Meredith veilla entre son père et sa mère qui, anéantis par la douleur, n'avaient pas la force de dire un mot. Une exclamation s'échappa une seule fois de la bouche de M. Madock, tandis qu'il portait la main sur son cœur.

— Oh ! le misérable ; et cet argent des pauvres !

Il n'en put dire davantage. Car à ses souffrances morales si poignantes venait de se joindre une douleur physique qu'il avait trahie tout-à-l'heure par un geste. Le sang, lui affluant au cœur avec violence, avait tendu les veines où

il se précipitait, et en avait affaibli le tissu presque au point de le faire éclater. Dans ce cas M. Madock fût mort subitement ; mais il résista encore : cependant il était mortellement frappé, et c'était par la main de son fils ! L'anévrisme était là pour ne plus pardonner !

Dès-le matin, M. Davids s'apprêta à retourner à Saint-Asaph et dit adieu à la triste famille du presbytère, en s'excusant de la malheureuse nouvelle qu'il y avait apportée. Les cœurs bons s'accusent de la peine même involontaire qu'ils causent. M. Madock ne prononça point le nom d'Allan, mais sa femme n'eut pas ce courage, et elle interrogea M. Davids avec un intérêt douloureux— tant est excellent le cœur d'une mère ! — sur mille détails de la vie d'Allan, et elle apprit de lui et répéta à son mari, qu'il se conduisait bien du moins dans son exil au moment du départ de l'aumônier.

Hélas ! le coup était porté au cœur.

Et quand M. Madock et sa femme furent seuls avec Meredith, ils se rapprochèrent de lui, lui pressèrent la main, l'embrassèrent. Ils voulaient lui dire :

— Au moins, tu es bon, honnête, honorable ; tu ne nous quitteras pas, toi !

Meredith soupira. Toute la nuit il avait réfléchi à ce qu'il devait faire : il en était à présent bien pénétré.

— Non, je ne vais plus à Saint-Asaph, non ; mais il faut que j'aille sauver mon frère. Je cours supplier l'évêque de me procurer l'emploi d'aumônier à Botany-Bay, sinon je m'embarque. Adieu, je me rends à mon devoir.

Mistress Madock fondit en larmes à ces paroles inattendues.

— Bien ! bien ! Meredith, lui répondit M. Madock d'une voix émue par des pleurs comprimés ; bien ! tu feras un pieux ministre de l'Évangile.



CHAPITRE VIII.

Le Kangourou.

Avant que cette scène se passât à Lanberis, Allan, on doit le supposer, avait déjà commencé ses véritables expiations par la misère et la souffrance. Ses provisions étaient depuis long-temps épuisées ; mais, dans ce pays si fertile, il trouvait sur les arbres des noix de coco, et sur l'herbe de nourrissans flocons de manne, qu'il recueillait le matin au pied de l'eucalyptus et au milieu des gouttelettes de l'abondante rosée. Il avait donc encore de quoi assouvir à peu près sa faim ; mais sa véritable terreur était causée par les noirs.

Jusqu'alors il avait eu le bonheur de leur échapper en montant et se cachant dans les arbres : de là il les avait vus souvent faire leurs repas de poissons et lancer leurs dards aux oppossums gris qui sautaient d'arbre en arbre et de branche en branche ; il faillit même une fois être atteint par une de ces flèches.

Sa position fut bien pis encore, cependant quand, au sortir d'une vaste forêt, il se trouva dans une plaine qui paraissait sans bornes et où ne croissait pas un cocotier, pas un eucalyptus : partant plus de manne, plus de cocos, plus d'ombre, et le soleil était dévorant ! Il avait bien son fusil au moyen duquel il s'était procuré çà et là un faisan ou un perroquet ; mais, d'abord, comment trouver un gibier sur cette plaine ; et puis, en eût-il trouvé, que sa poudre se serait bientôt épuisée comme ses provisions de bouche, et la nécessité l'avait rendu prévoyant.

Insensé qu'il était ! Tous ses malheurs et le crime qui les produisait avaient eu pour cause une passion effrénée d'indépendance, qui l'avait poussé à se révolter contre l'autorité paternelle, contre la soumission qu'il devait à sa famille.

Hé bien, Allan, quand tu étais sur cette herbe brûlée, étendu, accablé de fatigue, mourant de faim, ne pensais-tu pas qu'il est plus dur encore de dépendre du besoin implacable, que de la douce autorité d'un père ? Quand tu n'osais pas, pour assouvir ta faim impérieuse, tirer un coup de fusil de peur d'avertir les noirs qui t'auraient dévoré, n'étais-tu pas courbé sous le poids de la plus effroyable soumission et de la plus tyrannique servitude ? Tu t'y serais pourtant soustrait pour toujours en obéissant aux volontés bienveillantes de ton père et de ta mère.

Il commençait sans doute à sentir ces vérités, quand il tomba un jour, épuisé, au fond d'un taillis, pour ne plus quitter son lit de mousse et d'écorce qu'après quelques journées d'une fièvre sérieuse. C'est pendant cette maladie, qu'il endurait seul, sans soins, dans un désert au milieu des périls, qu'il comprit le plus vivement combien de malheurs attendent celui qui fuit la maison paternelle : sa condamnation, sa captivité à bord, les coups qui le forçaient au travail, rien ne l'avait aussi violemment ému que de se voir souffrant et abandonné, lui qui, à Lanberis, pour

peu qu'il fût malade, était mis dans le lit le plus doux, bercé, choyé nuit et jour. A présent, au contraire, qui le plaignait, qui lui donnait des soins, qui lui pardonnait, qui pouvait prier pour lui ? Les pauvres ? Au contraire, ils l'avaient maudit, car il leur avait pris une bouchée de pain, et c'est une puissante malédiction que la parole du pauvre que l'on repousse ou que l'on dépouille.

Le souvenir de ce premier crime lui serra enfin le cœur comme un remords sincère. Alors, pendant ses heures de souffrances qu'aggravaient les attaques continuelles des moustiques et des fourmis dont il était assailli du matin au soir dans son immobilité, il sentit de plus en plus le désir, le besoin de rendre aux malheureux ce qu'il leur avait pris ; mais comment, pour cela, gagner de l'argent ? La boussole dont l'aiguille se dirigeait vers les montagnes bleues, moins éloignées à présent, semblait lui répondre. Il s'était pourtant dit plus d'une fois, pendant sa maladie, qu'il était impossible qu'après le long voyage qu'ils avaient fait par mer pour s'éloigner de l'Angleterre, ils en fussent si près par terre ; mais la

réflexion n'était pas son fort, et le désir avide se contente de tous les raisonnemens, quelque faux qu'ils soient.

— Oui, oui, dit Allan; derrière la montagne je retrouverai le pays, je travaillerai, je demanderai pardon à mon père, à ma mère et aux pauvres, en leur remettant dix fois ce que je leur ai pris.

C'est sans doute cette bonne intention qui fit qu'Allan recouvra rapidement ses forces, et enfin il sortit du taillis où il avait été gisant bien des jours. Il eût mieux fait de retourner à la colonie, mais il fallait encore, on doit le croire, qu'il passât par d'autres épreuves. Avant de quitter ce bois pour entrer dans une immense plaine qui s'étendait devant lui à perte de vue, sans qu'un arbre fût visible sur l'horizon, il fit sa provisions de choux palmistes, de figues, de prunes et de pommes sauvages, puis il se mit en route pour traverser cette mer de verdure. Il était faible encore; il marchait lentement, et de fréquentes haltes lui étaient nécessaires.

Enfin, après avoir passé deux nuits derrière ces espèces de paravens que construisent les

naturels avec des bandes d'écorce pour se protéger pendant leur sommeil, misérables abris abandonnés par eux, mais qui attestaient leur présence toute récente, il arriva sur les bords d'une large rivière. Cet obstacle naturel qui l'arrêtait, le fit réfléchir et il se demanda s'il ne ferait pas mieux de retourner sur ses pas : la boussole, qui l'avait guidé pour aller, lui montrerait tout aussi bien par où il fallait revenir. Ainsi, pensant et délibérant, il errait sur le bord de l'eau : il s'en fût éloigné peut-être, s'il n'eût aperçu un tronc d'arbre qui traversait un point où la rivière était plus étroite. Ce pont, quelque frêle et chancelant qu'il fût, était une tentation, et il y céda comme autrefois il avait obéi à une autre plus fatale encore. Le tronc de l'arbre flottait et rebondissait sous lui, et quand il fut au milieu, il fit une pause pour réfléchir encore : il regarda au sud-est, point d'où il venait, puis au nord-ouest ; et là ses chères montagnes, plus proches encore, lui firent perdre la tête. Il était sur l'autre bord. Dire qu'il ne s'en repentit point presque aussitôt, ce serait fausseté, et il éprouva un certain serrement de cœur en voyant sur le gazon

des cendres fumantes encore, des débris de poisson et les traces des noirs qui avaient été assis en cercle autour du feu qui mourait. Il y avait eu là un repas tout récent. Cet argument fut le plus fort, et Allan l'avait bien compris, car il remettait le pied sur le tronc d'arbre pour reprendre le chemin de la colonie, quand une partie de la terre du bord, qui soutenait le point fragile, s'éboula et l'arbre s'éloignant de la rive, le pont coula bientôt en long au fil de l'eau.

— Bah ! dit alors le fugitif, je vais continuer; je n'ai plus peur : c'est honteux ! Allan avait en ce moment un pauvre courage, le courage inutile qui est la folie la plus vaine, sinon la plus dangereuse. Le vrai courage, comme la générosité, honore l'homme et le rend respectable; mais le courage faux ou fou, et la prodigalité, le mettent en péril et le ruinent.

D'un pas délibéré, il recommença donc à traverser une plaine que bornaient de petites collines... puis des montagnes qui s'élevaient en amphithéâtre. Il recueillit encore dans cette plaine, et près de l'eau, beaucoup de ces chapelets de gomme suspendus aux branches de l'acacia.

Entre les collines et la rivière, il remarquait avec curiosité de longues bandes sineuses sur l'herbe; on eût dit des sentiers battus et où le gazon a disparu à force d'être foulé par les pas; il semblait plutôt que ce fussent les traces de quelque incendie dont la flamme, allant çà et là au cours du vent, aurait dépouillé ainsi la terre. Non point; et Allan découvrit bientôt que c'étaient les ravages d'innombrables essaims de chenilles. Combien de chenilles, parmi les hommes, passent comme ces fléaux et ne savent que détruire!

Quand Allan après deux jours de marche par la plaine, entra dans les taillis qui couvraient les collines; ce fut avec une grande précaution : les sauvages, dont il avait vu les vestiges, pouvaient s'y trouver. Chaque bruissement de feuilles, chaque cri d'oiseau, le faisaient tressaillir, et alors il regardait d'un œil effaré dans les massifs et dans les clairières. Un soir, il était couché sur le bord d'un petit lac, bien entouré de hauts arbres, et il s'apprêtait à y passer une nuit sans inquiétude, quand il fut tiré de son premier assoupissement par un éclat de rire derrière lui.

Il se leva en sursaut précipitamment et avec un tel trouble, qu'il fallit se jeter dans l'eau du lac. — Il y avait bien, en effet, de quoi rire de lui ! Cependant le rieur ne recommença point, et si Allan eût été plus calme, il aurait entendu dans le feuillage des battemens d'ailes, il eût compris que l'*oiseaurieur* s'enfuyait épouvanté par ses mouvemens soudains ; mais Allan n'avait jamais entendu cet oiseau imitateur, et il quitta tout épouvanté le bord du lac, d'autant qu'il y avait aperçu un sentier tracé et battu par des pas tout récens encore.

Allan se dit alors, en cherchant un autre gîte, qu'il eût bien mieux fait de rester à Lanberis pour y vivre heureux en cultivant la terre de son père.

Le lendemain il se vit au pied de ces montagnes bleues derrière lesquelles il était convaincu que se trouvait son pays ; et plus il les gravissait, plus l'atmosphère lui semblait rafraîchie et même froide. Enfin, c'était tout à fait la température du Snowdon, et il redoublait le pas avec une ardeur incroyable pour atteindre le sommet dans

l'espérance de voir ,— qui sait ? — le lac de Bala ou la vallée de Festiniog , près de Lanberis. Quand , après beaucoup d'efforts pour s'ouvrir un chemin à travers les hautes fougères , les cèdres , les fleurs enlacées aux arbres , et tout un chaos de végétation , il arriva à la plus haute cîme , une épaisse brume couvrait tout au-dessous de lui. Il se rappela les brumes éternelles qui entourent ses montagnes natales. Enfin les nues éclatèrent ; des grêlons énormes tombaient avec la pluie pareille à un torrent , et le ciel s'éclaircit. Alors , Allan vit ou crut voir , aux premiers rayons sortis péniblement des nuages , deux lacs dans le lointain , au bas des montagnes ,

Du courage ! s'écria-t-il avec joie , j'arriverai bientôt.

Si, comme son père et Meredith, Allan s'était occupé de l'étude des plantes , il eût bien vu , par leur nature et leur espèce , qu'il était dans un climat tout différent du pays de Galles. Le changement de température qui l'avait réjoui n'était que l'effet de l'élévation où il se trouvait ,

et il s'aperçut bientôt que plus il redescendait, plus lui revenait la chaleur.

Les bois étaient admirables de fraîcheur après cet orage, et, au milieu des fleurs de toutes sortes qui grimpaient le long des arbres et se mêlaient à leurs feuillages, sautillaient et voletaient des perroquets de toutes les nuances du plus bel arc-en-ciel, ou des cockatoas rouges à tête noire. Oh ! qu'il eût été bon de pouvoir parcourir ces forêts avec un cœur content, un esprit en repos, un estomac bien apaisé, n'est-ce pas, Allan !

Il n'en était point ainsi, par malheur. Le cœur content, on ne l'a jamais quand on fait tant de mal. L'esprit en repos, comment Allan l'aurait-il eu, quand, au milieu de ces forêts délicieuses, il se voyait cependant entouré d'ennemis ? Le serpent blanc, le serpent noir, le serpent diamant qui a souvent quatre pieds de long, rampaient autour de lui, le *coula*, l'ours de ces montagnes, le menaçait quelquefois, et le chien sauvage qui, dans nos pays, aboie en fêtant l'approche de l'homme, dressait en hurlant ses oreilles pointues et montrait ses dents aiguës sous

son nez affilé, quand il passait : alors il fallait qu'il se sauvât bien vite dans quelque arbre.

Quant à son estomac, il était vide et bien vide. Le gibier ne lui eût pas manqué, certainement ; mais vous savez qu'il craignait qu'un coup de fusil n'attirât les sauvages. Il fallait donc qu'il se contentât des fruits ou des racines qu'il trouvait, et ne mangeait qu'avec la continuelle peur de prendre en même temps du poison. Il avait été malade pendant deux jours pour avoir goûté de la noix d'une certaine espèce de palmier.

La faim pousse le loup hors du bois, comme dit le proverbe, et la faim fit qu'Allan, bravant l'effet de la détonation de son arme à feu, tira un jour sur un objet qu'il avait vu remuer dans le fourré. A peine le coup parti, Allan se hâta de monter jusqu'au haut d'un arbre, au moyen des degrés que les naturels avaient pratiqués dans le tronc : c'était leur trace menaçante encore. Du haut de cet observatoire il examinait le taillis sous lequel il avait tiré, quand il en vit sortir un kangourou de la grosseur d'un mouton. Il s'avançait, bondissant sur ses longues pattes





Allan avait rechargé son fusil mais à ce tableau, il n'eut pas le courage de s'en servir.

de derrière, mais d'une façon plus gauche encore que ne l'eût été sa marche naturelle, car le coup de feu d'Allan l'avait blessé à la cuisse. Il sautait donc en se faisant de sa queue touffue un balancier, puis il s'accroupit sous l'arbre dans lequel Allan se tenait immobile.

Ce kangourou était une femelle. Après avoir bien regardé de tous les côtés d'où était venu le bruit qui l'avait épouvantée, et ne voyant ni n'entendant rien, elle entra avec précaution ses deux courtes pattes de devant dans la poche que la nature lui a placé au ventre, et elle retira de cette espèce de berceau, son petit, tout nouvellement né. Alors elle le regarda tendrement pour voir s'il ne s'était pas blessé; ne lui découvrant aucun mal, son visage velu prit comme un sourire de contentement; elle le baisa avec tendresse, le posa contre ses mamelles et le petit but son lait où se mêlait le sang de sa mère, pendant qu'elle le caressait avec sa langue et une de ses pattes.

Allan avait rechargé son fusil; mais à ce tableau, il n'eut pas le courage de s'en servir. Il pleura, au contraire, et pensa à sa mère si

tendre, au mal qu'il lui avait fait comme à celle-ci; au bien qu'il voulait faire désormais par sa conduite, s'il rentrait au pays, et il descendit meilleur de l'arbre du haut duquel il avait pu voir une scène si touchante.



CHAPITRE IX.

La Boussole.

Plus il redescendait la montagne au pied de laquelle il s'était, en vérité, attendu à voir le clocher de Lanberis, plus, en ne l'apercevant point, il devint triste. C'est ainsi que, dans la vie, quand on y entre sans l'expérience qui est la science du monde, on voit toujours à l'horizon de plus belles choses que celles dont on jouit. Derrière ces montagnes azurées, on se figure, comme certains peuples sauvages, des lieux de délices, des paradis : pour y arriver, on quitte tous les biens que l'on a ; on se fatigue

beaucoup, on souffre pour gagner ces sommets si désirés. A mesure qu'on en approche, ils sont moins beaux ; l'azur qui les voilait et les rendait si enviables au regard, disparaît et fait place à des rochers nus, à des précipices déchirés ; on monte pourtant jusqu'à la cime, dans l'espoir que de là on verra ce paradis que l'on imaginait, et l'on ne découvre rien que plaines stériles. — Ah ! pourquoi, se dit-on alors, ai-je quitté le bonheur dont je jouissais pour celui que j'ai rêvé.

C'est ce que disait Allan en descendant vers des prairies immenses, couvertes d'un gazon épais, mais sans arbres : il n'y avait là ni cascades, ni torrens, ni vallon du Snowdon. Définitivement, ce n'était point là son pays, et il lui fallut bien alors concevoir comment, étant presque aux antipodes de l'Angleterre, il eût été nécessaire de marcher bien plus long-temps pour faire au moins quatre mille cinq cents lieues. Il reconnaissait qu'il avait eu là une leçon de géographie un peu fatigante. Il résolut donc de retourner sur ses pas, et se mit en devoir de consulter sa boussole pour reprendre la direction opposée à celle qu'il avait suivie.

O chagrin ! Il la cherche en vain dans ses poches, dans sa gibecière, et ne la trouve point : il l'avait perdue. Il se rappelait tous les endroits de la montagne où il avait fait halte : il y revint. — Rien. Au pied de l'arbre où s'était placé le kangourou , il chercha tout aussi vainement. Qu'allait-il faire à présent sans boussole, sans guide ? Cet instrument le conduisait assez bien malgré ses variations qui étaient peu importantes ; et d'ailleurs, à force de consulter cette aiguille , il avait appris à en calculer la déclinaison avec le cours du soleil. Cette boussole outre qu'elle lui servait de guide, était aussi, comme on le voit, une instruction, une leçon de tous les instans.

Il eut beau passer un jour entier à parcourir les taillis, à fureter dans les broussailles, à visiter les hautes herbes, il ne découvrit nulle part ce qu'il cherchait. Il fallut bien qu'il y renonçât quand le jour finit, et il ne dormit guère dans le buisson qui devint sa chambre à coucher. Il eut donc bien le temps de réfléchir à la perte qu'il avait faite et aux conséquences qu'elle pouvait avoir. Il s'était déjà cruellement égaré dans la vie pour s'être privé volontairement de la main

qui protége et conduit, de la main et des conseils d'un père. Privé, par quelque chose de fatal, de sa boussole, s'il allait s'égarer dans ces bois, dans ces plaines! — Il en frémissait.

Quand le jour parut, il recommença ses recherches : elles furent tout aussi vaines que la veille, et, n'ayant désormais d'autre point d'observation que le soleil, il se dit, en se montrant le lieu où il se levait :

— C'est de ce côté que je vais.

Le soleil eût certainement été un bon guide, si Allan avait pu aller en droite ligne vers l'orient; mais des collines, des montagnes aussi élevées que celles qu'il avait déjà passées deux fois, des vallées, des plaines, des rivières au cours sinueux, venaient à la traverse et dérangeaient, chaque jour, la marche que notre malencontreux voyageur s'était tracée le matin en partant. Pour surcroît de malheur, le ciel resta voilé pendant plusieurs jours, et Allan s'éloigna de plus en plus de la ligne à peu près exacte qu'il avait suivie jusqu'alors.

Ses repas se composaient ordinairement des corneilles qu'il pouvait atteindre, des pélicans

qu'il tirait sur les lacs où jamais coup de feu n'avait retenti : quelques pierres chauffées dans la terre, c'était là toute sa batterie de cuisine ; mais il s'aperçut bientôt avec terreur qu'il n'avait plus que de quoi tirer trois coups de fusil, et il se promit de garder ces chétives munitions pour le cas d'un besoin extrême, soit faim, soit nécessité de se défendre.

Il se laissait donc mourir de besoin ou à peu près, car les racines ou les fruits sauvages sont peu nourrissans ; et puis il s'en abstenait souvent parce que leur amertume augmentait une soif qu'il ne pouvait satisfaire. Il n'était plus alors dans les bois, où il trouvait une espèce de cerise dont l'acide le désaltérait et le rafraîchissait ; mais il se perdait de plus en plus dans des plaines infinies. S'abandonnant à la Providence et à la garde de Dieu, seuls guides qui lui restassent, puisque le soleil se cachait toujours, il allait devant lui, affamé, altéré, ne trouvant ni à manger ni à boire. Il faillit tomber à genoux de reconnaissance, quand il aperçut, tout dans le lointain, l'herbe couverte de petites efflorescences blanches et légères pareilles à la gelée qui

brille le matin sur le gazon. C'est qu'alors il se rappelait la manne nourrissante et parfumée qui vint à son secours quelques jours après son départ. S'il eût connu son histoire sainte, il aurait béni la main qui en répandit ainsi dans le désert devant les Israélites. Une circonstance eût pu le mettre en garde cependant contre une illusion que lui avaient fait adopter sans réflexion la faim et la soif qui rendent aveugles : c'est que nulle part ne s'élevaient au-dessus du sol les arbres qui distillent cet autre miel , et certes Allan n'était pas assez parfait, assez repentant même, pour espérer un miracle.

N'importe ! il ne faisait point attention à cela et allait droit vers cette herbe , sentant déjà par avance sur la langue la saveur sucrée et adoucissante de cette manne.

Il en approche ; il se baisse avidement, en prend, en met sur ses lèvres.

— Du sel ! s'écrie-t-il en se reculant altéré — du sel ! D'où cela peut-il venir ? Ai-je du malheur !

Du malheur ! c'est ce que nous répétons toujours sans nous demander si ce n'est pas plutôt

justice, punition d'une faute, exécution d'un arrêt que nous avons mérité. Du malheur! ce n'est point alors, comme nous voulons le comprendre, le résultat d'une volonté aveugle du sort; il n'y a ni sort, ni hasard, pour qui croit en la Providence. Tout bonheur vient de Dieu content de l'homme, tout malheur, de Dieu irrité contre lui.

Allan monta sur une petite éminence pour regarder le pays qui l'entourait. Après ses tours et détours, il avait encore une fois les montagnes bleues derrière lui. A ses pieds, il voyait s'étendre la plaine couverte de cette poussière salée qui n'avait fait qu'accroître sa soif et irriter son estomac vide; mais au bout de cette étendue de verdure tout-à-fait sur le bord de l'horizon, il apercut une nappe d'eau luisant au soleil qui venait alors de se lever derrière lui.

Il eût mieux fait de suivre ce guide : mais quel moyen de résister à la vue de l'eau quand on est altéré? Il se dirigea donc vers ce lac avec une précipitation qui ne fit qu'accroître sa soif. Peu lui importait; il ne s'était pas trompé : c'était un étang magnifique. Il en approchait : le

voilà sur ses bords, alongeant son bras et y remplissant sa main desséchée.

Quelle terreur ! du sel encore ! Pour le coup, il tomba livré au désespoir et demanda pardon de toutes ses fautes, car il lui semblait voir dans ces circonstances des avertissemens sévères. S'il eût réfléchi, si plutôt il eût connu quelques principes des sciences naturelles, les efflorescences salines, évaporations de ce lac alimenté sans doute par des sources qui avaient passé sur des lits de sel gemme dans les montagnes, évaporations que le froid de la nuit avait cristallisées sur les brins de gazon, lui auraient annoncé la présence nécessaire d'un étang d'eau salée, et il n'aurait pas encore augmenté sa fatigue pour venir chercher une désillusion.

L'accablement de l'âme, joint à celui du corps, fit qu'il s'étendit sur l'herbe, à l'ombre de quelques roseaux élevés, et essaya de s'endormir pour n'avoir, du moins pendant son sommeil, ni faim ni soif. Impossible ! il fallait qu'il se désaltérât ; il n'avait plus faim : il n'avait que soif. Boire ou périr là ; il n'y avait plus pour lui que cette alternative. A quelques pas de lui, il voit

dans la terre sablonneuse un trou qui paraissait avoir été abandonné : il n'avait pas d'instrument pour le continuer, mais les mains sont des ustensiles puissans quand on meurt de soif. A force de gratter jusqu'à se déchirer les ongles et les doigts, il arrive à une couche de terre de plus en plus humide, puis l'eau paraît : de l'eau douce cette fois !

Il en avala avidement quelques gorgées, et il avait eu raison de se hâter, car la terre s'éboula dans le trou pratiqué à peine, et ce breuvage sauveur disparut.

Ce peu d'eau avait néanmoins été le salut pour Allan qui, ayant retrouvé de la force, se remit en route vers les montagnes sur lesquelles le soleil s'était levé. Mais la soif apaisée laisse parler la faim ; et elle parla haut, l'impérieuse maîtresse, si haut, que la vue d'un oiseau aquatique qui volait devant lui le détourna encore, et il alla à sa poursuite jusqu'à une masse de roseaux qui s'étendaient sur toute une partie de l'horizon. Ces plantes annonçaient la présence de l'eau ; cet oiseau ne pouvait manquer de composer un bon repas. Allan se consolait avec cette

perspective, et il entra d'un pas délibéré dans ces marécages.

Les roseaux étaient d'une hauteur gigantesque, et dépassaient de beaucoup la tête d'Allan; il ne voyait donc point l'horizon et marchait dans cette autre forêt absolument comme celui qui marche à tâtons au milieu des ténèbres. Sans doute, il n'avait point peur, en ce lieu, d'être aperçu par les sauvages, mais il courait un danger analogue, car il n'était pas impossible qu'il se trouvât face à face, à l'improviste, avec ces noirs formidables. Il cheminait dans une véritable prison de roseaux, n'apercevant autour de lui que ces murailles flottantes au vent, et, à ses pieds, qu'un sol brûlé, crevassé, où il y avait eu de l'eau à une autre époque, mais que la chaleur avait desséchée entièrement. Allan eût encore mieux aimé être en plaine, ou sur la montagne, exposé à tout péril, mais jouissant de l'air qui ne pouvait pénétrer dans ces massifs arides; et puis, n'était-il pas à craindre que les sauvages, suivant leur coutume, ne missent le feu à ces roseaux? Un incendie spontané pouvait s'y déclarer! C'est ce que notre

fugitif se disait avec effroi ; car, bien qu'il vécut si misérablement, il voulait vivre encore.

L'oiseau qui l'avait attiré de ce côté, l'oiseau qu'il convoitait voltigeait de çà et de là, au-dessus de sa tête ; et, ainsi que lui, cherchait sans doute de l'eau. Allan le mit en joue et au moment où l'oiseau reçut le coup fatal, il fit entendre deux ou trois petits cris sonores et qui vibraient comme une clochette.

— L'oiseau-cloche ! s'écria Allan, celui qui indique l'eau.

Il courut le ramasser : c'était un oiseau-cloche en effet, et, à quelques pas de là, il trouva une clairière au milieu des roseaux, et dans cette clairière une petite mare où un peu d'eau brillait. Ainsi Allan avait tué sa poule aux œufs d'or, et ce n'était pas la première fois. Quand son père, sa mère, son frère lui donnaient tour à tour de bons conseils avec des caresses, c'étaient là de beaux œufs d'or, ceux que tout homme regrette quand il ne les a plus, et Allan les avait jetés là, brisés sous ses pieds. Il avait déjà tué cette excellente poule féconde en œufs d'or, la famille tendre et dévouée ; et voilà qu'il venait

de détruire encore celui qui l'avait guidé, mourant de soif, vers l'eau et vers le frais.

Rendons-lui justice. Il hésita long-temps avant de mettre devant le feu qu'il venait d'allumer cet oiseau bienfaisant. Mais la faim le pressait; il se fit une broche d'une courte branche d'arbre qu'il portait depuis long-temps à la main, et le rôti allait à merveille, grâce au foyer flambant. Tout en faisant sa cuisine, il avait cependant de vilaines idées qui ne l'égayaient pas : il pensait d'abord au feu qu'il pouvait allumer dans les roseaux, et puis son oiseau à la broche lui rappelait ce qu'on lui avait conté des anthropophages.

Ce dernier rapprochement n'était point fait pour lui donner de l'appétit : il en trouva cependant quand, sur une assiette faite de quelques roseaux, il eut dressé son plat auquel il fit honneur.



CHAPITRE X.

La Famine.

NOUS avons laissé le presbytère de Lanberis dans une bien grande agitation, causée d'abord par la nouvelle fatale que M. Davids venait d'apporter, et ensuite par la détermination que Meredith avait prise le lendemain. Elle était noble et belle cette résolution d'aller au secours de l'âme de son frère ; aussi M. Madock l'accueillit-il avec ces paroles qui contiennent toutes louanges.

—Va, tu feras un pieux ministre de l'Evangile !

Et Meredith était parti sur-le-champ pour Bristol, laissant seuls son père et sa mère. Pauvre mistress Madock ! c'est alors que la force qu'elle avait appelée à son aide, pour ne point ébranler par ses larmes un projet si louable, l'abandonna entièrement, et elle tomba entre les bras de son mari en sanglotant et en murmurant avec ses soupirs :

— O mon Dieu !... plus d'enfans !... De quatre, le dernier parti pour toujours, peut-être ! :

— Allons, mon amie, du courage ; tu ne peux qu'approuver ce que va faire Meredith, lui disait M. Madock ; et sa voix était presque aussi émue et aussi tremblante que celle de sa femme.

Elle le lui fit remarquer.

— Oh ! reprit-il, crois-tu donc que la conscience du devoir me rende insensible et que je pourrai lui dire adieu, les yeux secs, quoique je sache que l'action qu'il va accomplir est belle et religieuse ? C'est cette dernière pensée qui me soutient et me donne du courage. Oui, disons-nous que c'est un grand sacrifice que nous faisons encore à ce misérable...

Il allait de nouveau parler d'Allan avec une

indignation qui devait lui faire mal encore, quand on vint l'appeler pour aller donner à un mourant les dernières consolations avec le pardon de la terre. Cette circonstance le ramena tout aussitôt à des idées de clémence et de miséricorde, et les paroles de malédiction qui fermentaient dans son âme contre Allan s'apaisèrent pour qu'il n'apportât auprès d'un lit de mort que calme et piété.

Mistress Madock, bien que convaincue de la beauté de la mission dont se chargeait Meredith, ne pouvait se résigner à ce dernier adieu, et tous les objets qu'elle toucha dans le cours de la journée portèrent des traces de ses pleurs. Quelquefois cependant, du milieu de son abattement, s'élevait une pensée de pur et noble orgueil, et elle se sentait fière du sacrifice qu'elle allait accomplir pour son autre enfant. Ce sentiment la soutenait en l'exaltant, mais un souvenir soudain de l'enfance de Meredith lui revenait-il, avait-elle sous les yeux quelque meuble, quelque image qu'il aimât, elle retombait bien vite et pleurait.

Ce fut bien pis, deux jours après, quand Me-

redith ne revint de Bristol que pour leur dire adieu en toute hâte. Un bâtiment allait partir pour Port-Jackson, et il en était nommé l'aumônier. Il serait inutile de peindre quelle fut la scène déchirante de ce moment de séparation pour un voyage de cinq mille lieues, pour une absence de bien longues années, pour toujours peut-être !

Ces dernières paroles furent les seules que put dire mistress Madock au désespoir. Quant au père, il ne parlait pas, de peur de laisser échapper des sanglots.

— Du courage ! Adieu ! A revoir ! je vous reviendrai, leur disait Meredith, et je vous dirai que mon frère est sauvé ; je le promets devant Dieu !

— Adieu donc, mon enfant ! je te bénis, dit enfin M. Madock en tendant sur sa tête une main aussi peu assurée que sa voix, je te bénis, car, à l'heure où j'apprenais la honte qui souille ton frère et qui — M. Madock baissa la voix alors — et qui m'a frappé de mort, là, au cœur, tu m'as soulagé, tu m'as relevé par le noble parti que tu prenais. Va ! je te bénis encore, et quand

tu apprendras que la fatale maladie qui me menace m'a foudroyé, reviens soutenir ta mère !

M. Madock eût pu parler haut, sans que sa femme entendît rien ; elle s'était trouvée mal aux premières paroles d'adieu, et Meredith, après l'avoir embrassée à son insu pour la dernière fois, prit le chemin de Bristol, et tout aussitôt le bâtiment leva l'ancre, emportant, outre des prisonniers, une partie des provisions nécessaires à la subsistance de l'établissement à peine formé.

Oh ! que ce navire ne pouvait-il y être arrivé aussi vite que l'éclair fend les nuages ! Il y avait déjà du temps que la colonie de Botany-Bay était en proie à une famine qui allait toujours croissant. Lors de ces premiers temps de la fondation, toutes les mains étaient occupées à mettre la terre en état de recevoir la culture, et de même que dans les premiers jours de la vie où l'on prépare l'esprit de l'homme à recevoir l'éducation, on ne lui demande aucun travail utile à sa propre existence ou à celle d'autrui, on le nourrit, on le soutient, de même on n'avait encore livré au sol défriché que peu de grains ; on ne

lui avait demandé que de faibles efforts, partant de faibles produits. La colonie était donc sans approvisionnemens tirés de son propre fonds, et tout lui arrivait de la mère-patrie. Quelques jours avant le départ d'Allan pour sa folle expédition dans l'intérieur, on attendait les bâtimens qui devaient apporter la nourriture de tous, agents du gouvernement et prisonniers ; on les attendait même avec impatience.

Quelle fut l'inquiétude dont l'administration de la colonie fut agitée, quand, à peu près à l'époque marquée, on ne vit point arriver ces navires ! A tous les momens du jour, le gouverneur, du haut de la terrasse de sa maison qui dominait l'entrée du port, tenait sa lunette braquée vers la haute mer, et les journées se succédaient sans amener une voile, un point à l'horizon. Les vivres s'épuisaient cependant, et l'on avait été obligé de réduire de moitié les rations des déportés. Cette mesure ne fut prise que quand le voulut la nécessité la plus impérieuse, et après que tous les officiers civils ou militaires eurent supporté les plus grandes privations : c'est qu'ils savaient que, faute d'alimens,

les travaux devaient languir et graduellement cesser. Cette pensée était effrayante. Qu'allaient faire alors ces hommes pervers, irrités et poussés à bout par la faim ? Que ne devait-on pas craindre de ces mains habituées à la violence, et privées tout à coup d'occupations actives ? L'oisiveté, la mauvaise conseillère, et la faim, plus mauvaise conseillère encore, ne les conduiraient-elles pas à de nouveaux crimes ? C'est ce que l'on pouvait se demander en tremblant quand on songeait que tous ces hommes perdus, assassins et voleurs de grande route, allaient être jetés dans le désespoir par la nouvelle de la disette dont on leur cachait avec soin les progrès.

Leurs estomacs leur apprirent bientôt la triste réalité. Déjà des murmures se faisaient entendre dans les rangs des travailleurs dont les bras devenaient moins actifs en devenant moins forts : c'est ce que l'on avait craint. Les déportés tramaient évidemment quelque complot, et c'est en vain que le commandeur, qui les escortait le bâton à la main, cherchait à empêcher ces colloques muets, les entretiens à l'oreille, les chuchotemens; ils se moquaient de leurs gardiens

exténués et affamés eux-mêmes. Des paroles de malédiction, telles qu'en peuvent proférer des scélérats, s'élevaient quelquefois du milieu de leurs bandes silencieuses, et l'on eût dit alors ces coups de tonnerre effrayans qui sortent des nuées chargées de ravages.

Les officiers du gouvernement voyaient bien ces symptômes s'aggraver à chaque jour qui passait sans amener les bâtimens. On apprit bientôt la cause de ces retards funestes. D'horribles tempêtes avaient assailli ces navires à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, et tous avaient péri, corps et biens. — Oh ! si du moins, se disaient les officiers en regardant constamment l'horizon désert, si nous voyions paraître quelque voile, nos signaux attireraient peut-être un vaisseau chargé de vivres, et nous pourrions nourrir ces hommes deux jours, trois, huit peut-être.

Rien ne se montrait, hélas !

Les rations avaient été mises au quart seulement, et force fut bien alors de suspendre les rudes travaux qui veulent que le corps soit soutenu par une abondante nourriture, et, les travaux supendus, les mauvaises pensées et les

desseins pervers eurent le champ libre. On ne se bornait plus à murmurer dans les chaînes des déportés ; on parlait haut, on criait, on menaçait. Pourquoi M. Davids, à la parole persuasive, n'était-il point au milieu de ces gens pour les apaiser et les consoler ? Pourquoi Meredith n'y était-il pas encore ?

On leur fit prendre quelque patience en leur annonçant qu'un petit bâtiment était parti depuis quelques jours pour essayer de parvenir jusqu'à Java, afin de s'approvisionner à Batavia et à prévenir les Hollandais de la détresse où se trouvait la colonie ; mais c'était là un voyage de sept ou huit cents lieues, le long des côtes ou dans une mer semée d'îles périlleuses ; par conséquent mille chances contraires pouvaient faire regarder comme désespérée cette expédition. On le cacha toutefois avec soin aux affamés, et ils furent moins turbulens pendant quelques jours.

Cette résignation ne dura pas long-temps : ils devenaient furieux. Dès que le soleil se levait, les deux pointes arrondies qui gardent l'entrée du port se couvraient de ces foules de prisonniers que l'on ne pouvait plus retenir, et tous

les soirs ils rentraient plus irrités contre le gouverneur, comme s'il pouvait répondre des élémens et des flots. Que l'injustice est cruelle !

Un soir, le gouverneur, entouré de ses officiers contemplait d'un œil désolé tous les points de l'horizon dont aucun ne montrait une voile, et il rentrait au moment où la nuit qui tombe si vite sur la terre dans ces climats, le livrait encore à de longues heures d'angoisse au milieu des ténèbres, quand il entrevit sur la plage des masses noires en mouvement. Les déportés s'avançaient en foule sur la maison du gouverneur. Il aurait pu faire tirer à mitraille sur eux, mais il eut pitié de la faim qui rend fou. Jusqu'alors la bande révoltée avait marché en silence ; mais quand elle fut presque sous les fenêtres, des cris de reproche, de vengeance et de mort s'en élevèrent de toutes parts.

— On nous laisse mourir de faim ! — A bas ! — Nous périssons, quand on dîne bien dans la maison du gouverneur !

Il fit sur-le-champ allumer des torches — car l'obscurité était complète alors — et, éclairé par ces clartés flottantes au vent, il se présenta

devant les révoltés, au milieu de sa famille et de son état-major. Hommes et femmes, tous étaient maigres, pâles, effrayans comme de squelettes; cette apparition eut plus d'effet sur les déportés que les plus véhémentes harangues. Ils venaient de voir que leurs chefs avaient plus souffert qu'eux encore, et ils se retirèrent silencieusement, de même que les officiers s'étaient montrés à eux.

Ils étaient calmés pour un jour, mais le lendemain, mais le jour d'après, qu'allait-on devenir ? La situation était épouvantable : c'est en vain qu'une vigie annonça, un jour, que l'on voyait une voile dans le lointain ; cette nouvelle avait été tant de fois donnée et reçue avec enthousiasme, que les officiers et les déportés n'y croyaient plus : les uns ou les autres, entraînés dans les bois par l'espoir de tuer quelque gibier, s'y égaraient, et plus d'un, en cherchant sa nourriture, devint celle des cannibales.

CHAPITRE XI.

Les Anthropophages.

Allan n'était guère dans une position plus commode que les habitants de la ville naissante de Sydney, ou que les fugitifs qui étaient allés se livrer aux anthropophages. Nous l'avons laissé, dévorant un oiseau qu'il avait tué; mais une fois ce repas fini, il se trouva au milieu de roseaux interminables et avec une arme de moins; je veux dire deux coups de fusil seulement à tirer au lieu de trois.

Il sortit enfin de ces fourrés de roseaux où la chaleur était étouffante; mais le soleil qui ne se

montrait pas deux jours de suite, ne pouvait lui servir de guide : cependant les montagnes bleues lui indiquaient la direction à suivre, car il fallait qu'en revenant à la colonie, il eût cette chaîne derrière lui. Il se remit donc en devoir de la traverser après s'y être égaré plusieurs fois.

Il reconnut bientôt les hautes fougères, les arbres dont l'âge se compte par siècles et les cèdres ornés de fleurs grimpantes qu'il avait déjà vus. Il était un jour couché au milieu d'une petite clairière verte et émaillée, entourée des plus beaux arbres, et allait s'y endormir de fatigue, quand il fut réveillé par un bruit extraordinaire dans cette solitude : on eût cru entendre l'espèce de sifflement que produit la lame sous laquelle tournoie, en l'aiguisant, la meule du gagne-petit. Comment, au milieu de ces forêts, un tel son pouvait-il s'élever ? Allan regardait en haut, en bas, à droite, à gauche, curieux autant qu'effrayé, quand il aperçut un oiseau qui renouvelait ce singulier chant en battant des ailes.

— Ah ! j'avais entendu parler de l'oiseau-remouleur ! Il se rassura ainsi, mais ce ne fut que pour un instant : il lui vint en pensée que cet

oiseau imitateur annonçait la présence de l'homme, et il quitta aussitôt le lit de feuilles et de verdure qu'il s'était fait. Quelle servitude qu'une indépendance aussi inquiète ! Cette surprise aurait dû le préserver du tressaillement qu'il éprouva quand, dans un taillis très-épais, il entendit un coup de fouet bien distinctement lancé dans l'air. Il lui semblait déjà avoir sur le dos celui du commandeur, lorsque l'oiseau qui avait produit ce bruit étrange et inquiétant passa devant ses yeux en le répétant comme pour se moquer de lui.

Enfin, cette fois, il avait bien passé les montagnes bleues, et plus il avançait, plus il les laissait en arrière; mais quelle direction prendre pour retourner droit à la colonie; c'est ce qu'il ne savait.

— A la Providence ! se dit-il ! Autrefois il eût laissé le soin de le conduire au hasard. Cette parole révélait un immense progrès fait par lui vers des sentimens meilleurs. Celui qui est endurci dans le crime ne connaît pas le repentir qui est une inspiration de Dieu, comment invoquerait-il la Providence qui est la Divinité

même ? Il n'y croit pas, ou, s'il y croit, il en a peur.

Il alla donc le mieux qu'il put devant lui, se nourrissant de fruits sauvages et de baies cueillies sur des arbustes, au risque de s'empoisonner ; mais mieux valait encore courir ce risque que d'être sûr de mourir de faim. Ces fruits, il les prenait souvent sur des arbres entièrement creusés par les fourmis, car ces insectes sont abondans dans les forêts et les plaines de l'Australie. Sur les plaines, ils s'élèvent des huttes de la forme et de la hauteur d'une petite meule de foin. Dans les bois, ils se logent au milieu des arbres et les creusent de manière à ne laisser au tronc et aux branches que l'écorce. Ce qui émerveillait le plus Allan était que cette légère écorce suffit pour produire des branches, des feuilles et des fleurs nouvelles ; il ne savait pas qu'au-dessous de l'écorce, qui est le gros et rude vêtement dont la plante a besoin pour se garantir des attaques de l'air, restait le liber, l'herbe nouvelle de l'arbre ; car un arbre est l'assemblage de plus ou moins d'herbes annuelles qui, au lieu de se dessécher ou de retourner à la terre, comme

celles qui rampent sur le sol, deviennent bois chaque année, et sont toujours remplacées par un végétal nouveau de la même race. Un vieux chêne est ainsi une grande famille qui s'accroît tous les ans d'un nouvel enfant, tandis que les générations vieillissent dans cet arbre, les générations deviennent bois successivement, et de même que la mort vient, hélas! enlever les aïeuls, les pères, les parens, sans arrêter la vie des enfans jeunes, de même un accident peut enlever à l'arbre toutes les couches du bois qui s'est durci après avoir produit feuilles et fleurs, sans empêcher le bois nouveau de fructifier et de fleurir.

A force d'examiner ce phénomène, il finit par le comprendre; car un phénomène n'est point chose incompréhensible. Phénomène ne veut point dire une chose merveilleuse, comme vous le croyez peut-être, mais toute chose qui se manifeste et se montre aux regards pour être vue, examinée et comprise.

Allan marchait toujours devant lui, sans trop savoir où il allait. L'important c'est qu'il ne s'était point détourné de sa direction, car il avait toujours les montagnes bleues derrière lui. Ce

qui avait bien des fois contribué à l'égarer, et ce qui le tenait sans cesse dans une perplexité très-grande, c'est qu'il avait ouï dire que la colonie était à peu près dans le sud, dans la partie la plus chaude de l'Australie par conséquent; et, plus il revenait sur ses pas vers Botany-Bay, plus il sentait l'air frais et même froid dans les terres un peu élevées. Il aurait dû concevoir cependant que l'Australie étant à peu près l'antipode de l'Angleterre, le vent du nord devait y être chaud, et le vent du sud y apporter de la fraîcheur. Toutefois, ce phénomène, bien simple comme on le voit, lui semblait inexplicable, si ce n'est pourtant par sa vieille idée folle :

— Est-ce que je retournerai ainsi au pays de Galles, dans le Nord ?

Une chaîne de montagnes, qu'il apercevait à sa gauche sur l'horizon, ranima en lui cette absurde espérance, et, quitte à se déranger de son chemin encore, il alla droit vers ce point. Il trouvait à présent abondamment de quoi se nourrir dans les bois; mais, quand il eut traversé la chaîne qui l'avait attiré, il se trouva dans un pays enchanteur. Des oiseaux admira-

bles par leurs nuances éclatantes sautaient de branche en branche et de fleur en fleur. Dans les forêts vierges de cette belle contrée, on marchait au milieu d'une atmosphère de parfums. Tous les arbres des régions intertropicales y abondaient avec un luxe merveilleux, et il s'y trouvait des bananes, des ananas, des cocos, assez pour nourrir un homme jusqu'à la fin de sa vie. Allan ne songeait plus à faire usage des deux coups de fusil qui lui restaient contre les Emus qui couraient dans ces bois ou les oiseaux qui y voltigeaient; la terre l'approvisionnait suffisamment. Il arriva enfin à une clairière qu'il trouvait si fraîche et si calme, qu'il songea à y rester quelques jours en repos, si toutefois le repos était possible avec une âme tourmentée; il comprit cependant bientôt qu'il ne pouvait faire halte en cet endroit; l'air y était pourtant bien pur et les insectes malfaisans n'y pouvaient vivre; plus de taons sanguinaires, plus d'horribles mouches kangourous. On se couchait avec sécurité sur l'herbe; on pouvait dormir sans danger à la lueur des étoiles. Sans danger ! Non pas : l'homme avait laissé des traces de son passage

dans ce lieu si paisible. C'était un cimetière ; Allan y reconnut les tombeaux oblongs entourés d'une allée et ombragés de saules avec des cœurs sculptés sur l'écorce : ainsi le cœur est partout l'emblême de l'affection ! Ces vestiges humains, les morts qui révélaient le voisinage de vivants effrayèrent Allan, et il ne songea plus qu'à s'éloigner au plus vite de ce lieu qui lui avait paru si tranquille et si recueilli.

Il ne pouvait donc rester calme nulle part ! Il n'avait pour reposer sa tête aucun oreiller depuis qu'il avait jeté à ses pieds celui que lui apprêtait la main caressante de sa mère. Cette pensée le saisissait de plus en plus vivement à chaque nouvelle découverte, et elle avait fini par le rendre plus sérieux et repentant. Il eut encore des terrains, des rivières, des plaines sans nombre ou des taillis à traverser avant de se trouver dans une forêt épaisse dont tous les arbres étaient couverts de fruits et de fleurs qui y grimpaient, tandis que d'autres fleurs, s'entrelaçant avec les lianes qui couraient de branche en branche, se ramifiaient quelquefois au-dessus de la tête d'Allan, comme le mai que l'on élève dans nos

campagnes : comme on en faisait un, tous les ans, devant la porte du presbytère de Lanberis. C'est ce que notre fugitif ne put se rappeler sans soupirer.

Il marchait donc avec moins d'inquiétude, tant il se livrait avec abandon aux parfums qui l'entouraient dans ces bois, aux chants d'oiseaux qui sortaient de tous les arbres, aux beaux points de vue que lui présentaient tout-à-coup, ça et là, les allées tracées par la nature ou les allées clairières, quand il sauta, tressaillit et rebondit encore sans pouvoir cependant faire un pas en avant ou en arrière.

Cou—i! cou—i!

Ce cri répété plusieurs fois venait de retentir du fond de la forêt si touffue; Allan voulait fuir, mais il était tellement saisi, qu'il restait immobile; il frissonnait, tremblait; ses dents claquaient, il se sentait défaillir.

Et les cris se rapprochaient et bientôt on entendit le bruit des pas assourdis par les herbes épaisses qu'ils foulaient; Allan retrouva dans son épouvante la force de se bouger et il s'élança dans un arbre entouré de fleurs; mais alors

même une circonstance l'effraya au moins autant que l'arrivée des sauvages : c'est que cet arbre qu'il étreignait ne lui semblait pas solide ; le tronc pendant qu'il grimpait, cédait en quelque sorte sous ses embrassemens, et il crut en entendre sortir un bruit sourd, un son de creux.

Il n'y avait pas de doute : l'intérieur de cet arbre était rongé par les fourmis ; oh ! si, pour surcroît de misère, ces insectes y étaient encore et venaient le piquer et le dévorer. Il voulait redescendre en toute hâte, mais il n'en avait plus le moyen. Les Indiens étaient là. Ils venaient d'entrer dans la clairière. Allan n'eut alors rien de mieux à faire que de ne pas bouger le moins du monde pour ne point renverser le frêle mât sur lequel il était perché, et pour ne point faire de bruit qui attirât l'attention des sauvages.

Ils venaient d'allumer un feu pour cuire leur dîner composé de poissons et de moules : Allan était donc arrivé dans le voisinage de la mer ! S'il eut l'esprit assez libre pour faire cette remarque, et penser encore à son Océan des côtes du pays de Galles, il dut bientôt perdre cette illusion en voyant les convives accroupis en cercle autour de

la flamme. Il y aurait eu de quoi rire pour quelqu'un qui eût été disposé. La lueur du bûcher faisait parfaitement ressortir la blancheur de leurs dents, qui se montraient entre deux maigres joues noires et sous un nez traversé d'un os de cinq ou six pouces de long; deux os semblables leur passaient dans le bas des oreilles que couvraient à demi de longs cheveux plats et raides; mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'était leur costume, oui, leur costume. Il en avaient un de toutes les couleurs. Le blanc et le rouge surtout brillaient sur leurs corps, en bandes horizontales plus ou moins étroites. Quant au visage, le blanc y était répandu par petites taches, et l'œil était entouré d'un cercle de la même couleur, comme on voit à certains oiseaux. Ils étaient huit ou dix; et, après avoir mis de côté les armes qu'ils portent toujours, la longue lance de dix pieds et le bouclier, ils se mirent à faire leur cuisine en causant, et Allan n'entendait de toute leur conversation d'autre son que celui qui est très-fréquent dans leur parler et ressemble au clappement que la langue produit pour exciter les chevaux. Ils s'entretenaient certainement de

quelque affaire d'importance, car leur conversation était rapide, interrompue sans cesse, et, de temps à autre, accompagnée de gestes effrayans comme des menaces.

On peut juger de l'inquiétude, que, pendant ce temps, Allan éprouvait dans son arbre creux et bien creux à coup sûr, car dès qu'un des sauvages venait à courir ou à sauter au-dessous, ce mouvement suffisait pour lui donner un ébranlement épouvantable. Notre fugitif, dans sa position critique, avait pensé tout d'abord à ses deux derniers coups de fusil et il s'apprêtait à les lâcher à la première menace qui lui semblerait s'adresser à lui; mais ce qui lui paraissait actuellement plus puissant encore, car il se rappelait les premières leçons de son père, c'étaient le repentir et la prière à Dieu. Il demandait donc le pardon de ses fautes au Ciel et aux pauvres aussi qu'il avait laissés mourir de faim peut-être, en les privant, par une action infâme, de l'aumône qui devait les faire vivre, et il se peut qu'alors il entrevit le résultat d'un effroyable arrêt de talion dans la menaçante présence de ces cannibales, tout disposés à se nourrir de lui.

Il avait jusqu'alors réussi parfaitement à se tenir dans l'immobilité la plus complète, et les sauvages ne l'avaient pas entendu ; le bruit des préparatifs de leur cuisine mêlé à celui de leur conversation qui ressemblait à un accompagnement de castagnettes, eût d'ailleurs empêché un son quelconque de parvenir jusqu'à leurs oreilles rendues parfaitement fines par la constante exposition au grand air ; mais le repas fut enfin apprêté, et le silence ne fut plus troublé que par le claquement des dents contre les dents qui broyaient à faire frémir Allan dans son vacillant observatoire.

Le malheur voulut qu'en ce moment même il eût le bras appuyé contre une branche, rongée comme tout le reste et qui, cédant à la pression et au poids, se rompit avec un craquement.

Tout à coup les sauvages se levèrent en poussant un grand cri et en se montrant l'arbre d'où le bruit était venu, et bientôt ils eurent arraché des touffes d'herbes séchées par le soleil ; ils en firent de gros tampons, et après en avoir bourré les crevasses et les creux qui se trouvaient au bas du tronc de l'arbre d'Allan, ils y mirent le feu.

Ils croyaient que la branche avait été rompue par un opossum, un petit animal gris de la forme d'un kangourou, et ils s'apprêtaient à le chasser à la mode de leurs forêts, en le fumant et en le grillant dans son repaire. C'est ce qui allait bientôt arriver à Allan, tout aussi bien qu'à un opossum, et la fumée montait à flots vers lui, dans ce tronc d'arbre qui était alors comme une cheminée où le feu a pris.

Il vit bien qu'il était perdu s'il n'éloignait cette bande d'anthropophages, et il tira ses deux coups de fusil.

La détonation les fit tomber à terre, mais elle eut pour lui le même effet en quelque sorte, car l'air déplacé par cette terrible commotion renversa également l'arbre.

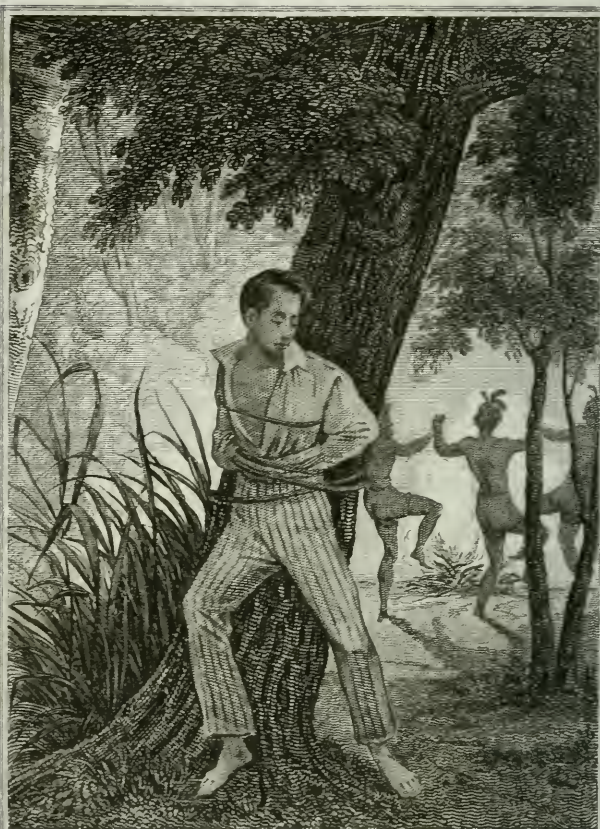
Allan se trouva donc, plus vite qu'il ne l'eût voulu, la face appliquée sur l'herbe. Il se relevait étourdi de la chute pour se sauver, se dépétrait à grand'peine des branches qui l'enlaçaient, quand les noirs bariolés de blanc et de rouge, revenus de leur effroi, se redressèrent et Allan se vit au milieu d'eux. Être pris irrémissiblement et garrotté à un arbre, ce fut l'affaire d'un

instant. C'est pour le coup qu'il dut se dire : Où est mon berceau de Lanberis ? et mon père et ma mère ? Où est le travail que je repoussais? Où est mon frère qui prenait toujours ma défense ? Ou sont-ils ?

Si, dans ce moment, il était en état de penser, ne doutons pas qu'il ne regrettât même le travail forcé de la colonie. Les sauvages, comme nous l'avons vu, l'avaient déjà lié avec des cordes d'écorce ; puis, tandis que, dans l'impossibilité de se mouvoir, il était là sur ce sol, près du bûcher, les uns agrandissaient le foyer, les autres coupaient dans les taillis une longue branche droite et l'aiguisaient aux deux bouts, puis ils fichaient à chaque extrémité du foyer une branche fourchue. On voit qu'ils apprêtaient la broche en adressant à Allan, avec les gestes les moins équivoques, les plus menaçantes paroles auxquelles il ne comprenait rien, et dont il avait d'autant plus peur ; car nous craignons d'autant plus une chose, que nous ne la comprenons pas. Il n'y avait du reste pas moyen d'ignorer le terrible langage muet de la broche.

C'en était véritablement une : il eut beau faire.



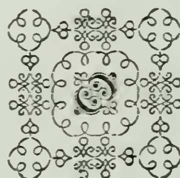


...et les Sauvages se mirent à danser en rond...

beau se débattre, beau briser deux fois ses liens, on le rattacha toujours plus fort, au point de l'étouffer, et mieux eût valu ce sort que celui de rôtir devant le feu qui flambait à merveille. Enfin tout étant prêt, les sauvages se mirent à danser en rond autour du malheureux Allan ; c'étaient des gambades, des gestes, des chants, des rires, tout cela capable d'effrayer le plus intrépide. Ils s'abandonnaient à leur sinistre réjouissance, quand l'un d'eux, l'air épouvanté, tomba l'oreille contre terre et se releva en disant un mot à peine articulé. Les autres l'imitèrent et Allan voulait profiter de ce qu'il croyait un instant de leur cérémonie pour se sauver : il avait réussi à détacher un des liens quand ils se relevèrent tous ensemble.

Tout à coup une flamme bien autrement imposante vint à briller d'autant mieux que le jour allait finir. Tous les bois d'alentour étaient en feu : nous savons que c'est là chez ces peuples un moyen de se déclarer la guerre : une tribu ennemie arrivait en effet. Nos sauvages se jetèrent donc sur leurs lances et leurs boucliers, laissant Allan à son malheureux sort.

Bien malheureux, à coup sûr, s'il n'avait pu se délivrer ; mais le péril imminent, et les premières atteintes d'un feu si ardent qu'il sentait déjà un peu trop, donnent de la force, et Allan ayant rompu tous ses liens, en fut quitte pour avoir eu une peur salutaire.



CHAPITRE XII.

Mon frère !

Après une course presque continue d'une heure environ, il arriva, exténué de fatigue tant du corps que de l'âme, sur les bords d'une assez grande rivière. Il mourait de soif et il n'osait y prendre une gorgée d'eau : si elle allait être salée ! Il essaya cependant : elle était bonne ! la lune avait alors remplacé le soleil à l'horizon, et quelque danger qu'il y eût à chercher à traverser cette rivière sans le flambeau du grand jour, il avait derrière lui un péril bien plus grand encore, et il sentit qu'il ne serait tranquille que

sur l'autre bord de l'eau. Il finit donc par trouver un tronc d'arbre qui barrait le courant, et s'élançant hardiment sur ce pont qui dansait et flottait sous lui, il arriva enfin sans encombre à la rive opposée.

Rendons-lui justice : dès qu'il se trouva dans ce lieu qu'il regardait comme un asile assuré, il tomba à deux genoux, il se prosterna encore la face contre terre pour remercier le Dieu clément qui lui avait pardonné ses crimes, car il lui semblait voir la preuve assurée du pardon céleste dans sa merveilleuse délivrance. Dieu avait eu de la pitié pour lui qui n'en avait pas eu pour les pauvres. Dans ces momens de prière et d'adoration, il jura encore de travailler pour les pauvres de Lanberis et d'y envoyer ses épargnes, en demandant grâce à son père et à sa mère. Ayant dans l'âme cette bonne résolution qui le purifiait, il put penser avec moins de terreur et de honte à ses parens. Il éprouva même une émotion qui n'avait jusqu'alors été que vague et indécise en lui ; c'était une sorte de contentement fier, un sentiment de bien-être; il se représentait M. et mistress Madock, et lui, tombant

à leurs pieds en leur disant : — Je suis meilleur, je suis corrigé. Pardonnez-moi. Alors son père et sa mère lui rouvraient leurs bras, et, le pressant tendrement, répondaient : Je te pardonne ! Un vœu de repentir, une bonne pensée donnent de la sérénité à l'âme troublée, comme un rayon de soleil fait sourire un ciel sombre.

Après avoir fait un déjeûner abondant, attendu qu'il jeûnait un peu depuis quelques jours, déjeûner frugal toutefois, puisqu'il ne se composait que de fruits sauvages et de ces chapelets de gomme suspendus aux nombreuses espèces d'acacias de ces contrées ; il examina tous les sites qui bordaient la rivière, et crut y reconnaître celle qu'il avait traversée il y avait long-temps déjà, en s'éloignant de la colonie. S'il ne se trompait pas, il en était très-près désormais ; d'un autre côté, les rivières se ressemblent tellement, qu'il ne put rien conclure de positif encore. Cependant l'aspect des montagnes à l'horizon était presque le même que quand il les contemplait en passant cette rivière pour la première fois.

Il marcha toujours devant lui, et, après deux journées de route, deux nuits de repos dans les

fourrés ou sous des casuarinas aux rameaux tombant comme des rideaux, il aperçut un matin un bois à l'horizon, et il lui sembla y entrevoir quelque chose de blanc. Il regarda attentivement, on peut le croire. — Ce point était immobile : que pouvait-ce être ?

Il avança, et, en prêtant bien l'oreille, il entendit une rumeur sourde, comme celle de l'Océan à quelque distance, comme ce murmure de flots qui le berçait dans son presbytère de Lanberis, comme le bruit d'une ville, entendu de la campagne. Cela le tourmenta encore : était-ce un autre incendie qui bruissait dans le lointain ? était-ce le tulmulte confus d'une grande réunion de sauvages ? Il ne savait que penser et que faire, quand un son bien articulé le tira de peine.

Un aboiement de chien.

Oh ! non ! il n'était donc plus dans le pays des sauvages où le chien n'a point ce langage si varié, si expressif pour témoigner à l'homme sa tendresse ou sa joie. Peut-être Allan rêva-t-il encore à Lanberis !

Et, plus il approchait, plus la rumeur deve-

nait distincte, plus les voix qui la composaient s'isolaient ; il reconnut des cris d'allégresse, des *hourah* et des *vivat.* Il était au comble de l'étonnement. Que voulait dire tout cela ?

Le point blanc qu'il avait avait aperçu de si loin se dessinait et prenait enfin une forme à ses yeux. C'était une petite maison. Je ne jurerais pas que, dans l'obstination de son idée fixe, il n'eût encore espéré y voir le presbytère, d'autant plus que, peu d'instans auparavant, du haut d'un point élévé, il avait entrevu la mer. N'importe, il marchait vers cette maison quand il vit un homme.

Non pas un homme noir, poudré à blanc, fardé de blanc, barriolé de rouge, grinçant des dents, menaçant par ses gestes, mais un homme presque aussi effrayant, une espèce de géant, portant un énorme bâton, qui courait vers lui, accompagné de deux soldats. Allan avait reconnu le commandeur. Il cherche à s'esquiver, mais il n'était plus temps. On le prit donc et on le ramena les mains liées au milieu de la chaîne qui se réjouissait si bruyamment, parce qu'on venait de lui faire une distribution de vivres

arrivés tout récemment. C'était donc à qui se moquerait d'Allan en lui demandant des nouvelles de son pays. Il était accablé d'une honte qui fut portée à son comble par l'aspect d'un homme qui venait à lui en l'appelant :

— Mon frère !

Il reconnut cette voix, la voix de Meredith... il la reconnut bien, et cependant il ne pouvait en croire son oreille. Meredith était-il donc venu au-devant lui ? Dans cette confusion d'idées et cette stupéfaction que l'on doit bien concevoir, il ne sut que faire ni que dire, et il recula devant ce qui lui semblait une illusion, ce que l'on appelle une apparition, ou, en d'autres termes, un remords visible : fuir devant son frère ! quelle extrémité honteuse ! Il l'eût fait cependant, sans les rudes mains qui le retenaient.

Meredith, après avoir éloigné d'un mot le commandeur et ses gardes, fit en avant les pas qu'Allan avait faits en arrière. C'est ainsi qu'il faut rendre le bien pour le mal ; mais il le voyait si troublé, qu'il éprouvait pour lui de la compassion. — Mon frère ! viens, je te plains, je t'aime toujours ; car j'ai prié pour toi, lui dit-il ;

— Allan tomba alors dans ses bras, incapable de dire un mot, rouge comme le feu, tant il était transporté de joie et en même temps rempli de honte. Il faut avoir pitié de la honte, comme il faut tendre la main à celui qui est tombé et s'efforce vainement de se relever : c'est ce que fit Meredith, et Allan finit par prendre assez de courage pour lui parler et lui témoigner le bonheur qu'il avait à le revoir. Son frère ne lui fit aucun reproche ; il voyait bien que sa présence seule avait eu plus d'effet que tout ce qu'il pouvait dire.

—Tu me pardonnes donc ! s'écria Allan après un long silence et de muets serremens de mains ; tu me pardonnes donc, Meredith ?

—Allan ! je viens vers toi au nom de celui qui a toute miséricorde pour le repentir !

— Oh ! je me repens ! Oh ! j'ai été bien malheureux !

Il n'avait pas besoin de le dire ; il suffisait que Meredith l'examinât un peu pour en être convaincu. Ses longues fatigues, ses continuelles abstinences, ses inquiétudes de chaque instant, l'avaient réduit à un effrayant état de maigreur,

que Meredith eût attribué entièrement à ses souffrances morales, si, en se dirigeant vers sa maison, Allan ne lui eût raconté l'extravagance qui lui avait coûté si cher. Il accumulait ainsi détails sur détails, de peur que Meredith ne lui parlât de son père et de sa mère. Ce n'est pas qu'il n'eût une envie extrême de savoir de leurs nouvelles; mais quand on a si mal fait, le nom même d'un père est une punition, un châtiment que l'on redoute. Il faut être bien tranquille sur soi-même et bien pur pour le prononcer et pour l'entendre avec une innocente joie.

Aussi Allan ne pouvait-il laisser échapper ce mot sacré qui brûlait ses lèvres : il en trouva cependant le courage dans le sentiment de son repentir; et, tombant à genoux devant Meredith :

— Dieu soit loué ! Mon père et ma mère me croient mort, n'est-ce pas ?

— Oh ! tu leur as fait bien du mal !

C'est le premier mot de reproche que lui fit entendre Meredith; mais en pouvait-il être de plus poignant et de plus amer ? Allan n'y résista point; il fondit en larmes qu'il comprimait depuis

long-temps, et les deux frères entrèrent dans la maison qui avait apparu de si loin aux yeux du fugitif.

Là, Meredith lui raconta leur inquiétude pendant la nuit qui suivit sa disparition, leurs recherches, leurs angoisses des jours suivans, et, après la messe des morts, la croix noire que l'on planta pour lui, comme s'il n'était plus.

—Ainsi mon père et ma mère me croient mort? Grâces soient rendues au Ciel!

— Hélas! non, ils ne le croient plus!

Et Meredith continua en lui faisant un terrible tableau du moment où M. Davids avait révélé à la famille du presbytère l'affreuse vérité. Allan pâlissait, frissonnait, semblait défaillir à chacun des détails de cette scène cruelle dont il était la criminelle cause, mais ce qui le remplit surtout de terreur, c'est la manière dont Meredith lui répéta ces mots de M. Madock :

— Le misérable! et cet argent des pauvres!

— O Allan! si tu avais alors entendu la voix de mon père! si tu l'avais vu en même temps porter sa main à son cœur comme s'il eût été tout à coup blessé mortellement!... Il l'est... Allan!

Il y avait un Christ dans la chambre de Meredith ; Allan tomba prosterné au-dessous en promettant repentir et austère pénitence au Ciel pour qu'il sauvât la vie de son père. Pendant ce temps, Meredith avait ouvert une de ses cassettes de voyage, et il en tira un petit livre usé, mais dont la couverture avait été jolie : on y voyait quelques restes de dorures.

Il le présenta à Allan qui était toujours agenouillé.

—Tiens, je te rapporte ce que tu avais oublié en partant.

Oh ! oui, je l'ai trop oublié, répondit Allan.

C'était son livre de prières. Il l'ouvrit avec un sentiment de bonheur tel que celui que l'on éprouve en entendant raconter ses jours d'enfance ; mais ses larmes revinrent et tombèrent plus abondantes encore sur le premier feuillet où il lisait en sanglotant ces mots écrits de la main de sa mère :

« *A mon bien-aimé Allan. Donné le jour de sa première communion : qu'il en soit toujours digne !* »

Il couvrit de baisers ces deux lignes si tendres

et dont il avait fait par sa conduite un reproche si cuisant; il leur prodiguait des caresses mêlées de pleurs, quand on frappa violemment à la porte.

Meredith ouvrit.

— Je demande pardon à Votre Honneur, dit une voix bien connue d'Allan et qui le fit tressaillir; mais ce jeune homme s'est enfui, il a encouru la peine que le gouvernement a prescrite.

C'était le commandeur qui parlait ainsi, et l'on se rappelle peut-être que tout fugitif devait être fusillé.

Allan fut donc séparé de son frère qui courut sur-le-champ chez le gouverneur.



CHAPITRE XIII.

La lettre.

La scène inattendue qui vient de se passer nous a empêché de raconter la cause des rumeurs joyeuses qu'Allan avait entendues en se rapprochant de la colonie. Les transports bruyans avaient continué pendant ses pathétiques entretiens avec son frère : c'est ainsi que la vie est un mélange de rires et de pleurs.

Les *hourah* et les *vivat* dont retentissait la colonie avaient pour objet l'arrivée du bâtiment qui portait Meredith, et, avec lui, la subsistance nécessaire à une année. On peut bien se figurer

quelle dut être la joie qui éclata lorsqu'on vit la mort qui menaçait, qui était imminente, repoussée par ces approvisionnemens si ardemment désirés. L'arrivée de Meredith n'en fut donc que plus vivement bénie, et le gouverneur le salua comme un ange sauveur. Il ne lui fut alors point difficile d'obtenir que l'on fit grâce à Allan de la fusillade ; mais il avait donné aux déportés un dangereux exemple qu'il fallait punir, et son châtiment fut de rentrer pour deux années dans les chaînes du gouvernement, dont il ne faisait plus partie lors de sa malencontreuse expédition.

Il y fut donc attaché de nouveau, mais Meredith ne l'y abandonna point aux mauvais conseils et aux compagnies perverses. Comme il y avait avec lui un second aumônier, il put consacrer beaucoup de ses instans à Allan, et, dès lors, ne le quitta que quand son ministère l'appelait autre part.

Les chaînes opéraient toujours des travaux de défrichement qui conduisaient déjà les déportés assez avant dans les terres, car le littoral était livré à la culture à une certaine profondeur. Meredith, après avoir laissé à Port-Jackson, pour

être transportée en Angleterre à la première occasion, une lettre pleine de détails sur sa traversée, sur son débarquement, et enfin sur Allan, lettre au bas de laquelle ce dernier n'avait osé écrire que ces deux mots : Oh ! pardon ! pardon ! Meredith partit avec la chaîne dont faisait partie son frère et qui allait défricher une contrée nouvelle à laquelle on avait d'avance donné le nom de comté d'Argyle. C'est ainsi que les employés du gouvernement, non moins exilés que les déportés eux-mêmes, aimaient à donner les noms du pays natal à cette terre nouvelle qu'il leur fallait habiter. Quand ils pouvaient se dire : — Je vais à Windsor, ou à Oxfort, ils se croyaient encore dans leur chère Angleterre.

Meredith était l'objet de l'admiration de toute la chaîne, tant les cœurs les plus endurcis sont pénétrables aux impressions que produit la vertu. Sa conduite n'était-elle pas en effet digne d'être admirée ? Parens bien-aimés, foyer domestique, saintes et calmes fonctions parmi ses compatriotes, il avait tout abandonné pour accourir au secours de son frère qui succombait à cinq mille lieues de là, son frère qui avait été dur et

méchant avec lui. Il voulait partager ses fatigues afin d'être là pour essuyer son front quand il serait trempé de sueur ; et quand sa bouche desséchée par la soif serait sur le point de laisser échapper une parole de blasphême, pour arrêter par une parole consolante, une bénédiction. Si Allan, vaincu par la lassitude, venait à se ralentir et à exciter ainsi les menaçans reproches du commandeur, Meredith était tout prêt à les faire taire par son intercession, ou bien il aidait son frère. Oh ! quand il promettait à sa famille de ramener Allan au bien, il avait parfaitement deviné ce que devait produire la règle de conduite qu'il s'était tracée, ou qui, pour mieux dire, lui avait été révélée comme le soudain sentiment d'un devoir. Quelques mois de ces relations sublimes de frère à frère avaient été d'une puissante influence sur le cœur d'Allan. Il était meilleur, purifié, résigné aux rudes travaux qui lui étaient prescrits ; il les trouvait doux comme les épreuves qui doivent amener le pardon et la réconciliation : en deux mots, il aimait, il chérissait son frère.

C'est cé retour heureux que, dans sa première

lettre à ses parens, Meredith avait permis d'entrevoir, et elle fit rentrer un peu de calme et de bien-être dans le malheureux presbytère de Lanberis.

Nous y avons laissé mistress Madock évanouie et son mari prenant de la force dans la pensée du bien que son fils allait faire; mais une fois le dernier adieu prononcé et Meredith parti, cette force lui manqua; les palpitations de son cœur blessé à mort redoublèrent, et peu s'en fallut qu'il ne retombât lui-même en défaillance dans son fauteuil.

— O mon Dieu! où est-il? Et vous, comme vous êtes pâle, mon ami!

Tels furent les premiers mots de mistress Madock revenue de son évanouissement et se jetant dans les bras de son mari.

— Oh! vous me restez! mais avoir eu quatre enfans autour de soi, et à présent plus un seul.

Alors leurs larmes se confondirent, et c'est à peine si ces mots consolateurs: « il reviendra, » pouvaient se faire entendre au milieu de ses sanglots.

Que tout était triste et seul dans le petit pres-

bytère, devenu trop vaste à présent! Cependant, comme ils avaient toujours été bons et charitables, tous les habitans de Lanberis s'empressaient autour d'eux; jamais ils ne les laissaient passer une soirée seuls, car c'est dans les soirées d'hiver, ces longues heures de solitude et de calme, que reviennent en foule des pensées tristes et les souvenirs affligeans. Il était impossible de les écarter même de ces réunions habituelles dans l'âtre : tantôt c'était un camarade d'Allan qui ne sachant le sort affreux qu'il subissait réellement, parlait de lui et de sa mort fatale avec une compassion tendre; ou bien une jeune fille qui fut élevée avec les filles de M. Madock rappelait involontairement quelque trait de leur enfance commune. Tous enfin se réunissaient pour demander, presqu'à chaque visite, si l'on avait des nouvelles de cet excellent Meredith. Ces rssouvenirs, ces regrets, ces questions, tout était fait pour tourmenter M. et mistress Madock qui avaient calculé de jour en jour la durée du trajet d'une lettre de leur fils.

Il y avait déjà dix mois qu'il était parti, et comme il avait promis d'écrire dès qu'il aurait

mis le pied sur la terre, on commençait déjà à s'inquiéter à Lanberis : les papiers publics avaient parlé de naufrages, de ces naufrages, qui avaient retardé l'arrivée des provisions dans la colonie, et l'on tremblait d'apprendre que le bâtiment de Meredith en eût été victime. Nous savons le contraire, et nous sommes tranquilles sur ce point ; mais ce qui pourrait nous faire partager leurs inquiétudes, c'est le retard de la lettre que nous avons vue partir. Le navire qui en était chargé aurait-il péri ?

Un soir que le vent sifflait autour du presbytère et rugissait dans les gorges du Snowdon, en descendant, comme un souffle de glace, après avoir effleuré les neiges éternelles qui couvrent ses cîmes escarpées, on était réuni autour du foyer et presque silencieux, quand le galop d'un cheval retentit de loin dans la rue calme du village, et bientôt, deux coups frappés précipitamment à la porte, annoncèrent que le cavalier faisait halte chez M. Madock.

C'est un exprès de Bangor avec une lettre : mistress Madock la saisit avec empressement, et ses yeux deviennent brillans comme un beau

soleil.—COLONIES ANGLAISES—PORT-JACKSON! D'une voix ému de bonheur, elle lit ces mots sur la suscription. Après avoir remis le paquet à son mari, elle court à sa bourse, paye généreusement le porteur d'un si bon message, et revient prendre sa place au foyer.

M. Madock tenait toujours la lettre fermée : l'émotion que lui avait causée cet incident avait tellement redoublé ses palpitations que l'on voyait le paquet que pressait sa main se mouvoir aux battemens précipités de son pouls : une émotion semblable suffisait pour le tuer sur-le-champ dans l'état où il était. Il le sentait et ne brisait point le cachet.

Pendant ces momens d'attente, toute la petite société était muette, et il n'y avait pas un œil qui ne fût fixé sur le papier si désiré. Ce n'était point la curiosité frivole, puisqu'elle prouvait un intérêt vif et un impatient besoin de se tranquilliser sur le compte d'un être bien-aimé. Mistress Madock surtout brûlait du désir de lire cette lettre, on le conçoit; mais, en même temps, elle voyait l'agitation où était son mari, et tremblait de l'accroître encore.

— Lisez, ma chère, lui dit-il enfin en lui présentant le paquet. Elle ne se fit pas prier et lut à haute voix tous les détails de la traversée de Meredith, la description de l'intérieur du navire-prison, la peinture des premières terres de la Nouvelle-Galles du Sud et de ce que Meredith vit en débarquant. On l'écoutait avec une attention avide. Ces naïfs villageois, qui n'avaient jamais été au-delà de Caërnarvon, et n'avaient vu d'autre mer que celle du golfe de Menai ou de la baie de Cardigan, étaient stupéfaits et ouvraient les plus grands yeux possibles au tableau de cet immense Océan de trois mille lieues qui est entre le Cap et la Nouvelle-Hollande. Ces noirs que Meredith avait aperçus sur les côtes du détroit de Bass, ils les regardaient avec terreur, et étaient là, yeux fixes et bouches béantes, quand mistress Madock avait déjà cessé de lire depuis quelques minutes. Ils s'aperçurent enfin du silence, et furent bien plus curieux encore quand ils virent sous les paupières de mistress Madock rouler des larmes; non point de ces larmes tristes et désolantes comme une froide pluie d'hiver par un temps sombre, mais

des pleurs de joie, semblables aux ondées de printemps qu'éclaire le soleil.

L'assemblée avait beau prier du regard pour que la lecture à haute voix continuât : mistress Madock remit la lettre à son mari en lui montrant du doigt ce qu'elle voulait qu'il lût et tout à coup son visage sévère se dérida un peu, ses yeux se mouillèrent de quelques pleurs pareils à ceux de mistress Madock ; et, après avoir serré la lettre dans sa poche, il causa avec quelque gaîté.

Dès que toute l'assemblée fut partie, mistress Madock n'eut rien de plus pressé que de redemander cette lettre bénie pour la lire encore ; et de nouveau elle s'attendrit surtout en arrivant vers la dernière page.

— Vous voyez, mon ami, ce qu'il nous dit de son frère. Cela ne vous console-t-il pas un peu ? Ne désespérons pas : je suis bien sûre que Dieu le voit d'un œil moins irrité : il a promis de réparer son crime envers les pauvres, envers le Ciel...

— Et envers son père ! le pourra-t-il jamais ?

M. Madock, en disant ces mots avec un soupir, portait la main sur son cœur.

Mistress Madock ne voulut pas se coucher avant d'avoir répondu à la lettre de Meredith. Son mari la chargea de lui transmettre toute l'expression du contentement que lui inspirait sa conduite envers son frère.

— Et pour Allan, que dirai-je ? demanda la bonne et tendre mère avec une voix pleine de compassion.

— Dites-lui qu'il persévère dans son repentir. — Elle écrivit ces dernières paroles et y ajouta :

« La mère d'Allan espère dans son fils. »

Deux jours après, cette réponse partait pour la Nouvelle-Galles du Sud.



CHAPITRE XIV.

La Prière des pauvres.

TOUT en attendant avec impatience cette lettre que nous venons de voir quitter Lanberis, Allan, toujours appuyé sur son frère Meredith qu'il apprenait à vénérer et à chérir de jour en jour, travaillait avec ardeur et ne reculait devant aucune fatigue. Il recherchait même les travaux les plus rudes comme moyens d'une plus prompte expiation : son seul désir à présent était de sortir de la chaîne du gouvernement où il ne gagnait rien, pour passer au service d'un planteur qui lui donnerait, pour adoucir sa vie, un petit

jardin dont il ferait tourner le produit au soulagement des pauvres de Lanberis. C'était là sa dette la plus sacrée, son plus efficace repentir, la restitution d'aumônes si indignement dérobées aux malheureux.

La lettre de mistress Madock arriva enfin. Allan n'avait pas même osé espérer que son père lui fît dire un seul mot : le conseil qu'il lui donnait de persévérer dans son repentir lui parut donc être un commencement de pardon.

— O ma mère ! tu as raison d'espérer en ton Allan ! s'écria-t-il en baisant la lettre que lui avait remise son frère. En effet, son courage et sa résignation redoublèrent tellement, qu'il obtint bientôt ce qu'il désirait, et le planteur même dont il avait fui l'habitation il y avait deux ans, le redemanda et l'obtint.

Meredith ne pouvait plus, là, être constamment avec lui ! mais il ne se passait pas de jours sans qu'il vînt le voir, l'entendre lui donner des conseils, non-seulement sur la morale, mais encore sur la culture de son petit jardin qu'il lui était permis de soigner un jour par semaine. Grâce aux travaux assidus des deux frères, ce

coin de terre, entièrement consacré aux pauvres, produisit bientôt des légumes excellens et des fruits exquis que, tous les dimanches, Allan vendait à la ville, et dont le prix était mis de côté. Les pauvres étaient son unique pensée. Quand son maître satisfait faisait aux serviteurs condamnés la distribution de thé et de sucre d'usage, Allan ne l'acceptait point; il préférait de l'argent pour ses pauvres. Si la terre du jardin, brûlée par le soleil dévorant de l'été, crevassée et béante, demandait de l'eau, il l'arrosait avec bonheur, comme s'il faisait l'aumône; et il lui semblait, quand ce sol aride se désaltérait avidement, voir ses pauvres affamés recevant de lui la nourriture.

On doit penser que sous une influence si constante et si pieuse, son goût pour le travail ne put que s'accroître. De temps à autre, Meredith lui apportait des lettres de Lanberis, qui lui rendaient du courage quand parfois il défaillait. M. Madock souffrait moins à présent; il parlait d'Allan avec pitié plutôt qu'avec colère, et mistress Madock, ne pouvant plus résister à sa tendresse maternelle, lui avait dit, dans sa dernière

lettre, qu'elle l'embrassait. Cette caresse eût été autrefois, comme nous l'avons vu, pour Allan gâté, un encouragement à la paresse et à la mauvaise conduite ; pour Allan corrigé et épuré par de rudes épreuves, ce fut un encouragement au bien. La lecture de ces lettres amenait toujours entre les deux frères mille ressouvenirs du pays natal et des premières années, qui servaient encore à ramener Allan dans la voie droite ; car il y retrouvait en germe les mauvais principes qui, s'étant développés avec l'âge, l'avaient conduit où il était. Il reconnaissait que l'insoumission et la paresse avaient été, surtout, ses guides corrupteurs, et ils se répentait bien de ne les avoir chassés que quand il était trop tard. « Trop tard ! cette heure-là n'existe point pour le repentir, » lui disait alors Meredith ; et Allan d'ajouter de plus en plus à son trésor pour les pauvres.

Ce trésor renfermait une assez jolie somme, cinq livres sterling environ, et c'était dix fois plus que ce qu'il avait dérobé, quand un agent qui retournait en Angleterre, reçut de la main de Meredith ce dépôt sacré avec une lettre au

bas de laquelle Allan avait écrit : « Au nom du Ciel et des pauvres, pardonnez-moi ! »

Pendant que cet envoi expiatoire était en chemin, le printemps arrivé à Lanberis avait renvoyé l'automne et l'hiver à Port-Jackson. Ce n'était plus autour de la haute cheminée que se tenait la fidèle assemblée des amis du presbytère, mais bien sous un berceau de verdure que les premières feuilles couvraient d'un voile transparent doré par le soleil. Toutes les petites fleurs qui bordaient le parterre s'ouvraient presqu'à vue d'œil. Devant ce spectacle de la nature revivifiée, il était tout simple que l'on parlât de ses merveilles, et la conversation ordinaire revint. On devine que c'était la Nouvelle-Galles du Sud et Meredith ; car personne ne connaissait la position d'Allan. Le cercle entier se réunissait pour préférer, à ces terres d'entre les Tropiques, où la végétation ne cesse jamais et où l'hiver n'est qu'une saison de pluie, ces pays des zônes tempérées qui sont animés par un continuel changement d'aspect, où la feuille d'un vert tendre au printemps, d'un vert foncé au milieu de l'été, jaunâtre, dorée ou rouge à l'automne, tombe,

emportée par l'hiver, pour revenir fraîche et riante avec un printemps nouveau. — Notre climat, disait M. Madock, est une constante et haute leçon de morale. Au milieu de l'été et de ses délices, il fait songer à l'hiver : c'est dire au riche, dans sa vie de luxe et de plaisir, de penser à la mort ; puis le printemps vient montrer à l'homme, dans les feuilles qui renaissent, que le corps et la tige ne meurent que pour un temps, et l'homme conçoit l'immortalité de l'âme.

On se livrait dans le jardin de Lanberis à un de ces pieux entretiens, quand arriva le porteur de la lettre de Meredith et du petit trésor d'Allan. Comme il advenait toujours en pareil cas, mistress Madock s'empara de la lettre, après avoir demandé la permission de la lire, et l'on en attendait la lecture à voix haute ; mais non : elle parcourut rapidement ces lignes d'un œil qui s'animait à chaque instant d'un plus vif éclat de joie, et, quand elle eut fini :

— Tenez, mon ami, lisez... lisez !

Et M. Madock éprouvait, on le voyait bien, les mêmes sentimens que sa femme.

— Il se porte donc bien ? demande toute la société.

— Oh ! oui ! très-bien, répondit mistress Madock. Alors elle fit mille excuses à l'étranger de ce qu'elle l'avait oublié un instant pour se livrer à sa joie en recevant de si bonnes nouvelles ; elle le retint à dîner et à coucher au presbytère.

Quand il fut parti et que M. et mistress Madock comptèrent et comptèrent encore les cinq livres sterling qu'Allan rendait aux pauvres de Lanberis, ils furent touchés d'une tendre pitié devant cet acte de réparation. Jamais peut-être somme aussi considérable ne s'était trouvée entre leurs mains ; mais ils eussent été dans la plus impérieuse des misères, qu'ils n'en eussent pas même envié un shelling. Cet argent était un saint dépôt : le repentir de leur fils, l'expiation, le pardon peut-être, tout était là. Une grande partie de la journée se passa à délibérer dans leur intérieur sur le mode de distribution de ces aumônes, et M. Madock décida qu'elle devait se faire en pleine congrégation et publiquement, sans toutefois laisser connaître la source de ces charités, car c'eût été déclarer la honte et le déshonneur d'Allan.

Tant que dura le service, M. Madock eut beau

chercher dans ses livres de liturgie quelques oraisons qui pussent s'appliquer à cette cérémonie ; il n'en trouva point et prit le parti de composer un office exprès. Tout le temps qu'il employa à ce pieux travail fut donc réellement une continuelle prière pour son fils. Puis, dès le lendemain matin, tous les pauvres de la paroisse furent avertis qu'ils devaient se trouver le dimanche suivant, à une heure qu'il leur fixa, dans l'église, pour y recevoir des aumônes que voulait répandre sur eux une main cachée.

Jusqu'au jour fixé, les pauvres de Lanberis remercièrent donc, soir et matin, dans leurs prières, leur bienfaiteur inconnu, et, dès le dimanche, de bonne heure, l'église était pleine de ces malheureux. Ici c'était une pauvre veuve qui avait perdu son mari dans les tourmentes de la mer du Nord, et qui n'avait plus autour d'elle que quatre enfans impuissans à la faire vivre ; là, un pauvre vieillard devenu aveugle : cet homme, dans la force de l'âge, mais estropié pour sa vie, était tombé dans la carrière d'ardoises : cet autre, chasseur du Snowdon, avait roulé, dans les étreintes d'un ours, jusqu'au

fond d'un précipice, et l'on ne sort pas de ces terribles périls sans être fracassé pour toujours. Combien, dans cette foule, n'y avait-il pas d'autres malheureux ruinés par de mauvaises saisons qu'ils n'avaient pas su prévoir, comme la prudente fourmi, ou dépouillés par l'inconduite de leurs enfans. Tous les autres habitans de la paroisse vinrent à cette cérémonie touchante, mais ils se tinrent séparés de ceux qui devaient recevoir leur part des aumônes. Mistress Madock contemplait avec bonheur l'église bien pleine : Allan ne pouvait avoir d'intercesseurs et trop d'âmes qui priassent pour lui.

Après le chant grave et mélodieux d'un psaume qui pouvait s'appliquer à cette circonstance, M. Madock monta en chaire et termina son discours sur la charité par quelques détails sur l'aumône qui allait être faite. Il apprit à son auditoire recueilli — et la voix du prédicateur était bien émue—qu'un jour, il y avait déjà quelques années, le petit trésor des pauvres avait disparu, et que cette même main, qui s'était cachée pour le prendre, se cachait aujourd'hui en le restituant dix fois plus considérable qu'il n'était alors.

Ayant achevé, M. Madock se plaça devant l'autel, et tous les pauvres inscrits sur la liste d'aumônes vinrent chacun à leur tour recevoir leur part. Il ne fut pas un pauvre qui n'eût pour le moins un shelling, une pièce d'argent, et, en la voyant scintiller dans ses mains, un éclair de reconnaissance éclatait dans ses yeux ternis par les larmes. Les femmes regardaient leurs enfans d'un œil moins triste et qui disait : — Vous ne souffrirez pas de la faim ces jours-ci ! — Les malheureux estropiés se réjouissaient en pensant qu'ils n'auraient point à se traîner, durant quelques jours, de porte en porte, pour recevoir la charité.

Ces démonstrations de contentement et de reconnaissance versaient du baume dans le cœur de mistress Madock qui y voyait autant de demandes de pardon pour son fils. Ce fut bien mieux encore, quand tous les pauvres ayant repris leurs places sur leurs bancs, M. Madock leur dit :

— A présent, remercions le pécheur qui se repent et prions Dieu pour lui, mes frères; répétez donc cette oraison :

« Mon Dieu ! vous, le père de tous les hom-
» mes, quand un de vos enfans s'est écarté de
» la voie droite, et qu'il se repent, soyez misé-
» ricordieux ; recevez comme une puissante in-
» tercession nos prières ; et quand viendra le
» jour du pardon, pardonnez-lui. »

A chacune de ces paroles pieuses, prononcées d'une voix émue par M. Madock, et répétées par toute la congrégation avec une onction sincère, mistress Madock sentait en quelque sorte le pardon du Ciel descendre de plus en plus sur la tête de son enfant; et dès que la touchante cérémonie fut terminée, la tendre mère écrivit à Meredith pour la lui raconter. A ces détails consolans, elle fut malheureusement obligée de mêler de tristes nouvelles de la santé de M. Madock. Les émotions, même les émotions douces comme celles qu'il venait d'éprouver, lui étaient dangereuses, et ses palpitations devenaient on ne peut plus violentes au moment où mistress Madock terminait par ces mots :

« Dis à Allan que les pauvres et son père ont prié pour lui. »

CHAPITRE XV.

Le nouveau Lanberis.

C'EST sans doute à cette puissante influence qu'il faut attribuer la pensée de pardon qui fit que le gouverneur de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud accorda à Allan remise des quatre années qu'il avait à faire encore pour subir sa peine entière. Sa bonne conduite, plaidée avec succès par son frère, lui valut aussi cette grâce ; et non-seulement il fut rendu à la liberté, mais on lui concéda un assez vaste terrain à son choix pour être cultivé comme il l'entendrait. Il quitta donc son maître, non sans lui avoir tenu compte

du prix de la boussole qu'il lui avait dérobée autrefois, et alla avec Meredith, qui renonça alors à ses fonctions d'aumônier, pour choisir un emplacement favorable.

Après avoir long-temps exploré les contrées nouvellement livrées aux concessions, ils trouvèrent, sur le bord de la rivière qu'Allan avait naguère traversée pour aller se livrer à mille dangers dans l'intérieur, une immense prairie qui s'élevait en une douce pente jusqu'à une centaine de pieds au-dessus de l'eau. Elle était couverte d'un gazon riche, velouté, compact, et qui annonçait la fertilité du sol. Çà et là, on remarquait sur les tiges des herbes de petites efflorescences d'un blanc éblouissant, signes certains de la présence du sel dans quelques sources qui serpentaient sous la terre et la fécondaient, car le sel est un engrais puissant en ce qu'i hâte la fermentation du sol.

Allan et Meredith choisirent ce site sur le bord de la rivière. Le voisinage de l'eau était encore une précieuse circonstance pour une habitation, dans ce climat brûlant. Quand le soleil de midi fait que toutes plantes baissent la tête et meurent

de soif, Allan aurait du moins le bonheur de faire du bien, lui qui avait fait tant de mal, et de voir de pauvres créatures du Ciel relevées et ranimées par ses soins.

Les deux frères s'empressèrent donc, après avoir obtenu la concession de ce terrain, de l'entourer d'une forte palissade pour le garantir de l'invasion, non-seulement des bêtes sauvages et des noirs, mais aussi de la visite des déportés fugitifs errant dans les bois. Quand la clôture fut achevée, et pendant que les grains livrés à la terre germaient et préparaient une abondante récolte, Allan et Meredith construisirent une petite maison de deux étages, avec une galerie couverte à l'entour et que les Indiens nomment *verandah* ; et ils eurent grand soin de donner à l'intérieur la même distribution qu'au presbytère de Lanberis. La petite salle basse qui devait être le lieu de réunion ressembla tout-à-fait au parloir du presbytère. Les deux frères parvinrent à y réunir des meubles à peu près pareils, et un chèvre-feuille, destiné à ombrager les fenêtres de ses rideaux de verdure, fut planté avec le plus grand soin.

La chambre voisine, celle que devait occuper Meredith, fut entièrement meublée comme celle de M. et de mistress Madock. Ils réussirent à trouver à peu près les mêmes images pour orner le dessus de cheminée, et placèrent dans un coin un prie-Dieu qui rappelait parfaitement, par la forme et le bois dont il était fait, celui sur lequel s'agenouillaient soir et matin leur père et leur mère pour prier et demander la grâce d'Allan peut-être.

C'est, comme nous l'avons dit, Meredith qui habitait cette chambre pleine de si bons souvenirs; Allan n'osait qu'y entrer un instant dans le jour pour tomber à genoux sur ce prie-Dieu consacré par les réminiscences graves et tendres qui s'y rattachaient.

Ce n'est pas seulement à l'intérieur que les deux frères voulurent rendre leur maison en tout semblable au presbytère; ils disposèrent la partie du jardin qui faisait immédiatement face à la salle basse, tout à fait sur le plan du parterre de Lamberis. Si ce n'étaient point les mêmes fleurs que l'on planta, ce furent des fleurs qui devaient, par leur port et leur couleur, rappeler celles du

pays de Galles. Un arbuste, tout à fait semblable au laurier par le feuillage fut disposé de manière à former un berceau comme celui sous lequel M. Madock aimait à lire ses traités de théologie, à méditer ses prônes, ou à faire la douce conversation du soir.

Bientôt, grâce à la rapide végétation de ce climat, les deux frères pourraient venir sous cet ombrage quand le soleil serait ardent, ou bien à l'heure où la clarté de la lune, l'astre du frais, arriverait sur eux à travers ces feuillages, en formant mille petites étoiles. C'est en se représentant ce que bientôt seraient ce petit coin de terre et la maison qu'ils donnèrent à leur habitation le nom du *Nouveau Lanberis*; une éminence assez voisine s'appela *le petit Snowdon*, et quelques hauteurs qui s'élevaient dans le lointain devinrent pour eux le Cader-Idris et le Plinlimmon. C'était l'antique Galles du Nord transportée dans la la Nouvelle-Galles du Sud.

Ils venaient à peine de se faire ainsi une nouvelle patrie, quand, pour la consacrer et la bénir, arriva la lettre de mistress Madock qui racontait la cérémonie des pauvres, et comment M. Madock

avait prié avec eux pour leur enfant. En entendant ces derniers mots, Allan tomba les deux genoux en terre, et répéta l'oraison que sa mère avait transcrite exprès pour qu'il la redit. C'eût été dans le nouveau Lanberis une joie pure et sans trouble, si les deux frères eussent appris en même temps que la santé de leur père s'améliorait, ou du moins se maintenait; mais cette lettre leur donnait de vives inquiétudes, surtout à Allan, qui ne pouvait attribuer qu'à lui le coup terrible qui avait frappé au cœur M. Madock.

Tout était beau et souriait autour d'eux. La haie de géraniums qui bordait à l'intérieur la palissade était déjà haute, épaisse et tout en fleurs ; la première récolte de patates, de noix et de froment avait été superbe. C'est alors qu'Allan se rappela une remarque que M. Davids leur avait fait faire lorsqu'ils abattaient et déracinaient par le fer ou le feu les arbres des forêts. Le plus beau froment était venu aux endroits où le tronc d'un arbre avait été arraché ou brûlé : c'est que la combustion avait fertilisé le sol en lui fournissant plusieurs sels favorables, à la végétation, et que déjà ce sol avait été labouré et

pulvérisé par le travail des racines qui s'étendaient continuellement de toutes parts.

Tout était donc florissant et riche dans l'habitation : champs, prés, verger même ; car de jeunes arbres fruitiers, tirés d'une pépinière entretenue par le gouvernement, commençaient déjà à donner quelques fruits. Ceux du pays y venaient abondamment, et le nouveau Lanberis existait à peine depuis un an, que déjà il avait un troupeau de moutons assez considérable et un magnifique bétail. Les produits de toute nature suffisaient non-seulement pour payer l'impôt au gouvernement de la colonie et entretenir aisément l'habitation, mais Allan pouvait encore obéir à une inspiration louable qui lui était venue de son repentir, et amassait de quoi envoyer à ce M. Griffith, qu'il avait volé une partie de ce que lui donnerait son travail. Cette résolution annoncée au presbytère par une lettre datée du nouveau Lanberis, y ramena encore un peu de contentement ; mais, par malheur, M. Madock ne pouvait se rétablir : il allait tombant de jour en jour, et sa femme commençait à craindre que son mal ne fût incurable.

Dans ses lettres au nouveau Lanberis, elle laissait bien percer un peu de son affliction ; il y en avait tant au fond de son cœur ! Cependant elle craignait de trop attrister ses deux fils, Allan surtout qui devait avoir bien du remords, et elle avait le courage de retenir ses larmes pour qu'elles ne couvrissent pas le papier qui devait aller consoler ses enfans. Que le courage de l'amour maternel est fort !

Presque tous les mois, Allan ou Meredith allait à Port-Jackson vendre les produits de leurs terres, et Allan ne pouvait assez admirer l'industrie de l'homme dans les changemens presque merveilleux que présentait la ville à chacun de ses nouveaux voyages. Les maisons, les magasins, les quais, les rues y apparaissaient comme par enchantement. Il était donc très-plaisant d'entendre les premiers habitans de la colonie appeler ce terrain si peuplé et si animé à présent, *le camp*, comme à l'époque où quelques tentes formaient les habitations temporaires et nomades des défricheurs, alors que des poteaux, plantés de distance en distance, indiquaient seuls la trace des rues, et que l'on voyait circuler, au milieu

des arbres abattus et des troncs renversés, les chaînes des travailleurs captifs, l'unique population de ce premier temps. Aujourd'hui, ces chaînes ne passaient qu'accidentellement au milieu des rues animées de Port-Jackson, et le bruit des fers se perdait dans le tumulte innocent d'un commerce actif. Si l'on s'arrêtait devant ces troupes de déportés, c'était pour regarder le costume jaune qu'on leur faisait revêtir dès leur débarquement et qui leur valait le sobriquet de *canaris.* Il était pourtant douloureux de les entendre plaisanter sur leurs vêtemens d'infamie. Comme ils étaient *de droit* dans la colonie, puisque la justice les y avait envoyés, ils n'avaient pas honte de se qualifier de *légitimes*, et d'insulter, en les nommant *illégitimes*, les planteurs qui étaient venus volontairement de la mère-patrie s'établir dans ces pays nouveaux. Ils ne faisaient pas grâce non plus de leurs ignobles outrages aux *émancipés*, à ceux qui avaient subi leur peine et qui exerçaient alors un commerce honnête. N'allaient-ils pas, les malheureux ! jusqu'à se vanter en quelque sorte de leur stygmates d'ignominie, et se parant, comme de titres de noblesse,

de la marque qu'ils portaient jusqu'à se dire *titrés*! Quelle déplorable chose que cette fierté révoltante se haussant sur la boue du vice ou du crime !

Allan rencontrait souvent dans les rues ou entrevoyait dans diverses boutiques des émancipés, anciens compagnons de chaîne, et devenus à présent honnêtes et respectés. Le gouvernement avait pris à ce sujet de très-sages dispositions : on châtiait des peines les plus sévères tout propos qui eût été pour un libéré un reproche de sa conduite antérieure. Une telle loi était juste et morale : l'homme qui avait expié son crime suivant les hommes, par la punition qu'ils lui avaient infligée, n'était plus justiciable qu'envers Dieu.

Allan avait beau regarder lors de toutes ses visites à la ville, il ne voyait point Évans qui pourtant aurait dû à cette époque, avoir fini son temps; mais il s'était mal conduit dans sa captivité, et la durée de sa peine avait été accrue.

Meredith, voyant son frère tout-à-fait rendu au bien, placé à la tête d'une habitation déjà considérable, pensait à s'en retourner à Lanberis

où mistress Madock le désirait, comme elle le lui avait témoigné déjà dans plus d'une lettre; mais il n'osait parler de ce projet à Allan : il se rappelait qu'il était exilé pour la vie; et venir lui dire : — Adieu ! je m'en retourne au pays, — Meredith pensait que ce serait lui faire sentir ses fers, et il reculait toujours devant ce qui lui semblait le comble de la cruauté.



CHAPITRE XVI.

La lettre.

BIENTÔT une voix se fit entendre qui parla impérieusement et commanda à Meredith de ne plus céder à ces tendres ménagemens de frère et d'ami.

Un soir, après les travaux d'une journée qui avait été brûlante, Allan et Meredith étaient assis sous un bosquet de fleurs parfumées, respirant le frais que répandait sur la terre une lune radieuse : là ils se rappelaient de semblables soirées passées dans le petit jardin de Lanberis après un jour d'été, et ils causaient de leurs

jeux d'enfance, de leur père, de leur mère, pour se rappeler entièrement le pays.

Allan, repentant et purifié, ne craignait plus ces conversations; il s'élevait même, dans le calme de cette belle soirée, à des actions de grâces au Créateur qui le jugeait digne encore de jouir d'un si beau ciel et d'une terre si féconde.

Tout à coup ils crurent entendre un grand bruit à la porte de l'habitation; puis un petit noir nommé Bali-Bali, qu'ils avaient pour ainsi dire apprivoisé et pris à leur service, apporta, en courant, une lettre qu'il remit à Meredith, et s'éloigna.

La clarté de la lune, quelque splendide qu'elle fût, ne lui permit pas de lire autre chose que la suscription et surtout le timbre *Angleterre*. — Une lettre de notre mère! — Elle est de mon père, peut-être! s'écria Allan; et les deux frères s'acheminèrent par le plus court chemin vers leur maison, car ils se trouvaient au bout de l'habitation qui était assez vaste. Ils ne se parlaient alors que du plaisir que cette lettre allait leur procurer et de la bonne soirée qui se préparait pour eux.

Ils arrivèrent enfin dans leur petite salle basse et s'empressèrent de faire transporter sous leur verandah les lumières dont la lueur se confondait avec l'éclat de la lune. Alors Meredith se hâta de lire sa lettre.

Il en avait à peine vu les premiers mots, qu'elle lui tomba des mains; il se couvrit les yeux, et des larmes abondantes coulèrent sur ses joues, tandis que des soupirs étouffés sortaient de sa bouche. Allan ne fit pas une question à son frère; il avait compris, et, de même que Meredith, il fondit en pleurs. Cette terrible scène de désolation muette dura plus d'une heure : c'est en vain que les serviteurs de l'habitation vinrent à plusieurs reprises pour leur parler ou leur demander des ordres : ils ne les entendaient même pas.

Enfin Meredith essuya ses yeux, et, d'une main tremblante ramassa la lettre. Il s'était trompé peut-être ! Cet espoir s'empara de lui et d'Allan; mais il fut de courte durée.

« Je suis veuve !..... vous êtes orphelins. »

Ce sont ces mots qui avaient fait échapper la lettre des mains de Meredith, et la voix lui man-

qua encore pour les prononcer. Dès lors, il fut impossible à l'un d'en lire, à l'autre d'en entendre davantage, et minuit était arrivé sans qu'ils eussent cessé de pleurer. A cette heure, si calme et si solennelle cependant il sembla à Meredith qu'il retrouverait plus de courage pour lire cette fatale lettre, et il reprit d'une voix émue et que brisaient souvent des sanglots :

« Je suis veuve, vous êtes orphelins, il y a déjà quinze jours, mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai la force de vous écrire, sans mouiller ce papier de trop de larmes... »

Il en était cependant baigné, et Meredith le montra à Allan qui mêla alors ses pleurs à ceux de sa mère.

« Comment, mes enfans, pourrai-je vous raconter cette terrible catastrophe! C'était un soir de septembre; nous étions tous les deux seuls, assis à chacun des coins du foyer. Je travaillais : il lisait, ou, quand il était las, me parlait de son enfance, de la vôtre, et j'étais heureuse de le voir occupé de ces pensées de calme, quand...

La lettre s'enfuit encore des mains de Meredith,

raides tout-à-coup comme si elles tombaient frappées de la foudre.

« Quand, mon Dieu! reprit-il en tremblant, votre père pousse un cri, et, portant la main à son cœur :

« Comme il palpite! Je suffoque! je meurs! adieu!

« Je n'eus que le temps de me lever et de m'approcher de lui pour entendre ses dernières paroles.

« Il n'était plus!

« Si vous aviez été ici, Meredith, vous auriez eu à remplir un devoir bien pénible, mais bien sacré : c'est vous qui auriez lu sur lui les prières de la veille des morts. Un autre a accompli ces tristes fonctions : c'est le recteur de Beddgelert, qui était accouru à la première nouvelle. Si ce peut être une consolation pour vous et pour moi, je vous répéterai que, non-seulement la paroisse entière, mais tous les villages environnans, étaient autour du corps, autant du moins que la maison pouvait tenir de monde, et l'on a chanté des hymnes, des psaumes et des cantiques toute la nuit; ensuite chacun des assistans a prononcé

sur ces chères dépouilles le discours le plus beau que vous puissiez imaginer. On soupirait, on sanglottait, on pleurait à chaudes larmes. Votre père était bien aimé dans le pays !

« Le lendemain, l'église était pleine, et l'on a fait faire trois fois le tour à votre père avant de le mettre pour jamais en terre entre ses deux pauvres petites filles ! Il était venu des gens de si loin, qu'on leur avait préparé à dîner ; mais ils étaient trop affligés, et personne n'a pris un morceau de galette ou une gorgée de bière.

« Pauvre homme ! On me dit, pour me consoler qu'il souffrait depuis long-temps, que je devais m'y attendre. S'attend-on jamais à perdre quelqu'un que l'on aime ? Oh ! certes, je le voyais bien languir depuis long-temps, depuis un jour.... mais quand on me le rappelle, on double mon chagrin. »

Meredith s'arrêta tout à coup sur ce mot ; il avait embrassé d'un coup-d'œil toute la fin de la page, et craignait, en la lisant, de mettre le comble à la douleur d'Allan qui était alors dans l'agitation la plus violente. Il comprit bien le sentiment qui faisait que Meredith suspendait sa lecture.

— Mon frère, s'écria-t-il, continuez, ne vous arrêtez pas devant les reproches que sans doute m'adresse ma mère : je dois les entendre. Je ne saurais être trop châtié. Lisez ! Oh ! ne sais-je pas que la nouvelle de mon infamie a frappé mon père au cœur, et que dès ce moment il était condamné à mourir ? C'est moi qui l'ai condamné, c'est moi qui lui ai porté le coup de poignard. Oh ! je me le reproche du matin au soir plus haut et plus durement que ne le peut faire ma pauvre mère !

Il tomba à genoux en prononçant ces dernières paroles, et c'était là une scène bien imposante ; il semblait que les deux frères fussent muets, éplorés, près du cercueil de leur père.

— Lisez ! lisez ! ne craignez rien, reprit Allan.

— Vous avez bien dit, mon frère. Notre mère ne vous accable pas de reproches aussi amers que vous venez de le faire vous-même ; elle les adoucit par des termes de tendre compassion. Je ne vous lirai donc que ces derniers mots :

« Votre père, en expirant, a pardonné à Allan. »

— Il a pardonné ! pardonné en mourant à son fils qui le tuait ! s'écria Allan en levant les mains au ciel. O mon Dieu ! c'est toi qui parles dans le dernier soupir de l'homme. M'as-tu donc pardonné aussi ? Mais vous, ma mère, mais toi, Meredith, pouvez-vous me pardonner de vous avoir pris un mari, un père ? Puis-je me le pardonner moi-même ? Oh ! non, il est des crimes que les hommes peuvent oublier, pour qui le ciel peut avoir de la miséricorde, mais la conscience ne connaît ni oubli ni clémence.

Et toujours agenouillé, il était tombé à terre ; il s'y prosternait et s'y tordait dans son désespoir, et de temps à autre, à ses sanglots inarticulés se mêlaient de poignantes paroles pleines de ressouvenirs d'enfance et de la bonté, de la vertu, de la tendresse de son père !

— Et j'ai tout détruit ! comment expier ce crime ! Alors entre son frère et lui se passaient de graves entretiens sur le soin avec lequel l'enfant doit éviter de causer des chagrins à la famille qui l'aime et ne vit que par lui : il peut ainsi y apporter la mort. Allan rappelait à Meredith une de leurs parentes que sa fille, petite encore,

avait, par un mouvement brusque, blessée au point de nécessiter une opération cruelle que la mort avait suivie : c'était un accident, l'acte d'un être sans raison; mais lui, Allan, il était raisonnable quand il mit la désolation dans le cœur de son père, et le trait empoisonné une fois lancé, il avait eu beau prier, expier, demander pardon, l'obtenir peut-être, il avait fallu que son père mourût par lui. Il est donc des choses irréparables auxquelles peut conduire un mauvais penchant que l'on n'arrête pas dès sa naissance.

— Il est impossible que vous me pardonniez et que je me pardonne! disait ensuite Allan avec désespoir.

Meredith, au lieu d'avoir à lui adresser d'austères remontrances, ne cherchait pour lui que des paroles de consolation. Le coupable impitoyable envers lui-même, touche et désarme. Ce n'est que vers la fin de cette nuit d'insomnie bien agitée qu'il se calma un peu aux tendres exhortations de son frère qui était désormais tout entier à une seule pensée :

Sa mère!

— Notre mère, Meredith, s'écria Allan; oh! elle est seule et sans appui à présent. Je ne puis courir vers elle; mais vous y retournerez, vous, Meredith; vous êtes désormais son seul espoir. Je ne lui ai pas enlevé tout bonheur, toute consolation; je lui rendrai son fils chéri, honoré, bon, admirable. On ne vous refusera pas la cure de Lanberis; vous y vivrez peut-être un peu heureux encore, et vous parlerez quelquefois de moi, n'est-ce pas? et vous prierez pour moi sur la tombe de mon père!

— C'est bien, Allan, lui répondit Meredith en l'embrassant; ce mouvement de votre âme me fait plaisir. J'ai voulu venir vous consoler et vous sauver : c'est vous qui voulez que je retourne essuyer les pleurs de notre mère et lui donner du pain; je le lui dirai, et elle vous aimera davantage encore!

Le jour le retrouva se préparant à l'exécution prompte de cette résolution. On apprit dans la journée qu'un bâtiment était sur le point de mettre à la voile pour l'Angleterre : Meredith se hâta donc de faire tous les préparatifs nécessaires à la longue traversée qu'il allait entreprendre

encore ; tandis que Allan écrivait à sa mère ensuite il aide son frère dans ses apprêts , comme si cette séparation ne lui eût pas été bien cruelle. C'est qu'il était soutenu par la pensée qu'il accomplissait un devoir. Puis le matin du départ arrivé, il l'accompagna jusqu'à la ville, non sans lui répéter bien des fois, chemin faisant, qu'il voulait accumuler les bonnes œuvres sur son crime, pour tâcher de le cacher à ses yeux mêmes : puis, arrivés sur le port, il donna à Meredith, au moment où il quittait la terre, une bourse et une lettre.

— L'argent, lui dit-il, est à M. Griffith. Si vous le découvrez, mon frère, apprenez-lui que c'est en expiation que je lui envoie cette bourse; s'il n'en a pas besoin, qu'il la donne aux pauvres. Quant à lettre, que ma mère la lise et en ait pitié comme si moi-même je pleurais et demandais grâce, agenouillé devant elle.

Ils s'embrassèrent encore; Meredith promit à Allan de lui écrire dès son arrivée, et Allan se fit répéter plusieurs fois cette promesse au moment où le vent gonflait les voiles.

CHAPITRE XVII.

L'Émigrant.

Allan rentra bien tristement dans son habitation, réfléchissant, tout le long de son chemin, au mal qu'il avait fait; mal que n'avaient pu empêcher ni expiation ni repentir. Il fit vœu de redoubler de charité et de bonnes actions afin de se réconcilier avec le Ciel et d'y être en paix au sortir de cette terre où il ne pouvait plus être heureux avec le souvenir incessant de son père mort par sa faute. Au ciel, du moins, il le retrouverait, mais vivant d'une autre vie, délivré de ce corps qu'il avait détruit : ame pure et impé-

rissable, son père ne penserait plus aux peines que son corps avait éprouvées ; il regarderait donc d'un œil d'amour paternel, tendre et sans reproche, l'âme purifiée de son fils. Pour arriver à cette existence nouvelle et bienheureuse, il fallait persévérer dans le repentir et les expiations.

C'est ce qu'il fit ; et il ne se contenta point de donner ses aumônes à la terre et ses prières au Ciel : il sollicita du gouverneur la faveur de prendre à son service les plus jeunes d'entre les déportés, ceux qui avaient forcé leur pays à les rejeter à seize ou dix-sept ans, et il en faisait non-seulement de bons cultivateurs, mais encore des hommes calmes et repentans, leur racontait comment il était tombé, quel mal irréparable il avait produit, et cet exemple toujours présent les corrigeait mieux que toutes les exhortations de l'aumônier. Rendre le plus d'âmes possible au bien, cela lui paraissait la plus belle prière à adresser à Dieu, la plus magnifique charité à exercer envers la terre.

A ses leçons de morale se mêlaient constamment les enseignemens pratiques de l'agriculture

et les démonstrations du mode de vie que le Créateur a donné aux plantes. Riche de l'instruction que Meredith lui avait laissée, il expliquait alors à ceux qui l'entouraient les phénomènes providentiels des pluies abondantes de l'hiver de ces pays et des fécondes rosées de la Nouvelle-Galles du Sud. Grace à ses instructions, l'habitation allait bien, au moral comme au physique; tout prospérait, les mœurs se purifiaient, les travaux étaient constans et heureux. Les vaches donnaient un lait abondant, les bœufs traçaient de profonds sillons, les moutons livraient au commerce des toisons superbes; les prés étaient admirables de verdure, et les champs toujours dorés. Quant au petit jardin, c'était à présent celui du presbytère : mistress Madock s'y serait trompée.

Allan avait besoin de ce spectacle si doux et de ces distractions que élèvent et consolent; car la pensée de son père ne le quittait point, ou, si elle le laissait un instant, c'était pour être remplacée par une idée qui l'épouvantait. Il était possible que sa mère ne survécût pas à la douleur de cette perte, elle qui avait déjà été si

éprouvée par lui. Alors il redoublait de soins pour tâcher de rendre meilleurs de plus en plus les déportés dont il avait entrepris la conversion.

Ce petit sauvage, Bali-Bali, que nous avons vu paraître un seul instant pour remettre la lettre fatale, était l'objet de ses soins les plus assidus. Il n'avait que six ans, et depuis deux années dejà il était sur l'habitation. Il aimait beaucoup Allan qui l'avait tiré d'un grand péril ; car un parti de noirs ennemis de sa famille était sur le point de le dévorer, quand il le délivra au moyen de quelques bagatelles d'Europe. Bali-Bali était trop jeune encore pour être imbu invinciblement des préjugés stupides de sa race, et il espérait l'élever dans la religion chrétienne de manière à ce que plus tard il pût amener les indigènes à une vie plus régulière et plus heureuse. Déjà Bali-Bali savait assez d'anglais pour pouvoir causer avec son père d'adoption qui commençait à lui apprendre à lire et à lui faire sentir combien était préférable la vie quelque peu enchaînée de la civilisation à la vie sans frein, mais misérable, des habitans de l'Australie. Quand un

vent froid du Sud , après avoir passé sur les montagnes de l'intérieur, venait saisir les plaines qui bordent la rivière où était l'habitation d'Allan , il donnait à Bali-Bali un vêtement plus chaud, en s'efforçant de lui faire admirer l'industrie sans laquelle il eût été nu , exposé à toutes les atteintes du froid, et mourant, dans le frisson, sur une seule bande d'écorce pour tout lit, au lieu du bon matelas sur lequel il reposait dans le nouveau Lanberis. Que des grêlons énormes vinssent à tomber en violens orages, Allan ne manquait pas de demander alors à Bali-Bali comment il se trouverait dans les chétives huttes d'écorce que la grêle peut briser, ou le moindre souffle emporter au loin.

Cet enfant était non-seulement la distraction et le passe-temps du nouveau Lanberis , il en était encore le meilleur gardien, car il avait conservé de sa vie sauvage cette pénétration de sens caractéristiques des peuples qui vivent toujours au grand air. Sa vue perçait la distance la plus considérable : le son le plus étouffé arrivait à son oreille, et il devinait même, au moyen de l'odorat, si un indigène ou un européen appro-

chait de l'habitation. Bali-Bali était le singe le plus intelligent doué de facultés humaines incomplètes encore, mais qu'Allan cherchait à développer.

Toutes les fois qu'il allait à Port-Jackson — et il s'y rendait souvent, car il commençait à s'inquiéter de ce que son frère ne lui avait pas encore écrit, — il emmenait Bali-Bali et celui-ci revenait toujours avec une provision de divertissemens pour les habitans du nouveau Lanberis. Les sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud, véritables singes, sont des mimes parfaits, et Bali-Bali était excellent déjà entre tous. Rien ne lui échappait, depuis le libéré qui se carrait dans les rues et faisait le petit-maître, jusqu'au commandeur qui marchait d'un air d'importance avec son énorme bâton. Quand, armé d'un rotin qu'il venait d'arracher, Bali-Bali exécutait cette caricature devant son maître, Allan, au lieu de rire, ne pouvait que soupirer à ce que lui rappelait cette imitation. Toutes les fois qu'il parcourait les rues de Port-Jackson, il cherchait du regard Évans, et, ayant appris qu'il était encore captif, il demanda un jour à l'intendance

la permission de le prendre chez lui en qualité de serviteur; il voulait le ramener au bien, le corriger par son exemple : mais on le lui refusa comme trop endurci dans le mal.

Les jours chassaient les jours sans qu'aucune lettre d'Angleterre vînt rassurer notre pauvre Allan. Il était donc de plus en plus triste, et se demandait si son frère avait péri dans un naufrage, ou si sa mère n'était pas morte de chagrin; il contemplait alors la succession de malheurs que peut amener dans une famille le crime d'un enfant. Sa mère! Aurait-il donc tué aussi sa mère! un double parricide.

Il était un soir livré sous son verandah à de mornes méditations, quand Bali-Bali, qui était attristé de le voir si triste et qui, néanmoins, pour le distraire gambadait et grimpait aux arbres dont était bordée l'habitation, s'élança tout à coup vers la porte en flairant comme eût fait un singe ou un chien, et revint à Allan.

— Maître! maître! homme blanc là!

— Est-ce que ce serait mon frère? telle fut la première pensée d'Allan, et, en l'exprimant à voix haute, il courut ouvrir la porte.

C'était bien un blanc en effet, mais non point Meredith. Un homme de quarante ans environ, entra en remerciant Allan de son hospitalité ; il lui apprit qu'il était tout récemment arrivé d'Angleterre pour chercher l'emplacement d'une habitation, et que ce district lui paraissant convenable sous tous les rapports, il s'était attardé en examinant certains points du bord de la rivière. Il demandait donc à Allan la permission de se reposer une heure chez lui en lui demandant tous les renseignemens nécessaires.

Allan, lui voyant la figure altérée comme par une fatigue extrême, lui répondit qu'il ne le laisserait pas partir avant le lendemain matin, et qu'alors seulement il lui donnerait les indications qu'il désirait ; que, quant à ce soir, il l'engageait à aller sur-le-champ se mettre au lit. L'étranger ne se fit pas prier, car il tombait de lassitude, et Allan lui souhaita une bonne nuit après l'avoir conduit à une chambre destinée aux hôtes, et lui avoir montré où était la sienne pour qu'en cas de besoin il eût recours à lui.

Allan lui-même se coucha bientôt, satisfait de la bonne action qu'il venait d'accomplir, car

l'hospitalité est une belle chose, et, comme disent les Orientaux : *L'hôte vient de Dieu.* Il s'endormit donc avec cette douce impression ; mais qui saurait dire quelle est la capricieuse marche des rêves ? Lui, dont la veille avait été entièrement pure et occupée du bien, il eut un sommeil troublé et plein d'images sombres ; l'idée de l'Angleterre, d'où arrivait cet émigrant, s'était assombrie dans ses songes, et, à travers un crêpe de deuil, il voyait sa mère expirante, son père au dernier soupir, et il était haletant sous le poids d'un violent cauchemar.

— Au voleur ?

Il tressaille à ce cri qu'il avait bien réellement entendu et que rendait on ne peut plus sensible une main crispée serrant violemment son bras.

— Au voleur !

Allan se dressa tout épouvanté sur son lit à cette exclamation poussée une seconde fois, et qui l'avait jeté, on ne sait pourquoi, dans une terreur profonde.

Il ne se remit qu'au bout de quelques minutes, en reconnaissant la voix de son hôte. Il s'excusait de l'avoir troublé dans son sommeil,

mais il était convaincu que des malfaiteurs complotaient quelque attaque contre l'habitation, car il avait entendu sous le verandah au-dessus duquel s'ouvrait sa chambre, des murmures de diverses et nombreuses voix.

Allan, se trouvant heureux d'être délivré à quelque prix que ce fût, de son cauchemar et du premier sentiment d'effroi qui l'avait suivi, accompagna l'étranger dans sa chambre. Il écouta pendant quelques instans d'une oreille attentive, et entendit bien en effet des rumeurs de voix sourdes ; mais à certains clappemens de la langue, il reconnut des indigènes. Que venaient-ils faire ? Avaient-ils réellement l'intention d'attaquer l'habitation ? A en juger par les différens accens que l'on pouvait distinguer, les noirs étaient nombreux. Bali-Bali avait appris quelques mots de leur langage à Allan, et il se rassura bientôt en découvrant qu'ils n'avaient pas d'autre intention que celle de se faire du verandah une chambre à coucher. Ce voisinage était toujours dangereux ; car qui savait quelle idée pouvait s'emparer tout-à-coup de ces sauvages ? En admettant même qu'il n'y eût aucun péril, il y

avait incommodité à les avoir si près de soi, car ils sont babillards à l'excès, comme les Louris qui caquettent tout le jour dans leurs forêts épaisses.

Il fallait donc s'en débarrasser, et, au lieu d'une scène terrible que l'étranger avait crainte tout à l'heure, Allan lui promit une scène plaisante. Au moment même où la conversation était le plus animée parmi les noirs, il fit sortir de ses lèvres un long sifflement, pas plus. Ce fut comme un enchantement. Tout-à-coup le silence le plus morne succéda sous le verandah aux retentissans clappemens de langue, ou, si l'on parlait, ce n'était qu'à voix basse et en chuchotemens pareils à ceux que l'on fait entendre la nuit dans une église ou tout autre lieu imposant.

— Ils ne partent pas encore! dit Allan à son hôte; ils se sauveront cette fois : vous allez le voir.

Alors il alluma un peu de papier qu'il lança par la fenêtre, et, pendant que le vent le faisait tournoyer en l'air, Allan répétait son sifflement plus long et plus aigue cette fois.

Pour le coup, on eût dit une volée d'oiseaux

qui se levaient de dessous le verandah, car les sauvages fuyaient à toutes jambes, de part et d'autre, en ne poussant qu'un cri d'effroi :

— *Potoyan ! Potoyan !*

— Est-ce donc de la magie ? demanda l'étranger, voyant cela, à Allan.

— Nullement, je vous assure ; c'est la chose du monde la plus naturelle, comme est d'ailleurs toute chose pour celui qui sait. Notre magie n'a été que l'art de faire peur ; et cela arrive dans d'autres pays que la Nouvelle-Galles du Sud. Allan lui raconta donc, en peu de mots, que les indigènes, quoiqu'ils n'aient aucun culte religieux, ont cependant l'idée vague d'un esprit du mal qu'ils nomment Potoyan, et auquel ils attribuent leur plus affreux penchant, le cannibalisme. Potoyan, suivant eux, rôde donc la nuit en quête d'enfans à dévorer ; malheur à ceux qu'il rencontre et que ne protége pas Coyan, le génie du bien. Or, ils ont découvert qu'il est attiré par le feu et annonce son approche par un bruit sifflant comme un vent fort dans les feuilles. — Voilà que tout l'enchantement fut expliqué ; ce n'avait été autre chose que l'art de

tirer parti des faiblesses et de l'ignorance de ces gens. Il faut donc être en tout pays le plus exempt possible d'ignorance et de faiblesses, pour que de plus habiles n'en profitent pas afin de nous dominer.

Ces explications une fois données, Allan et son hôte se séparèrent pour reprendre un sommeil si brutalement interrompu. Vous qui avez lu cette histoire avec attention et connaissez bien l'état de l'âme d'Allan, figurez-vous quel tressaillement dut lui faire éprouver ce cri : *Au voleur* ! le saisissant dans un sommeil troublé par de mauvais souvenirs. Il eut beaucoup de peine à fermer l'œil de nouveau, et, pendant ces insomnies, il ne pensait qu'à son frère, à sa mère, à cette absence totale de lettres, et il se promit d'écrire dès le matin même.

Il venait de commencer aussitôt que le jour le lui avait permis, quand l'étranger vint pour lui annoncer son départ en le remerciant de sa bonne hospitalité.

— Vous ne me quitterez pas sans déjeûner, lui dit Allan ; et, pendant que l'on apprêtait le repas, il avait le plus vif désir d'interroger son

hôte sur son pays. Mais s'il allait s'adresser à quelqu'un qui connût son crime d'autrefois ? Cette pensée le retenait toujours.

— Hé bien, je déjeûnerai avec vous, d'accord ! et je pourrai ainsi m'excuser de la scène désagréable de cette nuit en vous expliquant ce qui m'est arrivé il y a dix ans à peu près ; ce qui fait que je tremble la nuit au moindre bruit, en pensant à un vol peu important par lui-même, et qui cependant a renversé mes espérances de fortune en Angleterre.

Allan, qui, d'après l'invitation de son hôte, avait continué d'écrire, posa sa plume pendant ces derniers mots. Il semblait que ses doigts ne pussent plus écrire.

— Oui, Monsieur, reprit l'émigrant : c'était à Bristol.

— A Bristol ? répéta d'une voix distraite et troublée Allan.

— Oui, à Bristol. Vous connaissez cette riche et belle ville ?

— Oui. — Ce fut la seule réponse que fit Allan avec un soupir.

— Êtes-vous donc de ce pays, pour que son nom seul vous fasse soupirer ?

— Je vous écoute. — C'est tout ce que lui répondit Allan.

« J'étais nouvellement établi dans le commerce, et la réputation de ma maison commençait à se fonder, grâce à ma fidélité dans l'exécution de mes engagemens. Jamais billet n'avait été présenté à ma caisse sans qu'il y fût fait sur-le-champ honneur, et je ne me serais point endormi tranquille un soir si je n'eusse su que j'avais là, en ma possession, près de moi, l'argent suffisant pour faire face à tous les payemens du lendemain. C'est ainsi que je m'étais endormi trop profondément, hélas! pour la nuit dont je vous parle. »

Allan n'était plus à rien, il n'écrivait plus, il n'écoutait pas cependant, ou bien il baissait les yeux et n'osait regarder l'étranger pendant son récit. Un vol à Bristol! chez un négociant nouvellement établi! Il n'osait lui demander son nom. Dans une agitation constante, il se levait à tout moment sous prétexte de veiller à ce que le déjeûner de son hôte fût bientôt servi.

On l'apporta enfin, et Allan n'avait plus aucun moyen de se soustraire à ce que racontait

l'étranger. Les premiers instans de la faim satisfaits, il reprit :

« Comme je vous le disais, je dormis paisiblement jusqu'au matin. Ma première pensée fut, après Dieu, ce que j'avais à payer dans la journée. Je me levai donc tranquille, je m'habillai ; mon domestique m'apporta des lettres de commande : tout prospérait bientôt chez moi.

« O Monsieur ! de quel coup affreux je fus soudain frappé !...

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria mon domestique ; la porte du petit escalier est toute grande ouverte. Au secours ! »

Allan se représentait avec terreur cette porte donnant sur le petit escalier où il avait glissé ; ses traits étaient agités et son visage pâle. On voyait des paroles qu'il voulait dire s'arrêter sur ses lèvres décolorées.

— Vous ne mangez pas, lui fit remarquer l'étranger : Êtes-vous souffrant ! Faut-il appeler vos domestiques ?

— Non, je n'ai rien, répondit Allan.

« — Au secours ! au secours ! répéta ma femme qui accourait avec son enfant d'un an entre ses bras ; nous sommes volés : la caisse est ouverte.

« Hélas ! oui, la caisse était ouverte : tout avait été enlevé. Tout ! et l'on allait venir présenter des billets. Je courus à l'instant chez des gens qui pouvaient venir à mon secours : il me fallait une somme peu considérable pour me tirer d'affaire. Je ne pus cependant obtenir des uns que des prêts insignifians, et encore me perdis-je en en faisant la demande : j'ébranlai ainsi toute confiance ; d'autres allèrent même jusqu'à me refuser net, et j'eus l'horrible chagrin de les voir douter de la réalité du vol que j'alléguais. Bref, je rentrai désespéré. On était venu réclamer une partie des billets ; j'envoyai sur-le-champ pour les payer, en partie du moins, avec le peu d'argent que j'avais pu réunir. Quelques-uns étaient déjà chez les huissiers, le reste des créances fut exactement présenté, mais non acquitté. Mon crédit établi à peine, ne se releva point : je fus perdu, mes affaires languirent, s'embarrassèrent, ma femme tomba malade de chagrin ; mon enfant mourut pendant la maladie de sa mère qui elle-même succomba. Voyez quel mal ces voleurs m'ont fait ! »

Allan se leva comme s'il allait prendre la main

de l'étranger pour lui témoigner sa compassion, et il se recula comme épouvanté. Il était dans un état d'angoisse que l'on peut concevoir.

« Enfin, reprit l'étranger, après avoir lutté dix ans à Bristol, à Londres, à Birmingham, avec la fortune qui m'a toujours été rebelle, je suis venu ici, muni du faible pécule que j'ai pu amasser. Peut-être qu'il fructifiera avec l'aide de la Providence, et que je pourrai remonter, dans la Nouvelle-Galles du Sud, la malheureuse maison Griffith. »

— Griffith ! M. Griffith ! Vous M. Griffith !

C'est tout ce que put dire Allan en tombant à genoux devant lui.

— O Monsieur ! vous avez dû voir combien, pendant votre récit, mon cœur battait et combien mes lèvres tremblaient : j'étais livré aux plus affreuses tortures ; je me demandais à tout instant si ce n'était pas la volonté d'en haut qui envoyait ici l'homme que j'avais dépouillé. Oui... je le sais à présent, je viens me prosterner à vos pieds. Oh ! pardon, pardon, M. Griffith ! je vous ai rendu bien malheureux ; je me suis rendu bien malheureux encore : j'ai tué mon père

de chagrin ! Oh ! pardon ! pardon ! c'est moi qui vous ai volé !

Et toutes ces paroles d'Allan étaient coupées par des sanglots et d'ardentes effusions de larmes dont il baignait les genoux de M. Griffith qui lui-même, surpris par un scène si inattendue, était hors de lui et comprenait à peine ce qui se passait. C'était comme un rêve d'où il ne sortait que difficilement. Il prit enfin le dessus, et, voyant Allan prosterné et en prières devant lui, il en eût pitié et le releva en lui faisant entendre des mots de miséricorde et de pardon.

Allan osa le regarder alors et lui prendre les deux mains.

— Vous ne me fuirez donc pas avec horreur, M. Griffith, vous resterez donc ici désormais, ici... chez vous... le maître ; vous me permettrez d'y travailler et d'y vivre ? Oh ! que je vous rends grace !

Alors il raconta à M. Griffith tous les tourmens de l'âme et du corps qu'il avait eus à supporter depuis ce crime, et M. Griffith, touché de ce tableau d'expiation et de souffrance, et bien plus encore de ce noble et franc aveu qui,

suivant lui, avait dû tant coûter à Allan, accepta ses offres, mais non pas aussi complètement que le voulait notre déporté converti. M. Griffith, en joignant les fonds qu'il apportait à ce que le travail d'Allan avait réalisé de bon et de profitable sur cette propriété, se borna à faire de la plantation un bien commun, et — témoignage honorable — il prit pour associé son voleur d'autrefois. C'est qu'Allan était à présent bon et honnête autant qu'homme au monde. De là vient que son aveu, que M. Griffith avait regardé comme un grand et mâle effort fait sur lui-même, n'avait réellement été pénible en aucune façon. Les fautes, énormes ou légères, ne pèsent plus sur la conscience quand on l'en a délivrée par le repentir : on éprouve du bien et du soulagement à les avouer dès qu'on se sent au-dessus d'elles et qu'on les foule aux pieds, comme l'Archange fit du dragon. Soyons convaincus qu'Allan eût-il même reconnu l'acccomplissement d'un grand sacrifice dans cette déclaration solennelle à laquelle rien ne le contraignait, l'eût faite le front levé comme accomplissant la plus complète des expiations possibles : car l'aveu est une haute réconciliation.

Une fois cet arrangement convenu, Allan voulut que M. Griffith prît possession de la chambre la plus belle, non point cependant celle que Meredith avait habitée : elle était consacrée celle-là, et Allan l'appelait toujours *la chambre de ma mère.* Il recommanda aux domestiques de le servir toujours le premier, et le traita comme son supérieur ; il s'était autrefois placé si bas au-dessous de lui ! M. Griffith, de son côté, s'efforçait, de jour en jour, d'effacer cette ligne de démarcation qu'Allan ne méritait plus, et elle était touchante, cette association de deux hommes dont l'un avait eu tant à se plaindre de l'autre, se joignant et se resserrant de plus en plus dans des liens d'une intimité que la franchise du repentir et du pardon rendaient plus inébranlables de jour en jour. Il ne manquait plus dans cette petite société, pour qu'elle fût heureuse, que la présence de Meredith et de mistress Madock que M. Griffith connaissait déjà à merveille par les constans ressouvenirs d'Allan. Il n'osait aspirer au bonheur de les voir au nouveau Lanberis ; mais une lettre du moins, une lettre !

C'est ce que tous les matins il se disait avec espérance ; à la fin de chaque jour avec désespoir. Ne recevant point ces nouvelles que Meredith lui avait promises dès qu'il aurait touché la terre, il avait écrit, et, déjà il eût dû recevoir la réponse, mais rien ! Il était livré à la plus violente inquiétude, d'autant plus qu'on ne parlait d'aucune tempête qui pût lui expliquer ce silence. Tous les habitans de Port-Jackson avaient reçu, depuis deux ans que son frère était parti, leurs lettres avec autant d'exactitude que le permettaient les chances d'une traversée de cinq mille lieues. A quoi devait-il alors attribuer cette absence de nouvelles, sinon à l'absence d'une main pour les tracer ?

Au milieu de la prospérité de l'habitation, il vivait dans une angoisse incessante, et quand il revenait sans lettres de Port-Jackson où il se rendait presque tous les jours, M. Griffith était son consolateur. Trouver un consolateur dans l'homme qu'il avait tant affligé, c'était pour lui une preuve de la miséricorde divine qui le pénétrait profondément, mais rien ne pouvait le distraire entièrement de son chagrin, et, plus il

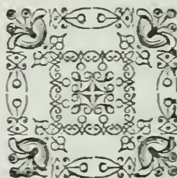
s'y abandonnait, plus il s'y plongeait avant, passant des tourmens réparables peut-être, aux peines irréparables : la mort de son père. Dans ces momens, M. Griffith était souvent tout interdit en le voyant, après un long silence, éclater tout à coup en larmes, et, lui prenant la main :

— Oh! ma mère et mon frère m'ont pardonné ; — vous m'avez pardonné aussi : mon père lui-même, en rendant le dernier soupir, m'a accordé mon pardon et m'a béni. La parole du mourant, c'est presque une voix du Ciel... le Ciel ne me pardonne donc pas cependant ; pusqu'il m'a repris mon père! — Alors M. Griffith s'efforçait, et quelquefois avec un succès passager, de le détourner de cette pensée d'une irrésistible affliction en l'entretenant des améliorations qu'il comptait avec le temps apporter à l'habitation, en lui faisant contempler celles qu'ils avaient déjà réalisées. Rien en effet ne calme l'esprit de l'homme et ne l'élève comme le spectacle de cette belle et bonne nature que le Créateur a livrée à son intelligent travail et où il a continué l'œuvre de la création. Les deux récoltes que la terre fertile donne chaque année

devenaient toujours plus abondantes, grâce aux connaissances acquises par la théorie ou la pratique que M. Griffith et Allan appliquaient sur leur plantation. On venait la visiter comme un prodige d'industrie : les moutons qu'ils avaient en immenses troupeaux produisaient aussi leur double moisson de la plus belle laine du pays, et les fruits du nouveau Lanberis avaient une réputation justement méritée sur le marché de Port-Jackson. Ce n'est point seulement, nous l'avons vu, à la culture du sol que leurs soins étaient prodigués avec succès ; l'éducation de quelques jeunes déportés était aussi l'objet de leurs heureux efforts, et Bali-Bali se perfectionnait tous ies jours par l'intelligence aussi bien que par le cœur. Toujours, quand il voyait Allan pleurer, il accourait à côté de lui, le caressait, tournait autour de lui comme le chien inquiet de voir l'air chagrin à son maître, et il cherchait à attirer son attention par ses jeux, par ses sourires ; puis, quand il n'y réussissait point, ses deux beaux yeux brillaient dans ses orbites noires, car de grosses larmes y passaient,

Allan avait eu beau lui dire qu'il devait désor-

mais avoir au moins autant de soins et d'attachement pour M. Griffith que pour lui, Bali-Bali était resté avec son naturel sauvage en ce point, et n'avait de profonde affection que pour son premier maître.



CHAPITRE XVIII.

Le pied de bruyère.

L'EXCURSION si malencontreuse d'Allan dans l'intérieur de l'Australie ne lui avait pas été entièrement inutile. Il avait remarqué dans les montagnes bleues certaines plantes céréales ou légumineuses auxquelles il avait eu recours dans ses momens d'inanition et qui lui parurent d'un goût exquis alors. Il était possible, probable même, que la faim fût pour beaucoup dans cet effet; il en conservait cependant un vif souvenir où la reconnaissance devait avoir sa part, et il s'était dit plus d'une fois qu'en les civilisant et

en les cultivant, on en pourrait tirer un bon parti. Il projetait donc depuis long-temps une excursion dans les montagnes bleues, et Bali-Bali devait être son compagnon avec deux autres domestiques. Une seule pensée l'avait toujours retenu au nouveau Lanberis, et cette pensée, on la devine : il voulait toujours être à même de se rendre à Port-Jackson pour y aller chercher une lettre qu'il n'y trouvait jamais, ou être chez lui pour l'avoir sans retard.

M. Griffith cependant, le voyant si inquiet, usa de toute l'influence qu'il avait sur lui pour le décider à ce petit voyage. — Je parie, lui dit-il entre beaucoup d'autres argumens qu'il employa, je parie que vous trouverez une lettre en revenant. Allez ! allez ! vous aurez cette chère pensée pendant votre absence, et vous verrez que vous recevrez de bonnes nouvelles en rentrant ici.

Il est de ces sentimens auxquels, à défaut d'espérance, on se laisse aller avec une foi crédule. Il écouta donc les conseils de M. Griffith, et un matin il se mit en route pour les montagnes bleues, après avoir embrassé son excellent

et noble associé. Il ne put que se rappeler, à l'heure de ce départ, le moment où jadis il s'évadait pour aller sans provisions, sans munitions, sans appui, sans guide, se jeter dans un désert de pays inconnus, au milieu d'habitans et de bêtes tout aussi sauvages les uns que les autres. Aujourd'hui, c'était tout différent; il marchait, entouré de gens armés et chargés de vivres, vers une contrée où il allait se reconnaître, et ce fut là pour lui sans doute un des charmes que cette expédition devait avoir. Il se promettait un vif plaisir à se retrouver tranquille et dans l'abondance, au milieu des scènes de son désespoir, de ses souffrances et de ses langueurs mortelles. C'était une jouissance analogue à celle que lui faisait éprouver depuis long-temps la conviction de son retour à la vertu quand il se rappelait ses vices domptés.

Bali-Bali, dans sa joie, sautait et gambadait devant son maître, comme le lévier que l'on vient de rendre libre; il respirait cet air vif, qui venait des montagnes bleues, avec un ravissement dont Allan se tourmentait parfois. Les montagnes bleues étaient son pays, et il lui arri-

vait souvent qu'il ne lui échappât pour rentrer, le malheureux enfant insensé, dans sa liberté sauvage et misérable. Allan était tellement préoccupé de cette appréhension, qu'il le fit comprendre à Bali-Bali; mais ses caresses et ses pleurs d'attendrissement le rassurèrent bientôt.

C'est avec délices qu'Allan ramassait sur l'herbe fraîche les flocons de manne qui lui avaient autrefois été d'un si grand secours; il les savourait comme les mets les plus recherchés, et Bali-Bali ayant remarqué que son maître aimait les chapelets de gomme pendus aux branches des acacias, s'élançait à tout moment vers un de ces arbres, dès qu'il en apercevait, y grimpant avec la lestesse d'un singe, et accourait rapportant la provision qu'il lui avait recueillie.

Plus il avançait, plus il retrouvait avec plaisir des lieux qu'il croyait reconnaître; il lui semblait même que les traces de sa marche traînante et misérable d'autrefois n'avaient point été effacées par d'autres pas. Les plaines étaient toujours sillonnées de ces longues bandes sinueuses, vestiges du passage des chenilles dévorantes, et

il crut, dans un taillis, revoir le fourré où il avait été si malade. C'était là sans doute une illusion; n'importe! il s'y agenouilla pour remercier Dieu de l'avoir sauvé. Qu'il se trompât ou non de lieu, il ne pouvait se tromper quant à la Divinité qui est partout.

Il se serait aperçu qu'il approchait des montagnes bleues, quand bien même il n'eût pas eu devant lui à l'horizon leurs hautes masses de forêts, en voyant le surcroît d'agilité et de joie que manifestait Bali-Bali : l'air des montagnes est si fortifiant et si plein de vigueur! Il en ressentit lui-même l'influence ; il était presque gai quand il commença à gravir les premières crêtes qui sont les avant-postes de cette chaîne. M. Griffith avait bien prédit : Allan souriait avec une sorte de confiance à l'espoir de retrouver au retour les lettres si désirées.

Bientôt il se revit dans la région des hautes fougères et des cèdres. En parcourant les clairières et les taillis qu'il avait jadis foulé d'un pied misérable, il reconnut les plantes qu'il avait remarquées alors, et, les ayant cueillies ainsi que beaucoup d'autres qui pouvaient devenir

d'une grande utilité domestique, il les mit, racines et tout, dans des boîtes de fer-blanc que ses serviteurs portaient à cet effet. Il accomplissait alors une bonne œuvre analogue à celle qu'il avait pratiquée à l'égard de Bali-Bali et des déportés qu'il prenait à son service ; il voulait civiliser ces plantes sauvages et les rendre utiles à la société, comme il avait fait de Bali-Bali et des anciens voleurs, vrais sauvages du monde civilisé, devenus ses domestiques fidèles. Il pouvait donc à présent reposer pendant les nuits dans les délicieuses clairières parfumées de fleurs qui grimpaient aux arbres et embellies par les louris et les cockatous qui se confondaient avec ces fleurs éclatantes; il le pouvait sans inquiétude. Les éclats de rire de l'oiseau-rieur ne le troublaient plus au coucher du soleil, et il ne sautait plus saisi d'épouvante au cinglement que faisait entendre dès son réveil l'oiseau-fouet. Tel est dans la vie le bienfait de l'expérience devant laquelle s'enfuient les frayeurs paniques des choses inconnues.

C'était un spectacle beau et animé que ces forêts vierges à l'heure du coucher du soleil : tout

était en mouvement dans les cîmes des arbres que les rayons de l'occident couvraient d'un pompeux or bruni ; les oiseaux de toutes les plus splendides nuances de l'arc-en-ciel se disputaient par mille ramages, leurs places pour la nuit en agitant leurs ailes de pourpre ou d'azur, et le courlis mêlait à ces gazouillemens son triste cri de bonsoir. Entre les arbres et la terre, dans les sillons lumineux que le soleil couchant projetait au travers des clairières et qui ressemblaient à la trace des anges dans les tableaux pieux, des myriades de papillons, avec de grands yeux bleus ou blancs peints sur leurs ailes pourpres ou aurores, brillaient comme des diamans agités au grand jour. Sur les branches inférieures des cèdres couraient les opossums blancs, et ils sautaient de l'une à l'autre au moyen des ailes de chauve-souris dont ils sont pourvus. Les écureuils-volans, à couleur d'ardoise, les rencontraient quelquefois sur les mêmes branches, et alors s'engageaient des combats à outrance.

Bali-Bali aurait bien voulu s'en mêler, et il était bien tenté d'aller à la chasse, mais Allan se refusa à prendre ou à tuer ces animaux capri-

cieusement, sans en avoir besoin pour sa nourriture, et seulement afin de se divertir. Donner la mort à quelque créature que ce soit, c'est toujours une dure nécessité : quand on n'en fait qu'un jeu, rien n'est plus cruel.

Plus Allan avançait et s'élevait dans ces montagnes, plus il trouvait de ces productions qui pouvaient devenir utiles, et il arriva enfin sur la crête la plus haute de la chaîne. De ce point, il put apercevoir les deux lacs salés qui l'avaient autrefois si cruellement déçu, et, tout dans le lointain, le commencement des joncs et des marécages où il avait tant souffert. Il contemplait cette perspective de désolation avec la joie intime que lui donnait la conviction qu'il n'irait plus s'y perdre. Des aigles de couleur sombre, à tête blanche, fendaient l'air bien au-dessus de sa tête, à la poursuite d'un épervier ou d'un faucon blanc. Il soupira : l'aspect de ces oiseaux des montagnes lui rappelait le Snowdon.

Après avoir, un matin, long-temps contemplé le vaste coup-d'œil que l'on avait du haut de ces montagnes, il y jeta un regard d'adieu et retourna sur ses pas vers le nouveau Lanberis.

On commençait donc à redescendre, quand Allan poussa un grand cri en s'élançant vers un buisson. Bali-Bali et ses serviteurs crurent que leur maître était blessé par le serpent noir dont la piqûre est mortelle.

Ils avaient pris pour une exclamation de douleur ou d'effroi ce qui n'avait été qu'un cri de joie; ils ne comprirent pas davantage Allan quand il sortit du buisson avec un pied de bruyère en fleurs; mais une bruyère d'un rose vif, toute pareille à celle qui couvre les pentes du Snowdon. Dans cette fleurette, il avait revu son enfance si choyée et si heureuse, sa jeunesse qui aurait pu être si belle et si honorée: la figure de sa mère, celle de son père qui n'était point menaçante encore, lui apparurent quand il contemplait cette bruyère, et il lui sembla qu'il entendait ces pieuses et douces leçons auxquelles son jeune âge avait fermé l'oreille, et qu'il eût été si heureux de recevoir aujourd'hui. Il plaça donc cette plante au nombre des plus utiles qu'il eût recueillies, et long-temps, chemin faisant, il réfléchit aux moyens de la faire vivre au nouveau Lanberis.

Plus il approchait de l'habitation, plus lui venaient, vifs et inquiets, le désir et l'espoir de retrouver une lettre de Meredith et de sa mère. Il avait fait, en allant, le chemin à petites journées; mais son retour était rapide, agité, sans repos, aussi ne tarda-t-il point à revoir la rivière, et un matin il aperçut les murs de l'habitation.

— Que renferment-ils ? se disait-il en les regardant.

Son cœur battait à mesure qu'il en venait plus près, et en même temps s'en allait son espoir; car il était convaincu que M. Griffith, s'il avait une bonne nouvelle, accourrait la lui apporter dès qu'il le verrait dans la campagne, mais les arbres pouvaient l'en empêcher, peut-être était-il hors de la maison.

Tout en désespérant, il tâchait d'espérer encore.

Bali-Bali fut le premier, comme on le pense, à courir à la porte de l'habitation : il voulait apporter à son maître la lettre qu'il attendait avec tant d'impatience. Il est si doux d'être le messa-

ger d'une bonne nouvelle ! Allan comptait bien que Bali-Bali reparaîtrait, la figure souriante; mais quand il ne le vit pas revenir à lui, il s'attrista.

Au moment où il mettait le pied sur la porte d'entrée, M. Griffith venait au-devant de lui et l'embrassait cordialement.

— Rien? ce fut la seconde parole que prononça le pauvre Allan.

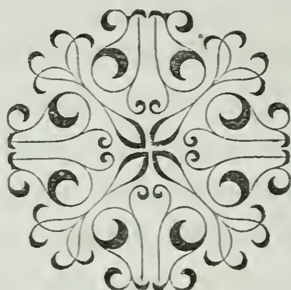
— Rien, répondit M. Griffith.

Que l'on se rappelle cette nuit d'angoisse de M. et de madame Madock, où Allan, pour la première fois, ne revint pas, et quel fut leur morne abattement quand, à leur retour, après l'avoir cherché vainement, après avoir espéré qu'il serait rentré pendant leur absence, ils retrouvèrent la salle vide comme quand ils l'avaient quittée dans le désespoir. Allan fut frappé du même coup, car tout était alors à ses yeux d'un vide effrayant, et de sinistres pensées l'assaillirent.

— Je vais sur-le-champ à Port-Jackson, s'écria-t-il.

Il était épuisé de fatigue; mais rien ne pou-

vait le retenir, et après avoir pris seulement le temps nécessaire pour planter la bruyère qu'il avait si précieusement rapportée, dans le lieu le plus frais qu'il put trouver, il s'élança sur un cheval qu'il dirigea au galop vers la ville.



CHAPITRE XIX.

L'habitation attaquée.

Allan était parti trop précipitamment pour avoir pu apprendre de M. Griffith quelques détails sur ce qui s'était passé pendant son absence. Une circonstance fâcheuse pour l'habitation existait actuellement. Les terrains environnans allaient être livrés aux émigrans ou aux libérés; déjà les travaux de défrichement avaient commencé à une certaine distance, et, en se rapprochant, allaient bientôt donner au nouveau Lanberis un triste voisinage, une chaîne de travailleurs et son accessoire obligé, un détachement

de soldats qu'il fallait nourrir et dont la présence, bien que très-utile pour la sûreté, entraînait des désordres inévitables, même avec la discipline la plus sévère.

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que M. Griffith vit partir son associé qu'il aimait désormais autant que lors de son vol, il le maudit et le détesta sans le connaître. Il était si fatigué, qu'il craignait que cette nouvelle route parcourue au galop ne l'accablât et n'eût quelque suite funeste pour sa santé. Oh ! sans doute, si, en arrivant au Port-Jackson, il devait trouver une lettre, ce serait un baume puissant, mais s'il allait être déçu encore, comme il y avait tout lieu de le craindre, les douleurs de son âme se joignant aux lassitudes de son corps, devaient faire redouter pour lui de fâcheux résultats.

Ce qui n'avait été qu'appréhension au nouveau Lanberis devint presque une certitude quand le soir approcha sans que l'on vît Allan de retour. Bientôt le soleil se coucha, et la nuit, dans ce pays sans crépuscule, laissa presque tout à coup tomber son voile sur la terre. Un accident devait être arrivé à Allan. M. Griffith, Bali-Bali, les

domestiques, tout le monde était dans l'étonnement ; le petit noir voulait même partir pour aller au-devant de lui : M. Griffith le retint et chercha à les rassurer aussi en leur faisant remarquer que, plus d'une fois, Allan avait couché à la ville, et que probablement leur anxiété actuelle n'existerait pas s'ils ne l'avaient vu se mettre en route tellement brisé de fatigue et si désespéré.

Le calme revint donc, en apparence du moins, dans l'habitation. Les domestiques se retirèrent sous les hangards qu'ils habitaient la nuit, et, après que M. Griffith fut couché, Bali-Bali se mit au lit dans sa chambre qui était voisine de celle de son maître.

Un silence imposant, complet, tel qu'on peut se le figurer en se représentant un désert animé seulement dans le jour par les travaux de l'habitation, s'était répandu avec la nuit sans lune et que parsemaient des étoiles rares. C'était une complète absence de tout bruit. M. Griffith, Bali-Bali, les domestiques, tout le monde dormait dans le nouveau Lanberis ; le détachement de soldats reposait tout entier sous ses tentes,

ainsi que les défricheurs de la chaîne, qui avaient grand besoin de réparer les fatigues de la journée et de se fortifier pour celle du lendemain.

Les défricheurs dormaient donc la plupart, mais non pas tous. Depuis deux ou trois jours, les plus hardis des condamnés complotaient une expédition contre un lieu habité dans l'espoir de se procurer des provisions pour fuir dans les montagnes et c'est le nouveau Lanberis qu'il s'agissait d'attaquer. Les conspirateurs avaient réussi, on ne sait comment, à se procurer quelques armes, et ils avaient choisi pour l'exécution de leur projet la nuit de l'absence d'Allan.

Quand l'heure convenue fut arrivée, ils parvinrent après avoir rompu les liens qui les retenaient, à sortir à pas de loup, à la muette, et se dirigèrent lentement, doucement, vers l'habitation qui était environ à une demi-lieue et où l'on reposait en pleine sécurité. Ce qu'il y a de terrible à penser, c'est qu'ils avaient des armes, des moyens de meurtre, et que, voués irrémissiblement, s'ils étaient découverts, à une mort prompte, ils ne craindraient certainement

point de tuer quiconque leur résisterait. Malgré l'extrême précaution avec laquelle ils marchaient, la nuit était si obscure, qu'à chaque pas ils heurtaient du pied les souches que l'on n'avait pas encore arrachées, donnaient de la face contre les troncs mutilés, ou tombaient dans les trous laissés par les racines.

Nous avons dit que tout le monde dormait dans l'habitation ; cependant Bali-Bali venait d'être réveillé. Il ne savait si c'était naturellement ou par l'effet de quelque bruit ; il lui sembla cependant, au moment où il rouvrait les yeux, avoir entendu un son, comme d'une chose qui serait tombée.

En effet, les voleurs étaient enfin arrivés, et, en escaladant la muraille, ils avaient ébarnlé une échelle dont la chute avait produit assez de fracas pour les tenir en suspens sur le faîte de la muraille, sans oser descendre sur l'habitation.

Bali-Bali se leva néanmoins, et, ayant regardé à la fenêtre, il fut averti d'abord, par l'odorat exquis dont il était doué, de la présence d'êtres étrangers; il écouta ensuite, et son oreille lui donna l'assurance que l'on marchait dans les géra-

niums qui bordaient le mur à l'intérieur. Les feuilles bruissaient à peine ; cela lui suffit. Il n'y avait pas dans l'air un souffle de vent ! Il courut précipitamment au lit de M. Griffith :

— Monsieur ! Monsieur ! on vient ici pour voler ! enfermez-vous bien, défendez-vous, et attendez-moi.

Il était déjà parti pour exécuter un plan qu'il avait tout aussitôt conçu. Que l'on se figure ce que dut éprouver M. Griffith à cet appel qui le réveilla en sursaut. Il crut d'abord que c'était la fin de quelque cauchemar où revenait la scène de son vol. Il fut toutefois bientôt convaincu qu'il s'agissait d'une réalité, en entendant marcher et chuchoter sous les fenêtres, puis on s'efforçait d'ouvrir la porte du vestibule avec le moins de bruit possible. Il se mit alors en mesure de se défendre, se barricada, chargea ses pistolets, et cependant, en ce moment critique, il se demandait ce qu'était devenu Bali-Bali.

Les brigands, encouragés par le silence qui continuait de régner autour d'eux, donnèrent de plus violentes secousses à la porte qui menaçait

de ne pouvoir leur résister long-temps encore. Alors M. Griffith fut au comble de l'effroi ; il était tout-à-fait seul : si les domestiques ne survenaient pas, il était perdu. Il prit donc le parti d'avertir par un coup de pistolet.

Alors les trois ou quatre domestiques sortirent de leurs cabanes et se précipitèrent dans la cour, ainsi que M. Griffith. Il est effrayant de penser à cette lutte qui s'engageait dans l'obscurité. On entendait un cliquetis d'armes qui se mêlait aux cris étouffés et aux effroyables juremens des voleurs. De temps à autre M. Griffith tirait un coup de pistolet, dans l'espérance que quelque détachement en surveillance l'entendrait du dehors ; mais personne ne venait, et le combat corps à corps était de plus en plus acharné.

Tout à coup une vive lueur parut à l'horizon à travers les feuillages des hauts arbres qui s'élevaient derrière l'habitation, et M. Griffith fut au comble de l'effroi. Il était tout naturel qu'il pensât que ces bandits, imitant la coutume des sauvages, avaient mis le feu pour profiter du tumulte et piller à leur aise.

La lumière se rapprochait rapidement, et l'on

crut qu'un vent assez fort propageait rapidement l'incendie.

Ce n'était point un si redoutable fléau, mais bien le salut qui descendait sur le nouveau Lanberis.

Le combat était suspendu dans la cour, car les voleurs eux-mêmes avaient été terrifiés par cette clarté soudaine.

Ils avaient raison : leur coup était manqué. Nous avons vu Bali-Bali partir à la hâte, et nous n'étions pas sans inquiétude sur son sort. L'intelligent enfant avait grimpé sur un arbre, de là sauté sur un mur, l'avait franchi, puis il s'était trouvé dans un sentier détourné qu'il connaissait. Avec toute la vitesse du cerf, il avait couru vers le campement des soldats ; rien ne l'arrêtait : terrains bouleversés par les défricheurs, taillis, broussailles épaisses, il franchit tout comme le vent rapide. Il voulait sauver l'habitation.

Arrivé au camp des soldats, il trouva la sentinelle à moitié endormie, et ce n'est que difficilement qu'il lui fit comprendre ce qui se passait au nouveau Lanberis. Tout aussitôt l'alerte fut

donnée, quinze soldats prirent, les uns des armes, les autres des torches, et se mirent en chemin sous la conduite de Bali-Bali.

Il courait si vite, qu'ils ne pouvaient le suivre; et quels tressaillemens d'impatience il éprouvait en les attendant, quand surtout les bruits du combat purent arriver jusqu'à lui!

Cette lueur soudaine avait annoncé l'entrée des soldats sur l'habitation, elle fut sauvée par Bali-Bali.

Les voleurs, au nombre de six, furent renfermés pour le reste de la nuit dans une des cabanes destinées aux condamnés qui servaient comme domestiques, et une garde suffisante fut chargée de les surveiller jusqu'au matin; puis ils ne devaient sortir de leur prison que pour être fusillés.

CHAPITRE XX.

A chacun selon ses œuvres.

Pendant cette nuit de terreur et de tumulte, que devenait Allan ! Que l'on se rassure tout d'abord ; il était arrivé à Port-Jackson, sain et sauf, si l'on excepte son cœur bien gros et bien chagrin. Ses premiers pas dans la ville furent dirigés vers le bureau de la poste.

— Avez-vous une lettre pour moi ?

Il n'eut pas besoin de faire de questions plus détaillées ; on le connaissait, il y était venu si souvent ! On cherche tout aussitôt, et à chaque paquet qui passait pour lui être remis, il éprou-

vait comme un coup violent dans la poitrine. Enfin le commis examinait le dernier.

— Non, rien encore, lui dit-il d'un ton d'intérêt qui inspirait l'affliction que décelaient ses regards et tous ses gestes. Il demanda alors en grâce pour la centième fois qu'on lui dépêchât un exprès sur-le-champ s'il arrivait des nouvelles, et pour la centième on le lui promit.

Ne croyez point qu'en partant du bureau de poste il reprit son cheval pour retourner au nouveau Lanberis : il voulut, comme toutes les fois qu'il venait à la ville, aller sur le port, recueillir les bruits qui y couraient sur l'Angleterre et sur les arrivages récents ou attendus. Il était donc interrogeant tour à tour les matelots et les ouvriers, quand il fut accosté par un homme fort bien mis et qui dirigeait le déchargement d'un navire. Il ne le reconnut pas tout d'abord ; mais, comme il l'avait salué du nom d'Allan, ce devait être un de ses compagnons de crime, de misère et de repentir. Il ne se trompait pas ; et bientôt il se rappela un des plus actifs de la bande qui avait achevé comme lui son temps, et depuis s'était établi marchand en ville. Ses affaires

ayant prospéré, il en était venu au point de faire en grand le commerce, et, en ce moment même, il attendait d'un instant à l'autre un bâtiment dont une partie de la cargaison lui était destinée.

— Vous attendez un bâtiment ? s'écria Allan qui ne pensait qu'aux lettres qu'il pouvait apporter : c'était la seule portion de la cargaison qui l'intéressât.

— Certes, répondit son ancien camarade, il devrait être ici depuis quinze jours, et je l'attends impatiemment ; mais on vient de signaler une voile à l'horizon : peut-être est-ce lui. De l'espérance ! ayons-y foi, mon ami, elle nous en a donné le droit ; car qui nous eût dit, il y a dix ans, quand nous travaillions avec la chaîne, que vous et moi nous serions dans notre position de fortune ; et, à propos, savez-vous ce qu'est devenu Évans ? un mauvais sujet !

Il était assez plaisant d'entendre cette accusation portée par un compagnon de vol ; mais il était honnête et respecté actuellement et pouvait désormais juger les autres comme il se jugeait lui-même, sans ménagemens.

— Savez-vous ce qu'il est devenu cet Évans ?

Il avait été obligé de réitérer sa question qu'Allan n'avait pas entendue, tant il était attentif à examiner le point de l'horizon où le bâtiment si désiré devait paraître.

— Évans ? reprit Allan, je n'en sais pas plus que vous. — Et leur conversation s'étant engagée sur leur situation actuelle ; leur fortune toujours croissante et leur chagrin d'être pour jamais séparés de leurs familles et de leurs amis, ils arrivèrent en causant à la jetée d'où leurs regards s'étendaient en liberté sur une rade immense pareille à un grand miroir encadré dans des masses de verdure.

Pendant toute leur promenade sur le port, le négociant avait fait remarquer à Allan, ici tel voleur avec effraction devenu un honnête bijoutier ; là, un faussaire qui était désormais le plus probe et le plus loyal des hommes. Avant la fondation de la colonie, une mort publique, sans enseignement, sans profit pour la société, eût détruit ces deux êtres intelligens : la déportation les a laissés vivre ; et par leur industrie

ils ont pour leur part contribué à la prospérité dont vous voyez le spectacle !

Alors le négociant montrait à Allan la forêt de mâts qui s'élevaient sur les eaux du port. L'un et l'autre, ils sentaient, en considérant ce spectacle, une sorte de fierté qui leur élevait l'âme.

— Oui, ajouta Allan, on pourrait se trouver heureux en reconnaissant que de nuisible on est devenu utile à son pays, si l'on n'en était exilé pour toujours.

— Ah ! cela doit être ainsi ; nous oublierions peut-être dans le bonheur présent le mal que nous avons fait autrefois aux autres ; et, pour nous en conserver le souvenir, il faut bien quelque chose d'irréparable.

A ce mot, Allan fondit en larmes ; il lui rappelait son châtiment le plus irrévocable, la mort de son père. Son nouvel ami cherchait à le consoler ou à le calmer, quand le son retentissant du porte-voix se fit entendre au loin.

Allan essuya ses yeux et regarda à l'horizon.

C'était un navire !

Dès lors, c'est en vain que le négociant voulut



O ma mère ! Pardon ! pardon !

continuer la conversation avec Allan ; il n'entendait plus et n'avait plus qu'un sens, celui de la vue pour regarder sans relâche un bâtiment qui venait à toutes voiles. Il voulait être là au moment du débarquement, pour avoir une lettre sans aucun retard, s'il y en avait pour lui.

Comme on l'a vu, le navire entrait rapidement, et, quand il fut sur le point d'entrer, Allan quitta son compagnon pour courir au point où il jetterait l'ancre, afin de pouvoir parler tout aussitôt au capitaine que le négociant connaissait bien.

Après avoir manœuvré pour prendre sa place au milieu des navires qui bordaient le quai, le petit brick jeta l'ancre, et bientôt l'échelle fut mise pour que l'équipage et les passagers, s'il y en avait à bord, vinssent à terre. La mer était assez grosse, et les vagues faisaient onduler le brick et par conséquent l'échelle. L'opération du débarquement était donc difficile, assez périlleuse, et ne pouvait se faire que lentement.

Allan bouillonnait d'impatience : il attendait le capitaine qui, suivant les lois de la mer, ne

pouvait sortir que le dernier. Un homme d'un certain âge, qui venait sans doute s'établir sur une concession, monta d'abord ; quelques ouvriers le suivirent, puis l'échelle resta inoccupée un instant : la mer était toujours aussi houleuse.

Enfin, un homme en noir parut sur le pont et monta deux degrés de l'échelle, puis il se retourna pour donner la main à une femme qui posa sur le premier échelon un pied tremblant.

Allan fut saisi d'une émotion indicible à cette vue : était-ce la terreur qu'il éprouvait pour cette femme que balançait ce frêle escalier ? il ne respirait plus ; ses yeux étaient fixes et étincelans ; on voyait son cœur soulever sa poitrine.

— Qu'avez-vous donc, Allan ? lui dit le négociant.

— O ma mère ! pardon ! pardon ! Bon Meredith ! c'est tout ce que put dire Allan en tombant à genoux devant sa mère dès qu'elle eut touché le sol avec Meredith.

On peut à présent concevoir la stupeur dont il avait été saisi, lui qui n'attendait qu'une lettre, qui ne désirait que cela, parce qu'il ne

regardait que cela comme possible. Voir apparaître sa mère, sa mère qu'il n'espérait plus embrasser jamais, pas plus que Meredith, savoir qu'elle avait fait cinq mille lieues, à travers les périls, à son âge, pour retrouver un enfant qui lui avait fait tant de mal ! c'était bien fait pour le frapper d'étonnement et d'admiration comme un prodige. Prodige de l'amour maternel, en effet ! Sentiment profond qui lui fit tout braver pour revoir et embrasser son Allan.

Aussi, en le relevant, en pleurant au moins autant que lui, en lui disant qu'elle lui pardonnait, elle l'embrassait et ne pouvait prononcer une autre parole. Allan suffoquait ; nul bonheur ne pouvait être plus complet : c'était passer de l'enfer au ciel en un clin-d'œil comme un trait, comme un éclair. L'air lui manqua dans cette transition si rapide ; il tomba en défaillance.

Ce n'est qu'à l'hôtel que les caresses de sa mère et les serremens de main de Meredith le rappelèrent à lui. Alors vinrent en foule les souvenirs, les pensées, les paroles sur les lèvres de chacun ; on parlait à la fois, on s'interrogeait en même temps, on se répondait sans s'écouter :

c'était le trouble du bonheur extrême, ou bien, tout à coup, cette abondance de paroles qui se précipitaient, s'arrêtaient, et le silence était employé à de tendres et longues caresses. La nuit vint sans qu'Allan se fût aperçu du passage des heures : ce n'est qu'alors qu'il songea au nouveau Lanberis et à l'impossibilité d'y retourner le soir même, avec bien plus qu'une lettre, avec toute sa famille — tout ce qui restait de vivant, hélas !

Ces momens de silence dont nous parlions tout-à-l'heure survenaient souvent devant un de ces douloureux souvenirs que chacun évitait de mêler à la joie actuelle. Allan avait prononcé le nom du nouveau Lanberis; il ne fut plus dès lors question que de cette habitation, de sa beauté et de sa fertilité. Mistress Madock eût déjà voulu y être : elle la connaissait bien par les rapports de Meredith, et, quand Allan lui décrivait les améliorations qu'on y avait introduites depuis lors, elle le comprenait à merveille. Quel bonheur c'était pour Allan de voir comment, à cinq mille lieues de lui, sa mère avait réellement vécu à son côté, suivant d'après

ce que lui en avait dit Meredith, les phases de son existence journalière.

— Oui, Allan, je vivais avec vous, je savais que quand je me couchais vous vous leviez ; si je me réveillais au milieu de la nuit, et que l'horloge vînt à sonner douze fois, je me disais que vous étiez alors en plein soleil, parcourant sans doute vos plantations. — Demain je verrai si je me suis trompée, quand je me les représentais si belles !

Et pendant que ces bonnes et douces conversations avaient lieu à Port-Jackson, ce nouveau Lanberis qu'Allan montrait à sa mère comme une retraite si calme et si paisible, l'anxiété et le bruit y étaient au comble. Il en est souvent ainsi dans la vie, un jour qui commence beau a son orage pour le soir. Allan, séparé par une bien courte distance de son habitation, était sur le point de la perdre, et rien ne l'inquiétait : c'est ce qui prouve que dans la vie heureuse il faut toujours être préparé aux revers.

La nuit était avancée quand mistress Madock et ses deux fils purent s'endormir, tant ils étaient agités par le bonheur. La même insomnie, mais

qui avait une tout autre cause, dura jusqu'au jour dans l'habitation : aussitôt qu'il parut, le chef du détachement envoya un de ses hommes prévenir le commandant du camp de ce qui s'était passé la nuit, et l'on attendait pour décider du sort des coupables dont le chef avait été blessé très-grièvement dans la lutte. M. Griffith et les domestiques de l'habitation avaient eu le bonheur de ne recevoir aucune blessure, non plus que Bali-Bali ; et l'inquiétude de la nuit passée, le jour leur avait ramené leurs perplexités sur le compte d'Allan, Bali-Bali ne put y tenir davantage et obtint la permission de courir au-devant de lui.

Ce devait être au même moment que mistress Madock montait sur le cheval que conduisaient, chacun à leur tour, par la bride, Meredith et Allan. Il fallait entendre les exclamations d'étonnement de la sédentaire habitante de Lanberis à la vue de ces arbres nouveaux, de cette pompeuse végétation, et de ces immenses prairies étendues sur le bord des rivières comme des tapis de velours vert semé de fleurs.

— Oh ! si ma pauvre vache que j'ai laissée à

Lanberis était ici ! s'écria-t-elle. — Ou bien, quand elle cessait d'admirer naïvement ce pays si étrange pour elle, elle racontait à Allan tous les détails de sa longue traversée. Alors Allan la remerciait avec effusion de cette bonté infinie qui lui avait fait braver tant de fatigues et de privations, pour venir le voir.

Ils n'étaient pas loin encore de Port-Jackson, quand Allan aperçut, au bout de la route, Bali-Bali qui accourait à toutes jambes en poussant des cris de joie :

— Voyez ! ma mère, voyez ! c'est mon petit domestique.

Il avait à peine eu le temps de dire ces paroles, que déjà Bali-Bali était à ses pieds, la fêtant, lui baisant la main et lui disant combien on était inquiet de lui au nouveau Lanberis.

— Retournes-y vite ; qu'on ne soit plus inquiet ; que l'on y soit au contraire dans la joie : je reviens avec ma bonne mère et mon frère.

Bali-Bali, qui les avait regardés d'un œil plein de curiosité et d'intelligence, parut fier d'avoir

deviné, et, après lui avoir baisé les mains, il reprit la route du nouveau Lanberis pour faire encore au pas de course ses trois ou quatre lieues. Allan avait à parcourir la moitié de cette distance, quand le petit noir arriva sur l'habitation.

Les prisonniers y étaient encore, et le commandant ne pouvait venir qu'au bout de quelques heures. M. Griffith qui venait de recevoir de Bali-Bali la nouvelle du bonheur d'Allan, eût bien voulu cependant que la présence des misérables qu'attendait un bien triste sort, ne fût pas là comme un nuage sur ce beau ciel d'allégresse qui se déployait sur le nouveau Lanberis. M. Griffith fit faire tous les préparatifs nécessaires à la réception qui convenait à leurs deux nouveaux hôtes ; puis, pendant qu'un repas choisi s'apprêtait, il alla au-devant de son associé et de sa famille.

Il ne tarda pas à les apercevoir devant lui, et bientôt ils s'embrassèrent tous cordialement et pour ne plus se séparer ; puis ils firent ensemble leur entrée solennelle dans l'habitation. Par mal-

heur, une scène douloureuse s'y préparait : la justice réclamait son droit, et le commandant venait de se faire ouvrir les portes des cabanes où étaient renfermés les brigands.

Pendant qu'il les interrogeait en peu de mots, on raconta à Allan ce qui s'était passé dans la nuit, et ce fut avec douleur qu'il apprit un événement qui venait troubler la pure joie de cette journée.

— Un de ces hommes, dit le commandant à M. Griffith, un de ces hommes est mourant de ses blessures ; il demande un ministre pour lui donner les dernières consolations ; mais où le trouver ?

— Ici, répondit Meredith en s'avançant et en montrant le brevet qui l'appelait aux fonctions d'aumônier. Je suis prêt à l'entendre.

Meredith entra près du mourant.

— Quant aux autres, ils ne demandent pas de prêtre, reprit le commandant ; nous allons donc les conduire où la loi l'ordonne.

Allan prit alors la main du commandant :

— O Monsieur ! par la vie d'expiation que j'ai menée, par la joie que j'éprouve aujourd'hui, par ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré, ne les faites pas mourir, je vous en conjure.

— Je vous en conjure aussi, Monsieur, ajouta mistress Madock en tombant à genoux pour prier, ne portez pas ainsi malheur au premier pas d'une pauvre mère qui revient vers son enfant !

Le commandant était ému ; il voulait répondre au nom de l'inflexible loi, et les paroles expiraient sur ses lèvres.

— Pardonnez-leur, faites-leur grâce du dernier supplice, lui dit à son tour Meredith en sortant de la cabane du mourant ; vous le pouvez, vous le devez même. Ils n'étaient que les instrumens : celui-là était leur chef.

Cet homme, dit-il tout bas à Allan, c'était Evans : il est mort en te demandant grâce.

Le commandant, vaincu par ses instances,

consentit à faire rentrer les coupables dans les chaînes, mais pour toute la vie, et il les emmena avec sa troupe.

Après quelques heures de repos sous le verandah et dans la chambre de la famille où mistress Madock retrouva le presbytère, et ses meubles et son prie-Dieu, tout tellement pareil, qu'elle en versa des pleurs de joie ; quand la chaleur du jour fut passée, il fut question de parcourir l'habitation. L'on se mit donc en devoir de la visiter, ayant toujours Bali-Bali en avant-garde, bondissant et gambadant comme un jeune lévrier. Quelles furent les exclamations de bonheur en revoyant véritablement le parterre et le berceau de Lanberis, on peut le deviner. Tout-à-coup, Meredith s'arrêta comme s'il se rappelait quelque chose d'oublié depuis long-temps, et il tira de sa poche une bourse qu'il donna à M. Griffith. C'est celle qu'Allan lui avait remise à cette destination : Meredith le lui expliqua :

— Gardez, gardez-la, M. Meredith : c'est un argent sacré, le gage du repentir et le fruit

de l'expiation. Distribuez-le aux condamnés ; peut-être leur inspirera-t-il quelques salutaires pensées de retour au bien.

Et mistress Madock, plus elle allait, plus elle admirait ces prairies couvertes de vaches au lait abondant, ces champs chargés de hauts maïs, ces beaux arbres fleuris et parfumés, où chantaient les oiseaux parés des plus éclatans plumages. A chaque pas, elle entendait sortir de la bouche des travailleurs des bénédictions pour Allan. Ce beau spectacle, ces paroles si chères au cœur d'une mère, tout l'émut au point qu'elle se prit à pleurer.

— Qu'avez-vous donc, ma mère ?

Et elle, serrant la main de Meredith, la main d'Allan :

— Oh ! si votre pauvre père pouvait voir tout cela !

À ces mots, ils tombèrent à genoux tous les trois et firent une prière en jurant de ne plus se séparer.

Au moment où ils se relevaient, Bali-Bali

apportait à mistress Madock la bruyère des montagnes bleues pareille à celle du Snowdon, et, en la prenant, elle embrassa le petit noir et sourit.



TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

LIMOGES ET ISLE,
IMP. DE MARTIAL ARDANT FRÈRES.

